3 1761 03990 8025

MÉDÉRINE.

TOME PREMIER.

MÉDÉRINE.

PAR

Madame Ancelot.

TOME PREMIER.

BRUXELLES ET LEIPZIG.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1843

DQ
2153
A3M44
t.1

PRÉFACE.

Je voudrais rappeler des souvenirs qui s'échappent, des jours heureux dont l'image commence à s'effacer.

C'était dans ces premières années brillantes de la vie, quand on a encore autour de soi ceux qui vous aimèrent enfant; que nul ne manque à la famille, et qu'aucune place d'ami n'est restée vide. C'était dans ces jours de joyeuse inexpérience où viennent à vous des plaisirs encore inconnus, et où se forment les vives amitiés qu'on croit encore éternelles.

J'habitais un vieil hôtel, détruit depuis cette époque, et où j'avais choisi ma demeure peu

après mon mariage, parce qu'il m'offrait une petite retraite paisible au milieu de grands souvenirs éloquents. J'aime cette absence des bruits extérieurs qui laisse mieux entendre les voix intérieures de la pensée! Elles s'éveillaient vives et grandes, dans cet *hôtel de Larochefoucault;* il rappelait toutes les grandeurs : celle de la puissance, dans les beaux temps de la monarchie ; celle de l'intelligence, dans le grand siècle de la littérature ; celle des vertus, dans les jours orageux des révolutions.

Ce vaste hôtel, jadis magnifique, qui avait vu tant de splendeurs, ces murs épais et vieillis, ces salles immenses, ces arbres centenaires, qui allaient être remplacés par d'étroites et mesquines habitations, virent encore réunis un moment, à l'époque dont je veux parler, quelques jeunes écrivains rêvant une noble gloire, et espérant aussi un avenir plein de merveilles.

Bien des jours et bien des événements ont passé et ont emporté avec eux les plus belles de nos joies ; mais les souvenirs de cette époque, où tous mes rapports avec la littérature consistaient à aimer et à admirer ceux qui s'en occupaient, sont restés brillants et purs.

Au reste, ceux qui venaient alors autour de nous rêver une grande et belle destinée poétique, sous les vieux arbres qui ombrageaient

le vieil hôtel, ont atteint en effet, depuis, la plus haute gloire littéraire ; leurs rêves n'étaient que la conscience de leur talent et le pressentiment de leurs succès !

Je ne puis me rappeler sans regret ces jours où tous les liens d'amitié et de famille resserraient avec force l'intimité de nos réunions ; alors, ma mère y venait parfois aussi. Elle y était aimable malgré son âge, peut-être même plus aimable à cause de cela ; car les préoccupations, les plaisirs et les passions de la jeunesse ne permettent pas toujours à l'esprit de déployer toutes ses ressources. Les idées sont plus vives quand le cœur est plus calme, et quand il ne donne plus de distractions on jouit mieux de toute l'étendue de son intelligence.

Celle de ma mère était prompte, juste et ingénieuse ; elle faisait le charme du petit cercle d'amis au milieu duquel elle avait vieilli ; car elle avait su vieillir ! Elle était du nombre de ces femmes si rares qui se décident à dire : Je suis vieille.

Un jour elle s'était aperçue qu'elle n'était plus jolie, et n'avait pas imaginé pouvoir empêcher les autres de s'en apercevoir. Prenant donc son parti de bonne grâce, elle abandonna ce qui allait la quitter pour garder ce qui devait lui rester. En voyant qu'elle ne prétendait

plus à plaire par sa beauté, ses amis s'efforcèrent de lui prouver qu'elle leur plaisait encore par son esprit ; et, comme on ne la vit plus ambitionner les soins qu'on donne à la jeunesse, elle obtint tous les égards que la vieillesse peut désirer.

Dans cette société peu nombreuse, que mon esprit et mon cœur avait choisie, et qui venait souvent se réunir autour de moi, on causait avec sérénité, abandon et gaieté. Ma mère se plaisait parfois à jeter au milieu de la conversation quelque étrange proposition qui étonnait au premier aspect et donnait lieu à de vives et joyeuses discussions où chacun développait, sans aigreur comme sans prétention, les idées les plus contraires.

Un soir où nous étions ainsi réunis, on discutait, depuis quelques instants, sur les moyens, plus ou moins assurés, d'arriver à une extrême vieillesse, sur le petit nombre de ceux qui y parviennent, et sur les causes naturelles d'une mort prématurée, quand ma mère interrompit la discussion par ces mots :

— Mourir de vieillesse est la seule mort naturelle qu'il y ait.

— Ah !... Et les maladies ?

— Il n'y a point de maladies : on ne meurt que de vieillesse ou de chagrin.

— Et la guerre? Et les accidents?

— Je vous passe ces deux cas d'invention humaine : cela excepté, la vieillesse et le chagrin sont les deux seules causes de mort.

— Et les fluxions de poitrine, les gastro-entérites, les phthisies, la goutte, les fièvres cérébrales?

— Des chagrins!

— Et la peste? Et le choléra?

— Des chagrins!... Il n'y a point de maladies. Seulement, le malheur produit dans l'organisation un ravage qui se fait particulièrement sentir sur tel ou tel organe plus impressionnable et plus faible ; agit davantage sur cette partie du corps, la détruit, ou y cause un désordre auquel la santé et la vie ne peuvent quelquefois résister. Si les individus qui meurent à vingt ans, à trente ans, enfin dans l'âge où la mort n'a pas encore le droit de se présenter, avaient été parfaitement heureux, ils n'eussent jamais été atteints de la maladie à laquelle ils ont succombé.

Une foule de réclamations s'élevèrent contre la proposition de ma mère ; une multitude d'exemples furent cités.

— Et M. de C***, mort à trente-six ans, il y a six mois, d'une gastro-entérite?

— Il s'était mis trois fois sur les rangs sans

succès pour être député, et deux fois pour être académicien.

— Et madame R***, qui a été enlevée à quarante-cinq ans par une maladie nerveuse?

— Elle ne se dissimulait plus que sa jeunesse était passée : on le lui avait prouvé.

— Mais madame de F***, morte à vingt-cinq ans d'une maladie de poitrine?

— Oh! ne me parlez pas d'elle!... Il a fallu deux années de larmes solitaires et cachées pour détruire cette belle jeune femme sous les reproches d'un mari justement jaloux.

On se récria, tout en avouant que, pour ceux qu'on venait de nommer, ma mère pouvait avoir raison.

— S'il était possible, reprit-elle, de pénétrer dans l'intérieur des familles, d'y chercher, au fond du cœur de chacun, la plaie qui le ronge, il n'en est presque aucune où l'on ne découvrît quelqu'un de ces drames douloureux dont l'action détruit et dévore la paix et le bonheur; plaies secrètes, inguérissables, mortelles, recouvertes de sourires, de fêtes, d'opulence et de mensonges.

— Vous voyez les choses aujourd'hui sous un bien triste aspect.

— Ah! ma réflexion d'aujourd'hui est le fruit de l'expérience d'autrefois. Il m'a été donné

souvent, par suite de longues amitiés ou d'événements imprévus, d'entrer dans les mystères de familles honorées justement de cette estime publique qui s'attache à une vie régulière ; eh bien ! là j'ai vu des passions, d'autant plus violentes qu'elles étaient comprimées, agiter l'intérieur de ces maisons, en apparence si calmes. Rien ne sortait des convenances reçues ; rien ne choquait les principes les plus sévères ; tout se passait avec une admirable régularité. Puis, un jour, on disait : Une affection de poitrine a enlevé la jeune madame de... ; ou bien : Monsieur tel est mort en peu de jours d'une affection cérébrale, etc., etc., etc., etc. ! On s'étonnait, on les plaignait, on allait répétant : La mort est bien cruelle de s'attaquer à des gens si heureux !... Pas du tout, c'était le chagrin !... Chagrin d'ambition, d'amour, de jalousie ! C'était le malheur, et non la maladie, qui avait tué.

Ma mère paraissait si convaincue, qu'elle commençait à convaincre les autres.

— Mais comment ? Pourquoi ? s'écriait-on.

— J'indique le mal, de plus habiles trouveront peut-être le remède : mais nul doute que le manque d'harmonie entre des idées nouvelles et des lois vieillies, que l'absence des croyances religieuses et des révolutions successives n'aient jeté dans la société de nouveaux germes de pas-

sions et de malheurs. Au reste, quelle que soit la cause, le fait existe : légère, dangereuse ou mortelle, la maladie a sa source dans une affection morale. Depuis soixante ans, j'ai vu souffrir, j'ai vu mourir bien des fois autour de moi, et, je le répète, il n'y a point de malades, il n'y a que des malheureux.

— Voilà donc les médecins supprimés?

— Aussitôt que nous aurons supprimé les chagrins, répondit en riant ma mère. Ah! si chacun voulait seulement convenir de ce qu'il éprouve!

— Dire ce qu'il a vu! s'écrièrent en même temps deux ou trois personnes : il est trop difficile d'être vrai quand on parle de soi.

— Si je voulais appuyer mon système de faits bien positifs, cela me serait aisé, ajouta ma mère ; ils ne manqueraient pas, et vous étonneraient beaucoup ; car il n'est guère d'événements, dont j'ai été à même d'approfondir les détails, que je n'aie vus ensuite présentés dans le monde sous un aspect entièrement opposé à la vérité.

Alors chacun insista pour obtenir le récit de quelques-uns de ces faits sur lesquels ma mère avait établi son assertion.

— Vous courez de grands risques en me priant ainsi, dit-elle ; la vieillesse aime à conter ; elle se dédommage de l'avenir, sur lequel elle

sait n'avoir point de droits, avec le passé, qui lui appartient, elle en fait les honneurs un peu longuement. Puis, ce que j'ai vu n'est pas gai : j'ai peur que vous ne disiez comme cet enfant à qui sa mère enseignait l'histoire, et qui, après avoir entendu le récit des hauts faits des Virginius, des Brutus, des Caton, des Lucrèce et de tant d'autres, l'interrompit, en s'écriant :

— Mais, maman, pourquoi donc ne m'apprenez-vous que des malheurs?

L'histoire des hommes, particulière ou générale, n'est que cela.

— Eh quoi ! n'y a-t-il donc point de gens heureux?

— Oui, mais on n'en parle pas. Leur vie n'offre pas d'événements; ils sont heureux : avec cela tout est dit. L'histoire, c'est la peinture du malheur des hommes en général; le roman, la peinture du malheur de l'homme en particulier.

— Pourquoi donc alors écrit-on?

— Pour tâcher d'enseigner à le secourir ou à l'éviter.

Le souvenir de cette conversation m'a semblé la préface naturelle des récits qui vont suivre. Ce sont des faits dont le fond est vrai, des événements qui se sont passés de nos jours et sous nos yeux dans la société parisienne... Plusieurs

de ces faits m'ont fourni l'occasion de continuer ici cette série de portraits de femmes que j'essaye de tracer dans la plupart de mes comédies.

MÉDÉRINE.

I

Un élégant cabriolet descendait rapidement le boulevard, conduit par un beau jeune homme aux cheveux noirs, à la barbe touffue, à la toilette recherchée, et à ces manières empreintes d'une légère affectation qu'on remarque chez tous ceux qui désirent attirer l'attention sur leur personne. La physionomie du jeune homme montrait cette satisfaction intérieure qu'inspire la certitude d'avoir en soi-même, et dans ce qui vous entoure, toute la grâce, la recherche et le bon goût qu'on peut attendre d'un homme en règle avec la mode. Et, en effet, il ne laissait rien à désirer; il y avait même dans l'ajustement un peu bizarre de son

négligé et dans la singulière livrée de son groom quelque chose qui pouvait le placer au-dessus des imitateurs de la mode, et l'élever à la dignité de novateur dans le grand art de la toilette.

L'ardeur impatiente de son beau cheval anglais était retenue sans effort par sa main exercée ; mais en approchant du boulevard des Italiens, le sentiment de sa supériorité et le plaisir de se trouver au milieu de juges capables d'en apprécier tout le mérite ajoutaient encore un degré de plus à son orgueil et à sa joie ! Son œil furtif cherchait sur la chaussée quelques visages de rivaux éclipsés ou d'admirateurs stupéfaits; et dans cette douce préoccupation, soit que sa main eût oublié de retenir les rênes blanches et brillantes qui dirigeaient son cheval, soit que le cheval lui-même, piqué comme son maître d'une noble ardeur, voulût se pavaner dans toute sa hauteur et sa force superbe ; il précipita sa course avec violence, à la grande frayeur des passants vulgaires, qui se plaisent à rentrer intacts dans leur modeste domicile, et voudraient autant que possible que les rues de Paris n'offrissent ni les dangers ni les résultats d'un champ de bataille !

Au même moment, un modeste cabriolet de remise venait en sens contraire ; à côté du cocher, qui conduisait prudemment, était un homme jeune, blond, pâle, à la figure et à la toilette simple et modeste. Mais la sagesse du cocher fut mise en défaut par un enfant qui s'était jeté au devant du cheval et l'avait obligé de se détourner de la ligne

droite, en se plaçant juste sur le chemin que le cheval fougueux parcourait avec une effrayante rapidité. Les deux cabriolets, venant ainsi vis-à-vis l'un de l'autre, se seraient infailliblement heurtés et peut-être renversés violemment, si le bel élégant, avec une promptitude admirable et une force toute pleine de grâce, retenant à propos son cheval emporté, n'eût fait admirer son adresse merveilleuse en l'arrêtant juste au moment où les deux chevaux se touchaient déjà légèrement sans se heurter encore...

Naturellement les regards de chacun se portèrent dans l'intérieur de la voiture qui lui barrait ainsi le passage, et un cri s'échappa presqu'en même temps des lèvres des deux jeunes gens...

— Le comte Taneguy de Mélanvilliers ! s'écria le beau jeune homme brun avec emphase.

— Émile Malvau, prononça faiblement le doux jeune homme blond.

D'un mouvement spontané ils descendirent de voiture : Émile Malvau, du brillant équipage ; le comte de Mélanvilliers, du simple cabriolet. Chacun tendit la main à l'autre, aux regards déjà très-multipliés des curieux du boulevard ; car c'était à ce moment qui précède le dîner, à cette heure où la foule se presse dans cette partie de la promenade qui s'étend entre la rue Laffitte et la rue du Helder... Déjà ce léger événement, qui n'aurait pas été aperçu dans une rue du centre de Paris, avait grossi et rendu plus compacte la foule oisive qui stationne

en cet endroit : promeneurs sans affaires, qui empêchent les gens affairés de passer ; jolies femmes qui cherchent un regard pour leur beauté ; gens invités qui vont dîner en ville ; élégants à la mode, qui viennent en vrais souverains dîner en public derrière les vitres des salons magnifiques de quelques restaurateurs en vogue ; gens qui ont l'air de se promener pour cacher quelques projets de rencontres *imprévues*, favorables à l'ambition, aux affaires ou aux plaisirs ; enfin réunion bizarre entre gens du même pays, qui ne se connaissent pas, qui parlent la même langue et ne s'adressent pas la parole ; qui vivent des mêmes goûts, des mêmes habitudes, des mêmes désirs, des mêmes intérêts, sans se les communiquer ; foule où l'on s'approche, où l'on se presse, où l'on se touche, en restant complétement étrangers les uns aux autres ; inconvénient commun à toutes les grandes villes, et qui attriste le cœur jusqu'à ce qu'on se soit accoutumé à le considérer comme un avantage.

Tous ces regards se portant ensemble sur les deux amis, produisaient sur chacun un effet différent. Émile Malvau était resplendissant, Tanneguy de Mélanvilliers était embarrassé.

— Entrons, dit-il en franchissant les marches du Café de Paris et en allant se placer à une extrémité où on ne pouvait l'apercevoir du boulevard, au grand regret de son ami.

— Mais il est trop tôt pour dîner, ne put s'empêcher de dire celui-ci, mécontent de perdre l'atten-

tion de la foule et de se mettre au nombre de ceux qui dînent à une heure inusitée par les habitués de ce café fashionable.

— C'est vrai, reprit Taneguy en tirant sa montre et en souriant à l'idée que deux années de séparation n'avaient rien changé au caractère de son ami de collége, il est à peine cinq heures... Mais... comme il me serait impossible de dîner à six, il faut bien que je devance l'heure, à moins que je ne veuille me passer de dîner aujourd'hui.

Et comme l'étonnement d'Émile Malvau semblait demander une explication, il ajouta :

— A six heures, je serai dans la malle-poste : je pars pour le département des Basses-Pyrénées ; je vais dans les sites les plus agrestes des montagnes.

— Ah ! je me souviens, dit Émile Malvau, vous avez là une terre.

— Ma seule fortune, reprit le jeune comte... Je vais la voir pour la première et la dernière fois de ma vie, — car je la vends... mon intention étant de continuer à vivre à Paris.

La figure sérieuse de Taneguy de Mélauvilliers s'était encore attristée par le souvenir de la raison qui l'avait rendu seul propriétaire de cette terre. Son ami porta les yeux sur ses vêtements de deuil, et dit en lui tendant la main :

— Tu as perdu... ta mère !

Tous ceux qui le connaissaient savaient quelle profonde douleur avait dû suivre pour lui un pareil événement ; et ce fut avec une émotion partagée

que les mains des deux amis se serrèrent en ce moment.

Quelques minutes de silence suivirent cette triste pensée, et le comte de Mélanvilliers s'efforçait de reprendre la suite de ses idées... quand le bruit d'éclats de rire venant d'une pièce voisine, dont la porte s'ouvrit brusquement, attira leurs regards sur un jeune homme de leur connaissance à tous deux, qui, légèrement excité par le vin, le visage animé, la parole embarrassée, la serviette encore à la main, entrait dans la pièce où ils se trouvaient pour demander quelque chose, et qui en les voyant se précipita vers eux avec tous les signes d'une joie et d'une amitié qui s'augmentaient visiblement de tout le vin de Champagne qu'il avait bu. En effet, il était depuis midi réuni à une douzaine de jeunes gens qui déjeunaient ensemble dans cette salle voisine d'où s'échappaient ces éclats d'un rire bruyant et d'une gaieté immodérée.

Bon gré, mal gré, il les entraîna au milieu de jeunes fous qui n'étaient, surtout pour Taneguy de Mélanvilliers, que de ces légères connaissances du monde, qu'on retrouve avec plaisir dans les jours de distraction, auxquelles on ne pense pas dans les jours sérieux, et qui sont insupportables dans les jours de chagrin.

Alors il ne fut plus possible de dire un mot sur ce qui pouvait intéresser les deux amis que leur rencontre fortuite avait charmés ; car Émile Mal-

vau et Taneguy de Mélanvilliers avaient été amis de collége et amis réels, malgré la différence de leurs caractères. Émile reconnaissait la supériorité de raison et d'intelligence de Taneguy, comme celui-ci rendait pleine justice à son savoir en matière de chevaux, d'équipages, d'habits, et de toutes les choses qui constituent cette élégance extérieure dont on fait tant de cas à notre époque ; et quand ils se trouvaient ensemble, chacun était content et de son ami et de lui-même; ce qui est un grand point pour se retrouver avec plaisir.

Depuis quelque temps ils s'étaient perdus de vue et se faisaient un plaisir de se remettre au courant de leur existence réciproque. Mais la bruyante société qui s'empara d'eux ne leur en laissa pas la possibilité. C'étaient des mots sans suite, des phrases inachevées, des éclats d'une joie plus violente que réelle ; et au milieu de tout ce bruit, de ces questions ou de ces plaisanteries qu'on leur adressait, il ne put rien y avoir de précis, rien qui leur apprît comment s'étaient passés pour eux ces jours de séparation ; et cependant il y en eut assez pour ajouter à la curiosité qu'ils avaient déjà d'apprendre mutuellement ce qui les concernait.

— Comment, disait l'un d'eux avec une surprise dédaigneuse, Taneguy ne sait rien de l'aventure d'Émile?...

Et celui-ci, impatient et embarrassé, essayait de détourner un souvenir qui cependant semblait ajouter à son orgueil naturel et à la considération

que les autres lui portaient. Son ami put deviner qu'une importance plus grande s'attachait à cette aventure d'amour qu'on n'en met entre jeunes gens à ces sortes d'affaires; car, malgré l'exaltation provoquée par un excellent déjeuner, par les nombreuses bouteilles de vin de Champagne qui avaient été vidées, et par la conversation animée qui les avait excités, les jeunes fous s'arrêtèrent à un signe d'Émile, indiquant que c'était assez d'avoir fait mention de cet événement, et que ce serait trop d'en parler.

Mais lorsqu'il fut question du départ du comte de Taneguy pour les Pyrénées, il apprit que son ami partait aussi le lendemain pour retourner dans la Touraine, séjour mystérieux, disait-on, où il avait élu son domicile depuis une année, ne faisant à Paris que des excursions qui devenaient, il est vrai, beaucoup plus fréquentes depuis quelques mois, ce qui pouvait faire espérer qu'il reviendrait à poste fixe pour l'hiver suivant. Émile parut cette fois légèrement mécontent, et, à travers sa fatuité et sa vanité satisfaite, son ami put apercevoir une nuance de tristesse qui lui était peu habituelle.

Il détourna la conversation, mais comme on était au mois de mai, elle roula bientôt sur la manière dont chacun passerait l'été et occuperait ces six mois où les salons sont fermés.

— Il semblerait, ne put s'empêcher de dire Taneguy de Mélanvilliers, à l'empressement que mettent les gens riches et oisifs à fermer leur maison,

qu'il leur a été bien pénible de l'ouvrir, et je ne connais rien de plus singulier et de plus insociable que d'avoir ainsi l'air de dire à ses amis et connaissances : « C'est fini, je ne veux plus vous voir ; allez vous promener, vous m'avez assez ennuyé pendant quatre ou cinq mois ; je ne veux plus entendre parler de vous ; je ne veux plus que vous sachiez où je suis, vous pourriez peut-être me retrouver. Non ; je voyage, je m'amuse, laissez-moi en repos.

« L'hiver prochain, si vous n'êtes pas morts, et que la fantaisie de vous voir me reprenne, eh bien, vous reviendrez. »

— Et l'on revient... s'écrièrent ensemble tous les jeunes gens.

— L'on revient, reprit Taneguy ; par la même raison qui a fait partir, qui fait courir sur les grandes routes, qui fait que si peu de personnes savent vivre tranquilles. C'est qu'on n'est pas heureux, c'est que l'esprit est inquiet et le cœur mécontent à notre époque. Ce goût pour le mouvement, ce besoin de changer de place, en sont en même temps la preuve et la cause, sans en être le remède. On voyage plus qu'on n'a jamais fait en France, parce qu'on s'y ennuie davantage. Les gens les plus ennuyés voyagent plus que les autres, et les Anglais ne sont les plus grands voyageurs du monde que parce que c'est le peuple le plus ennuyé de l'univers. Ah ! si l'on savait, si l'on pouvait se créer le plus petit intérêt de pensée ou de cœur,

on ne s'éloignerait pas aussi souvent et sans but. Il y a dans Paris même un assez bon nombre de gens, parmi ceux qui ne sont point forcés d'y rester, qu'y retiennent un goût d'art ou des affections. Il faut ne rien aimer, ni une personne, ni une chose, pour aller courir au hasard comme on le fait maintenant, et il faut aussi que les idées sur ce point aient éprouvé de grandes modifications, puisque le plus grand tourment que l'imagination ait pu concevoir autrefois, pour un homme coupable d'avoir renié Dieu, était d'errer éternellement sur la terre sans pouvoir s'arrêter nulle part. Et malgré nos prétentions, ajouta-t-il en riant, j'ai peu de respect pour un plaisir qui ressemble au supplice du juif errant.

— Et cependant... vous partez... lui cria-t-on de toute part.

— Oui; mais pour vendre, répondit-il, une propriété située à deux cents lieues d'ici qui me forcerait à y retourner quelquefois, et je veux, à l'avenir, passer la plus grande partie de mon temps à Paris.

— Où l'on vous voit bien rarement dans le monde, mon cher Taneguy, reprit Émile Malvau, et où souvent autrefois je me suis lassé à vous tourmenter pour vous forcer à vous joindre à nos plaisirs.

— Mais ici j'ai des amis et des occupations qui attachent mon esprit et mon cœur... reprit doucement Taneguy.

Sans doute les convives qui l'entouraient n'a-

vaient rien de semblable, pour de bonnes raisons, car l'un s'écria : Moi je pars lundi pour l'Angleterre. — Moi, le premier du mois prochain, pour Bade. — Moi pour Plombières! ce qui excita un accès de gaieté. — Fi des eaux réelles où il n'y a que des malades! — Ah! je comprends, madame d'Olbreuse y sera. — Moi, s'écria un autre, je suis si incertain, que je mettrai sur des petits papiers les noms des eaux les plus fashionables et je tirerai! Le hasard... décidera de l'endroit où je passerai l'été! Je ferai comme toi, dit un autre. Moi aussi, ajouta un troisième. Puis plusieurs annoncèrent le projet de faire de même. Tous ces gens habitués à la vie dissipée étaient indifférents sur tout, et n'avaient laissé de place dans leur pensée à aucun intérêt; pourtant parmi eux il en était quelques-uns dans la force de l'âge; il y avait là même de *jeunes fous* à leur quarantième année, mais qui avaient si complétement mené la vie de jeune homme, qu'il leur était impossible d'être autre chose que de jeunes étourdis. Ils étaient destinés à mourir de vieillesse... au milieu de leur vie d'enfant.

Cependant l'heure approchait; le comte de Mélanvilliers se leva, dit au revoir à ses connaissances et adieu à Émile qui le suivit jusqu'à la voiture. Au moment de se séparer, Taneguy lui tendit la main.

— Ils savent tous de vous des choses que j'ignorais..., dit-il avec tristesse.

Ah ! c'est là mon regret, répondit Émile ; si vous n'étiez point parti, si j'avais pu vous parler, vous consulter... sur ma situation !... J'aurais besoin de vos conseils... vous le plus sage de nous tous. J'aurais besoin aussi de savoir tout ce qui vous regarde, et ce malheureux départ m'attriste doublement ; une telle distance !

— La poste, reprit Taneguy, la franchit en peu de jours ; je ferai comme elle quand j'aurai terminé mes affaires ; mais en attendant, ne peut-elle se charger d'être notre intermédiaire ? Je sais que vous aimez peu à écrire ; je commencerai, et je vous dirai tout ce qui m'est arrivé depuis un an, et comme c'est bien peu de chose, j'y ajouterai les événements qui surviendront en route. Un voyageur doit avoir au moins de quoi...

— Mentir, s'écria Émile en riant ; mais vous, Taneguy, vous êtes aussi vrai que vous êtes sage... je vous croirai, à charge de revanche, car j'accepte votre proposition ; mais, comme vous le dites, l'écriture n'est pas mon fort... Je ne sais même pas s'il y a des plumes et du papier chez moi... mais j'en aurai, et je vous jure que d'aujourd'hui en... un mois... oui, il me faudra bien cela... je mettrai à la poste, pour vous, une énorme lettre où je vous dirai tout...

Taneguy tira gravement son portefeuille et dit :

— C'est aujourd'hui le 4 mai, eh bien, le 4 juin, c'est convenu, moi je mettrai aussi à la poste tout ce que j'aurai écrit d'ici là... Émile prit la date de son

côté... Alors nous recevrons le même jour l'un et l'autre, à deux cents lieues de distance, une lettre qui nous mettra au courant de tout ce qui nous regarde. En nous retrouvant, les confidences seront faites, et nous n'aurons plus qu'à continuer la conversation.

— Convenu, dirent-ils en même temps; puis, après s'être serré vivement la main, ils se séparèrent; Émile entra au café de Paris, et Taneguy se rendit à la voiture qui devait le conduire dans les Pyrénées.

En effet, le 4 juin, Taneguy mettait à la poste pour Paris une lettre si volumineuse qu'elle ressemblait à un paquet; et Émile, accablé de fatigue par une occupation qui lui était peu familière, portait triomphalement une énorme missive destinée à partir le jour même pour le château de Mélanvilliers, et chacun devait recevoir, à la même époque, cette preuve convaincante du souvenir de son ami. Et pendant que Taneguy lisait la lettre d'Émile, celui-ci pouvait faire la lecture du récit suivant.

II

RÉCIT DE TANEGUY DE MÉLANVILLIERS.

Me voici donc, mon cher Émile, installé tant bien que mal dans un vieux château délabré, où vous vous trouveriez très à plaindre. Pas un meuble commode, pas une chambre habitable, pas un voisin qui vous envie, pas une femme qui vous regarde; il faut vivre seul avec soi-même... Il ne faut craindre ni ses souvenirs, ni les voleurs pour habiter un pareil lieu.

J'y resterai le moins possible. Dès que la vente sera terminée, dès que l'acquéreur, qui n'est autre chose qu'un entrepreneur comptant abattre cette masure, sera de retour d'un petit voyage, qui se trouve fort mal à propos à mon arrivée et prolon-

gera mon séjour ici, je reviendrai promptement à Paris où un intérêt de plus me rappelle maintenant, puisque j'ai l'espoir de vous y retrouver.

N'ayant rien à vous dire sur les autres, il faut donc que je vous parle de moi.

Vous le savez, mon ami! quoique ma famille soit ancienne et même illustre, j'ai peu de bien, et le rêve de ma mère fut de profiter de l'importance qu'on attache encore à la noblesse pour réparer ce qu'elle appelait l'injustice de la fortune à mon égard.

Malgré les révolutions qui nous ont dépouillés, malgré les déclamations du parti démocratique, malgré les raisonnements plus sages des philosophes et le sentiment plus juste des hommes impartiaux, toutes les vanités de la finance et tous les instincts de la richesse tournent encore leurs espérances, leurs projets, leurs desseins, vers cet éclat que laissent à leurs héritiers dépossédés de tous leurs droits, ces races antiques dont les noms figurent en bien ou même en mal dans les annales de notre histoire.

L'esprit humain, si fier de ses progrès dans la science, et de ses découvertes dans les secrets de la nature physique, ne découvre pas grand'chose de nouveau dans les secrets mouvements du cœur, et ne fait pas de grands progrès dans l'amélioration de sa propre nature; car les mêmes petites vanités nous conduisent et nous agitent; et si l'on gagne quelques travers inconnus des temps passés, on garde ceux dont on s'est déjà moqué mille fois.

Pourtant ces chances heureuses, ouvertes par l'orgueil des parvenus à l'avidité des grands seigneurs ruinés, puériles dans leurs principes, sont efficaces dans leurs suites ; et bien qu'elles m'aient répugné pour moi-même, j'ai parfois applaudi aux bonnes conséquences qu'elles ont eues pour d'autres.

J'en parle ici, mon cher Émile, parce que mon idée sur ce sujet fut le seul point de désunion, la seule raison de dispute qui s'éleva jamais entre ma mère et moi.

Ma mère ! c'est ce que j'ai le plus aimé ; c'est la seule pensée qui ait rempli mon âme d'une ineffable tendresse. J'étais tout pour elle depuis la mort de mon père.

Il mourut lorsque j'approchais de ma quatorzième année, et jusqu'à cette époque, ma mère et lui n'avaient pas quitté le château où je suis maintenant. Ils s'aimaient en se mariant, et, comme la plupart des nouveaux mariés, ils avaient voulu passer la lune de miel dans cette solitude ; ils partirent au mois de mai, résolus à revenir en septembre se fixer à Paris au milieu de leur famille et de leurs connaissances ; puis, quand il fut question du retour, ils se trouvaient si heureux ensemble, si charmés de cette solitude, où rien ne les distrayait de leur amour, qu'ils prolongèrent leur absence loin de ce monde qui se serait placé entre eux, et eût nécessairement enlevé à chacun une part du temps et de l'attention qu'ils s'accordaient exclusivement.

L'hiver se passa ainsi pour eux dans les délices d'un amour partagé, dans les joies infinies d'une passion réciproque. Le printemps suivant y ajouta son prestige enchanteur ; puis, de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, la situation se prolongea sans rien changer à leur bonheur, et sans qu'ils pensassent à rien changer à leur destinée. Un beau jour, on s'aperçut que j'avais dix ans ; qu'il y en avait onze qu'on vivait solitaire, et qu'il fallait à mon enfance d'autres études que celles qu'avait pu me faire suivre mon père. Il me mena au collége et retourna bien vite près de ma mère. Pendant quatre ans, je fus séparé d'eux excepté le moment des vacances, où j'allais partager leur solitude ; puis... mon père mourut... Je ne pus pas, moi qui étais au collége, voir la douleur de ma mère ; mais quatre ans plus tard, le deuil le plus profond était encore sur son front et dans ses vêtements. Elle était venue se fixer près de moi à Paris. Les soins dont elle m'entoura et les larmes données à la mémoire de mon père furent sa vie tout entière. Je l'aimais avec autant de tendresse et de dévouement que si je l'avais comprise, bien avant le temps où la réflexion me permit de la bien comprendre.

Pourtant ma vie dévouée à son amour, mes jours donnés à la soigner et à lui obéir, eurent un seul vœu contraire aux siens, une seule volonté qui ne céda point à la sienne. Ma mère avait trouvé tant de bonheur dans le mariage que, dès l'âge de vingt

ans, je fus pressenti par elle sur mes dispositions à cet égard.

A partir de ce moment, la pensée de me voir unir mon sort à celui de quelque jeune fille riche et belle, qui relèverait la splendeur de notre race et me rendrait heureux, ne quitta plus l'esprit de ma mère ; ce fut son idée fixe. Sans doute elle eût fini par réussir un jour à me décider non pas à faire une spéculation en me mariant, mais à la tranquilliser par un mariage qui, disait-elle, placerait près de moi une personne pour m'aimer quand elle n'y serait plus. Elle avait souvent la pensée de sa fin prochaine ; je voyais que moi seul la retenais à la vie, et que, malgré sa tendresse pour moi, un attrait plus fort l'entraînait vers celui qu'elle n'a pas cessé de pleurer jusqu'au jour où elle est allée le rejoindre... Je ne sais quelle répulsion m'éloignait de toute idée de mariage et me forçait ainsi à lui imposer une contrariété dont je souffrais, moi qui aurais tant souhaité la rendre heureuse ! Ma mère vivait très-retirée, ne recevant absolument que les personnes qu'elle croyait en situation d'avoir quelque bonne influence sur mon avenir. De ce nombre était une de ses amies d'enfance, la comtesse de Salvy, bonne et aimable femme qui me présenta dans quelques maisons, sous différents prétextes qui ne me trompèrent pas, car je voyais bientôt quelque jeune fille à marier vantée devant moi ; et quand je n'avais pas l'air de comprendre, j'admirais avec quel art ma pauvre mère arrivait à une provocation matrimo-

niale. Alors j'échappais par des plaisanteries aux piéges tendus à ma liberté, et quand j'avais adroitement résisté à ses habiles manœuvres, tout fier de ma puissance, je me revoyais en butte à quelque nouveau projet du même genre que je recevais de la même manière. Un jour, pourtant, je me trouvai chez madame de Salvy en même temps qu'une jeune et belle personne dont la distinction et la grâce attirèrent puissamment mon attention.

J'ignorais qui elle était, et la simplicité de sa toilette, du meilleur goût, la mélancolie de sa noble figure, ne m'avaient pas fait soupçonner une *héritière*.

Médérine, ce fut le nom que j'entendis prononcer à madame de Salvy, et qui ne s'est pas effacé de ma mémoire. Médérine avait une grâce ravissante et un charme que rien ne peut rendre. Son expression était pleine de rêverie, et son regard peignait la tendresse. Sa taille élevée et élégante paraissait par moments toute nonchalante et gracieuse, mais par moments aussi, elle prenait une attitude fière et imposante; de même que sa figure, faite pour exprimer tout ce que l'âme a de plus doux, s'armait tout à coup d'un air hautain, dédaigneux, ironique, et laissait tomber sur tout ce qui l'environnait un de ces sourires méprisants qui déconcertent et humilient ceux qui en sont atteints, jusqu'à faire rougir leur front et arrêter leurs paroles.

Je ne vis d'abord que cette tendre rêverie qui me

parut sa nature tout entière, et, trouvant une place à côté d'elle, j'essayai de lui adresser quelques phrases sur un morceau de musique qui venait d'être chanté; car j'ai souvent remarqué que les choses les plus banales servent tout aussi bien que les sujets les plus élevés à vous révéler ce que vaut la personne avec qui vous échangez quelques phrases; comme l'instrument le plus médiocre peut servir à vous faire deviner une main exercée, seulement avec un simple accord qu'elle en tire en s'y posant.

Ainsi, Médérine me révéla en peu de mots une âme délicate, un esprit plein de finesse, et ce je ne sais quoi qui annonce que tout est compris, senti, apprécié avec justesse. Il y avait en elle une distinction native et une éducation distinguée; c'était naturellement une belle plante, que des soins intelligents avaient portée au plus beau point de perfection.

Pendant une heure, qui passa comme un instant, je restai là près d'elle; mes yeux, mon esprit, mon âme tout entière, étaient ravis!... Je ne suis point fat, tu le sais, mais quand je me rappelle encore ses doux regards, son oubli de tout ce qui était là, dans le salon, le son de sa voix, il me semble qu'en ce moment une secrète sympathie agissait entre nous, et qu'un instinct naturel et involontaire nous attirait l'un vers l'autre pour nous unir. Mais madame de Salvy s'approcha d'un air triomphant et nous regarda... avec une bonté affectueuse, où per-

çait une légère et presque imperceptible ironie, comme si elle eût dit : J'en étais sûre, et je suis enchantée de ne m'être pas trompée. Je vois encore le regard surpris et interrogatif de Médérine, se porter d'abord sur la comtesse de Salvy, ensuite sur moi, avec un sentiment d'inquiétude, puis de défiance... et reporter plusieurs fois ce regard de la comtesse à moi... avec une attention sévère qui m'effraya.

— C'est M. le comte Taneguy de Mélanvilliers, se crut obligée de dire madame de Salvy en me présentant à Médérine, pour répondre à la question que ses yeux lui adressaient.

Ce qui se passa en ce moment dans l'âme de la jeune fille, et que son visage ne traduisait que trop fidèlement, produisit un effet sur moi que je ne pourrais pas faire comprendre, et dont le souvenir après six années, m'est encore insupportable. Elle eut l'air irrité... comme quelqu'un qui s'aperçoit qu'on l'a joué... puis affligé comme une personne qui regrette, et enfin on ne vit plus sur son visage froidement dédaigneux qu'une expression calme et méprisante. Alors, se levant sans rien répondre et sans me regarder, elle fut s'asseoir à l'autre bout de l'appartement dans une place où, quand même je l'aurais souhaité, je n'aurais jamais pu parvenir à l'approcher.

Je restai quelque temps immobile, glacé, surpris et ne me rendant compte de rien, si ce n'est que je venais de ressentir un coup violent et inat-

tendu, dont le mal serrait mon cœur et faisait rougir mon front...

J'appris que Médérine était une riche héritière, harcelée par tous les coureurs d'héritages. Sa finesse avait souvent deviné les piéges tendus à son cœur, et sa malice se plaisait à les dérouter; elle avait un moment près de moi oublié sa situation et sa défiance, et mon nom avait tout rappelé, car, grâce aux projets constants de ma mère et aux indications de ses amies, je passais pour être un de ceux qui cherchaient, avec le plus d'ardeur, à rétablir, par un mariage, leur fortune embarrassée ou détruite, et leur noblesse compromise dans de mauvaises affaires.

A partir de ce moment ma mère, instruite par moi de ce qui m'avait été cruel, cessa ses prières et ses démarches. Je quittai presque tout à fait le monde et je vins près d'elle, tout entier aux soins que je lui donnais et aux plaisirs de l'étude.

C'est une douce vie, mon ami, que celle qui se concentre ainsi dans une sincère affection et dans un travail plein d'intérêt. Elle développe sans effort toutes les facultés de l'âme et toutes les ressources de l'esprit, et je me serais trouvé heureux sans une cruelle inquiétude qui s'accroissait chaque jour. Je voyais ma mère s'affaiblir, et ses indispositions devenaient plus fréquentes. Elle était jeune encore, et j'espérai longtemps. Quelle fut ma douleur quand le médecin m'apprit que je ne devais plus me faire illusion sur son état et qu'elle touchait à

sa fin prochaine ! Je fis taire mon chagrin devant elle, tandis qu'elle dissimulait son mal devant moi ; elle me regrettait, mais la mort ne l'effrayait pas. C'était à ses yeux une réunion avec ce qu'elle avait le plus aimé sur la terre, son mari. Tous deux devaient veiller sur moi du haut du ciel, en attendant le moment où j'irais les rejoindre. Sa mort fut paisible, mais je sentis que j'étais seul au monde.

Je ne vous attristerai pas davantage, Émile, du récit d'une douleur que vous devez comprendre ; elle vous expliquera suffisamment comment nous ne nous serions rencontrés nulle part l'hiver dernier, si vous-même n'aviez pas été éloigné de ce monde par des raisons que mon amitié désire vivement connaître et dont j'attends les détails avec impatience.

C'est à ce simple récit que se bornerait tout ce que j'ai à vous dire, mon cher Émile, si je ne voulais vous parler que de moi ; mais vous me permettrez de suppléer au peu d'événements de ma vie, en vous racontant ce qui vient de se passer ici sous mes yeux.

Vous le savez, je m'étais décidé à faire un voyage, autant pour essayer de distraire mes tristes idées, que pour terminer mes affaires... Forcé de séjourner ici quelque temps, seul et sans occupation, j'étais dans une merveilleuse situation d'esprit pour bien voir et me laisser aller tout entier aux impressions que les objets pouvaient faire naître. Hélas !... rien ne m'occupait ; aucune affection

assez vive pour me distraire, aucun projet assez intéressant pour m'inquiéter ; j'étais dans cette position où rien ne vous agitant au dedans de vous-même, vous pouvez être tout entier à ce qui est au dehors.

Je résolus donc d'employer le temps de mon séjour ici à des excursions et à des observations, afin de chercher quelque aventure à vous raconter, mon ami.

Je partais chaque matin depuis quelques jours. Un guide m'accompagnait : il m'avait appris les traditions du pays, les sites renommés et les endroits dangereux. Je résolus de m'aventurer seul. Mes rêveries me semblaient devoir être plus poétiques dans une complète solitude.

Dès le matin, je gagnai la vallée d'Argellès, qui est à l'entrée de cette chaîne de montagnes que j'avais déjà visitée, mais dont je voulais jouir avec plus de calme et de réflexion... De ce point, on commence à se croire transporté dans un autre hémisphère, où la nature est plus grandiose et où ses ressources sont si multipliées et si diverses, qu'elles semblent infinies. Je montai longtemps à travers des rochers de formes variées, qui, vers leurs bases, sont couverts d'une fraîche et forte végétation ; souvent même, ces arbres touffus et puissants garnissaient une grande partie de la montagne, et des racines cramponnées aux rochers les soutenaient parfois de façon à ce qu'ils paraissaient avoir crû et s'être développés presque hori-

zontalement ! Mais dans une région plus élevée, le sol ne présentait qu'un granit sec, ardent, et la vue se perdait sur une région désolée. Le silence et l'immobilité règnent là constamment : c'est un espace immense, désert et terrible; des pics arides, des monts chargés de neiges, ou couverts de glaciers bleuâtres, terminent ces montagnes prodigieuses par leur élévation, et qui se prolongent ainsi sur deux lignes, en laissant au milieu des profondeurs que parfois l'œil ne peut sonder, et qui sont tour à tour des abîmes effroyables et des vallées ravissantes. A mesure que l'on avance, les pics s'élèvent et les abîmes se creusent. Dans les vallons d'abord délicieux et charmants, on découvre plus tard une nature mâle et sévère. Si les ruisseaux murmurent en commençant, les torrents bouillonnent un peu plus loin. Cette prodigieuse vallée, qui se compose de tant de vallées et de tant d'abîmes, présente un spectacle magique si imposant, qu'il dépasse de beaucoup ce que l'imagination peut concevoir, et ouvre aux illusions un champ si vaste, qu'elles se perdent dans l'immensité.

Je marchai longtemps, et toujours l'aspect changeait à mes yeux. Mon âme était frappée tour à tour par des images enchanteresses et des objets effrayants. Je passais d'une végétation gigantesque et fleurie à des rocs nus, dégradés et hideux ! Peut-être ces objets de la nature matérielle ont-ils une invisible liaison avec notre nature plus élevée; peut-

etre est-il, entre tout ce qui compose l'univers, une communication intérieure et intime dont il est plus facile d'éprouver les effets que de définir l'action. Mais des sensations diverses se succédaient en moi, à mesure que ces aspects extérieurs se déroulaient sous mes yeux. Je n'étais plus qu'un reflet de cette nature puissante qui agissait sur toutes mes facultés. Je passais de l'admiration à la terreur, de l'effroi à des sympathies tendres et délicieuses, et mon âme, en proie à des émotions si nombreuses, semblait prête à se briser sous tant d'impressions, comme mon corps, dans sa marche inégale, épuisait toute sa force et paraissait ne plus pouvoir résister. C'était une fatigue extérieure et intérieure. Mon esprit était fatigué de sentir, comme mon corps de marcher : contre l'ordinaire, où le mouvement engourdit les facultés de la pensée, la promenade dans les montagnes exalte les idées, les agrandit et les multiplie... J'éprouvais donc un si grand besoin de repos que je ne marchais plus alors que pour trouver un lieu où je pusse me reposer commodément : mais toutes les fatigues disparurent, ou plutôt furent oubliées, à la vue de la plus belle, de la plus fière des cascades que m'offrit en ce moment le mont Sauna... J'avais voulu me détourner d'un endroit sec, sablonneux et aride, qui ne me présentait aucun abri, et j'avais pris brusquement une route opposée... Tout à coup se développa devant moi une verte colline, une pente adoucie, couverte d'une végétation fraîche et riante que les

eaux d'une magnifique cascade fécondent et animent. Elle y déploie, entre des sapins suffisamment écartés pour ne la point offusquer, une nappe argentée; et l'œil est rafraîchi en même temps qu'il voit étinceler cette cascade de mille feux, et reproduire toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sa chute, quoique rapide, ne paraît pas hâtée : un flot succède à l'autre, de manière que sa chaîne liquide n'est jamais interrompue. Elle est onduleuse, et descend sans secousse et sans convulsion! A moitié de l'espace qu'elle parcourt, elle s'arrête sur une plage rocailleuse et s'y partage en deux parties égales, pour continuer sa route vers le fond de la vallée, qu'elle n'atteint point cependant sans avoir encore été arrêtée par une portion de roche sur laquelle elle se brise et se sépare en gerbes plus ou moins nombreuses, suivant que les eaux de la montagne sont plus ou moins abondantes. Tous ces épanchements se redivisent encore et vont frapper en flocons d'écume luisante sur les roches inférieures, qui leur ajoutent de nouvelles formes aussi variées et aussi insaisissables que les vapeurs des nuages du ciel... et tous ces torrents inépuisables descendent jour et nuit des monts silencieux, pour arriver ainsi constamment au lac profond et intarissable qui termine la vallée.

Malgré la fatigue, je ne pouvais cesser d'admirer ce magnifique spectacle, d'en étudier la forme, d'en écouter la voix; car la douce harmonie de tous ces torrents produit sur l'âme un effet indi-

cible, et provoque des méditations inconnues de ceux qui n'ont jamais visité ces vastes et profondes solitudes. En ce moment, ma pensée remontait vers mes années écoulées; mes rêves de jeune homme, mes plaisirs d'enfant, ma mère! Ah! dans toute mon existence passée, c'était elle, sa tendresse, ses nobles vertus, elle enfin qui rayonnait seule... C'était cette grande et douce image de résignation et de bonté qui m'apparaissait se détachant pure et belle! Tout le reste me semblait effacé et confondu dans mes souvenirs. Je la voyais non-seulement dans ses rapports avec moi, mais je me représentais sa jeunesse à elle, son cœur si noble et si aimant rempli de cet amour vertueux qui, avec sa tendresse pour moi, avait été toute sa vie de femme; et me reportant à son séjour dans ces montagnes, je comprenais enfin qu'avoir aimé dans ces beaux lieux, avoir senti les émotions infinies de l'amour, en présence de ces infinies beautés de la nature, avait du suffire à son âme et anéantir en elle toute possibilité de s'intéresser aux futiles joies, aux frivoles plaisirs et aux petits événements de la vie des salons. Là seulement j'ai bien compris ma mère!

J'essayais pourtant d'arracher ma pensée à ces contemplations intérieures, pour la reporter tout entière sur le spectacle magnifique qui se déroulait sous mes yeux!... Je cherchais autour de moi s'il n'existait pas dans ce lieu pittoresque quelque cabane attestant la présence de l'homme dans ces

régions ; et je vis en effet quelques rares habitations. Mais la chaumière et l'habitant sont des points presque imperceptibles dans l'immensité des objets qu'on a sous les yeux ! Torrents, arbres et rochers semblent plus grandioses encore par cette comparaison, et l'homme disparaît devant cette création formidable dont il se croit le maître.

Au reste, les pauvres et rares habitants de ces déserts sont quelques chevriers, quelques chasseurs et quelques pieux solitaires... On m'avait parlé d'un vieillard qui était né dans une de ces chétives demeures, et qui y avait passé toute sa vie, seul, depuis l'enfance, vivant de racines qu'il faisait cuire, de poissons qu'il pêchait, et de quelque gibier qu'il attrapait, car il n'avait pas de fusil... Il tissait des joncs en paniers ou en corbeilles, puis les portait une fois par an dans le hameau le plus rapproché des montagnes, pour les échanger contre des vêtements. Jamais une pièce de monnaie n'avait passé entre ses mains, et il vivait ainsi dans une complète ignorance de tout ce qui occupe les autres hommes.

J'étais curieux de le rencontrer, de lui parler... Je savais qu'il ne fuyait ni ne cherchait les voyageurs ; souvent on l'avait vu dès le matin assis dans le creux de quelque rocher, à l'abri du vent et du soleil, les bras croisés et le corps immobile. Les curieux, en passant, l'avaient interrogé ; ils revenaient le soir après avoir exploré tous les lieux voisins, et retrouvaient à la même place le solitaire

paisible, qui leur répondait encore avec la même sécurité. Je combattais mon désir de rencontrer ce solitaire que j'avais par moment considéré comme un vrai philosophe ignorant sa propre sagesse, et je me disais que je ne trouverais qu'un pauvre paysan sans facultés, un homme qui n'appartiendrait à l'espèce humaine que par la forme extérieure et dont toute la vie consisterait à satisfaire sa faim et sa soif. Et cependant, tout en faisant ce raisonnement, mes pas se dirigeaient vers l'endroit où il s'était choisi un gîte. Ce n'était pas assez pour moi sans doute, que cette contemplation de la nature si vivante pourtant ! Je voulais embrasser la création tout entière, voir l'intelligence humaine, qui se rapprochait davantage de ses premiers instincts, puis mesurer ce qui existait de différence, de liaison, ou de rapports avec mon esprit façonné, travaillé et tourmenté par les mille et mille idées qui viennent l'assaillir dans cette vie factice où des désirs, où des besoins si compliqués et si nombreux se succèdent et s'excitent à chaque instant les uns par les autres.

Ce qui m'attirait surtout c'était l'envie de contempler ce calme qui, disait-on, n'était jamais altéré sur le visage impassible du vieil habitant des montagnes. Je m'approchai tout en rêvant et je m'arrêtai quelques instants avant d'arriver à l'habitation du solitaire, afin d'examiner du dehors l'aspect de la retraite qu'il s'était choisie, et d'en tirer quelques inductions sur lui-même.

Cette demeure avait été construite par la main de Dieu bien plus que par celle de l'homme, car c'était le creux d'un rocher qui l'avait d'abord formée. Située à moitié de l'immensité de la montagne, la formidable cime s'élevait au-dessus de la tête de celui qui habitait la cabane, et toute la base se développait à ses pieds. Elle était assez loin du torrent pour qu'on ne fût point incommodé du bruit de sa chute, pas assez pour qu'il ne restât point un murmure effacé qui pouvait accompagner doucement de vagues rêveries. En dehors du creux que les mains des hommes n'auraient pu tailler dans le roc, elles avaient façonné une chaumière que quatre vieux pins et un orme centenaires soutenaient aux quatre angles. Des bois entrelacés, des pierres si habilement incrustées les unes dans les autres qu'elles se tenaient plus fortement qu'avec le ciment, formaient, à ce qu'il me parut, les murs pittoresques de cette rustique demeure, que des plantes rampantes et une végétation forte, vigoureuse et fraîche, recouvraient presqu'en entier. Ainsi une partie de l'intérieur devait être sous le rocher, et le reste s'avançait sur une pelouse fine, verte et fleurie, qui formait sur cet endroit un repos de la montagne. C'était une plate-forme d'environ cent toises, d'où l'on découvrait une vue inimaginable. Le torrent, le lac, les rochers voisins, les prés couverts de neiges, les collines verdoyantes, formaient un horizon si varié et si immense, que l'âme était oppressée des images

multipliées qui se déroulaient devant elle. Il me semblait en ce moment que ce n'était pas trop de toute une vie pour contempler un pareil spectacle et se livrer aux émotions diverses qu'il faisait naître.

Je m'assis sur un tertre et me livrai à mes réflexions, mais j'en fus bien vite tiré en voyant sortir quelqu'un de la rustique habitation. Toute mon attention se porta alors sur celui qui avait été le but de mes recherches, mais je crus que je me trompais.

Au lieu d'un vieillard calme et impassible, je voyais un homme qui me sembla dans la force de l'âge, et qui ne franchit la porte de sa demeure qu'avec les précautions inquiètes que donne la crainte d'être surpris. Il ne m'aperçut pas d'abord, un arbre me dérobait à ses regards. Il parut ensuite préparer avec une grande vivacité une espèce de siége qu'il composa de mousse, puis il rassembla à la hâte des joncs qui séchaient sur le gazon, et les mit en tas comme s'il se préparait un travail. Je crus qu'alors il allait s'asseoir et tresser ses corbeilles avec cette tranquillité que l'on m'avait vantée. Mais il regarda encore autour de lui avec inquiétude, et rentra dans sa cabane en prononçant quelques mots que je n'entendis pas distinctement. Il n'était donc plus seul, plus calme, plus exempt d'inquiétude! En effet, je le vis sortir de nouveau... Il soutenait avec un bras passé autour de son corps un jeune homme pâle, faible, et

qui semblait mourant... Je pus les examiner à loisir. Il me parut avoir à peu près cinquante ans, mais la force et la santé brillaient sur son visage aux traits prononcés et vigoureux. Son visage, sa taille, ses membres musculeux, tout montrait en lui une nature développée dans de belles proportions et dont le temps avait marqué les formes sans les altérer. Son costume se composait d'une blouse dont les manches étaient relevées au-dessus du coude et qu'une ceinture de cuir serrait autour de la taille, des guêtres et de gros souliers complétaient le modeste habillement qui pour une imagination poétique pouvait rappeler la tunique des anciens chevaliers ou le pittoresque costume des montagnards écossais... Le jeune homme qui empruntait la force du vieillard pour se soutenir, avait une redingote du matin dont la forme élégante attestait au premier coup d'œil le talent d'un des meilleurs tailleurs de Paris. Hélas! la figure du malade attestait aussi le passage de ces émotions profondes, amères et terribles qui sont le fruit de l'existence de la grande ville! Émotions de douleur qui creusent des sillons ineffaçables, malgré ces sourires dont on essaye pourtant de les couvrir, et avec lesquels on parvient seulement à les dissimuler quelquefois.

Il était impossible de ne pas deviner au premier moment que ce jeune homme appartenait au premier rang de la société. Sa taille élevée avait une grâce infinie dans son mol abandon. Ses faibles

mouvements avaient une nonchalance pleine de noblesse. Son visage surtout portait une empreinte de dignité, et une distinction remarquable dès le premier aspect et plus saisissante encore quand on examinait les diverses impressions qui passaient tour à tour sur ce front développé, ces lèvres pâles, ces joues d'un blanc mat ; ses grands yeux bleus si tristes, si profondément enfoncés dans leur orbite, qui semblait avoir été creusée et rembrunie par les larmes et la souffrance ! Je restai longtemps derrière cet arbre qui me cachait à leurs regards. Je sentais que ma présence les effrayerait et que je perdrais en me montrant la possibilité d'observer ces deux hommes si curieux à examiner dans leur contraste.

Le paysan de la montagne conduisit le jeune homme vers le tertre de feuille qui le rapprochait encore de moi. Il lui montra sans parler le siége préparé pour le recevoir et l'aida à s'y placer à demi couché, puis lui indiquant le magnifique spectacle que la nature déroulait devant ses yeux, il sembla lui dire : Voyez... et vivez. La figure souffrante du malade s'éclaira un instant d'un rayon divin. C'était de la reconnaissance pour l'homme qui essayait de le soulager, en lui indiquant toutes ces merveilles ; c'était de l'admiration pour Dieu qui les avait créés, mais après avoir promené autour de lui ses regards, un moment distraits de lui-même, ce fut sans doute sur ce qui lui était personnel que sa pensée s'arrêta, car une expression d'indicible découragement

vint assombrir son visage. Un geste de dédain, une expression de désespoir parurent alors attester une souffrance de l'âme que rien ne pouvait plus guérir!... Ses traits étaient fins et réguliers, la maigreur altérait sa beauté sans altérer la forme délicate de cette nature si distinguée qu'il était impossible que rien en détruisît jamais la noblesse primitive. Le montagnard semblait sous l'influence de cette supériorité de race ou d'intelligence qui élevait au-dessus de lui cet être faible qui ne pouvait faire un pas sans son appui. Il se tenait debout devant le malade à demi couché, son attitude était celle du respect et aussi de l'intérêt; on eût dit qu'il attendait les ordres d'un maître.

Le jeune homme, après son élan d'enthousiasme, était resté triste, puis froid, calme et insensible, il oubliait tout ce qui était autour de lui pour une pensée qui l'absorbait intérieurement... Pourtant, après quelques minutes passées ainsi, il parut revenir à son compagnon, et, tournant lentement sa tête vers lui, il dit quelques mots que je ne pus entendre : alors le montagnard s'éloigna vivement, rentra dans sa cabane et en ressortit un instant après, tenant dans ses bras un enfant endormi qu'il déposa aux pieds du jeune homme avec les plus grandes précautions, puis, sur un signe, il disparut de nouveau.

Alors le malade, se soulevant un peu, pencha son corps en avant pour approcher sa tête de celle de l'enfant et le regarda attentivement : la tête blonde et fraîche d'un enfant de trois ou quatre ans for-

mait un nouveau contraste qui rendait encore plus frappante la dévastation que le mal et la douleur avaient produite sur le visage du jeune homme... J'étais assez près pour ne rien perdre des expressions de ce visage que la lumière éclairait en plein, et ces expressions étaient si profondes que je ne pouvais m'empêcher de les ressentir, moi étranger à ce qui se passait, et qui ne connaissais pas même les acteurs de ce petit drame muet qui parlait si vivement à mon âme. D'abord un sourire plein de tendresse ranima la pâle figure ainsi penchée au-dessus de celle de l'enfant ; puis évidemment, un souvenir de bonheur la fit rayonner pendant quelques minutes ; mais elle s'attrista bientôt et parut chercher sur les traits enfantins dont il n'ôtait pas ses yeux, quelques signes ou formes indécises que l'attention la plus minutieuse avait peine à apercevoir. Variant de la crainte à l'espoir pendant cet examen... qui ne laissa que l'incertitude... puis, les sourcils se rapprochèrent, les yeux eurent l'air de s'enfoncer et des traits de flamme s'en échappèrent en même temps que les lèvres resserrées s'agitaient convulsivement... Il y avait de la colère, du désespoir, de la menace, et ces cruels sentiments avaient redonné une force fébrile à cette faible existence prête à s'éteindre... Soit que la contraction produite par ce mouvement intérieur eut agi trop vivement, soit que ce fût un accident naturel de la maladie, une toux sèche, déchirante et convulsive s'échappa de la poitrine desséchée du jeune homme,

qui s'écarta un peu de l'enfant, porta ses mains avec violence sur sa poitrine comme pour l'empêcher de se briser dans l'effort... et quand l'accès fut passé il se laissa doucement retomber dans son besoin de calme et de repos. et resta ainsi sans aucun mouvement. Dans ma crainte qu'il fût privé d'un secours nécessaire, voyant se prolonger cet état d'accablement, j'allais approcher, quand il se souleva de nouveau... et regardant l'enfant encore endormi, il éleva les mains vers le ciel comme pour y solliciter une protection qui allait lui manquer sur la terre. et laissant retomber ses mains jointes, il eut l'air de continuer à prier; ses lèvres remuaient faiblement sans articuler de paroles, tandis que ses yeux s'élevaient vers le ciel. et j'admirais cette céleste expression sur cette belle figure si triste... et si résignée pourtant. Il paraissait accepter avec joie l'idée d'une fin prochaine. et ne perdit de sa sérénité qu'en reportant ses regards vers l'enfant; alors, son cœur sembla se troubler... s'agiter; la crainte s'éveilla... des souvenirs parurent l'effrayer... Une indicible tendresse adoucit encore ses yeux si doux; ils se mouillèrent à une émotion d'attendrissement inexprimable. Je voyais, ou plutôt je sentais une âme aimante se fondre, se dilater dans une douloureuse affection qui la brisait... Et quand je vis sur ce visage si souffrant et si beau, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'admirer et de l'aimer, couler des larmes qui descendaient lentement sur ses joues creusées et amaigris. pour tomber brûlantes sur le

frais visage de l'enfant, une larme aussi s'échappa de mes yeux, et, par un mouvement spontané et involontaire, je m'élançai auprès de celui qui venait d'exciter en moi une aussi vive sympathie... L'enfant s'éveillait sous les larmes qui l'avaient touché, et le jeune homme, détournant les yeux et les portant sur moi, me regarda avec effroi, fit un cri, balbutia mon nom et s'évanouit, pendant que l'enfant lui tendait les bras en s'écriant : Mon père !...

A l'instant, le montagnard accourut avec tous les signes de la plus vive inquiétude ; et, en me voyant, cette inquiétude se changea en colère. Il m'écarta avec violence du malade à qui j'essayais de porter secours ; et je ne puis peindre l'expression de curiosité défiante qui parut sur ce visage fortement dessiné, lorsqu'il attacha ses regards sur moi. L'enfant aussi semblait montrer de l'effroi ; et moi, j'étais interdit en me voyant l'objet de craintes et de soupçons dont rien ne pouvait me faire deviner la cause.

Cependant le jeune homme reprenait ses forces, mais en paraissant vouloir se dérober à mes regards, car il se cachait derrière le montagnard, et essayait de se soulever, comme s'il eût voulu quitter le lieu où ma présence était venue l'effrayer.

« Ah ! je vais m'éloigner, m'écriai-je. Je ne suis pas venu pour troubler votre solitude et me rendre importun... le hasard m'a conduit ici. Un intérêt, qui n'a rien d'offensant... »

Mais je parlais en vain ; ils poursuivaient leur route vers la cabane. Le jeune homme avait retrouvé

de la vigueur pour me fuir, et l'enfant me jetait, en courant à côté d'eux, tout ce qu'il pouvait y avoir de courroux dans ses yeux bleus et limpides.

Je restai longtemps immobile à cette place qu'ils venaient de quitter, tant je me trouvais étonné de l'effet que j'avais produit, tant je me donnais de peine pour rechercher dans mes souvenirs effacés les traits de celui qui paraissait se souvenir de moi; mais le passé restait muet, rien n'y parlait de l'inconnu, et pourtant j'avais considéré son visage assez longtemps pour qu'il m'eût rappelé le plus léger indice, si réellement je l'avais déjà vu.

Ma curiosité était plus que jamais excitée; mais je ne formais cependant aucun projet, pour la satisfaire, qui pût porter atteinte au mystère dont on semblait vouloir s'envelopper, et je me mis en route pour m'éloigner de ces lieux sauvages, dont la majesté ne me frappait plus. Ah! c'est que le plus inexplicable des ouvrages de Dieu avait passé sous mes yeux; c'est que les ondes insaisissables, les nuages changeants, les roches incalculables, sont encore loin d'offrir un aussi grand, un aussi vaste, un aussi incroyable spectacle que celui des émotions infinies de l'âme; c'est que, de toutes les créations divines, la plus indéfinissable, c'est le cœur de l'homme.

Je marchais lentement, absorbé dans mes réflexions, et je m'éloignais, pour toujours probablement, de ces deux êtres qui avaient si vivement intéressé ma curiosité et excité en moi de vieilles sympathies. Je retournai plus d'une fois la tête pour

apercevoir encore de loin la cabane, puis l'espace où je ne la distinguais plus ; et quand je fus à un tournant qui allait placer une partie de la montagne entre ces inconnus et moi, je ressentis au cœur une de ces tristesses qui vous saisissent quand on se sépare d'amis qui vous sont chers depuis longtemps, et dont on sent que la présence manquera désormais à votre bonheur.

Pendant les jours qui suivirent, je ne pus éloigner de ma pensée le souvenir de cette scène mélancolique, et mon esprit en était encore frappé, lorsqu'un soir, assis dans une salle basse du château, vers la nuit tombante, je regardais, presque sans voir, l'horizon qui s'étendait devant moi, sentant en mon âme cette profonde tristesse que donne le sentiment de l'isolement, et qui, depuis la mort de ma mère, me prend parfois avec tant de violence qu'il m'a fait regretter de n'avoir pas suivi ses conseils, de n'avoir pas placé près de moi une compagne, une amie, une femme, qui m'eût aimé, et qui eût donné à mon cœur aimant ce bonheur qui lui manque.

Mes regards erraient vaguement autour de moi ; ma pensée en était absente, mais bientôt mon attention fut éveillée par la vue d'un homme qui semblait chercher quelqu'un avec empressement et inquiétude. Il s'approchait précipitamment, lorsqu'il apercevait quelqu'un. Il examinait avec une singulière curiosité, puis s'éloignait en donnant des marques de chagrin, et courait de même vers le premier qui

se présentait à sa vue, puis recommençait sa pantomime expressive, manifestant la plus cruelle anxiété. Il arriva ainsi jusqu'auprès de la fenêtre basse près de laquelle j'étais assis... et jeta un grand cri de joie en m'apercevant... Je reconnus en lui le paysan de la montagne, le sauvage que j'avais cherché et qui me cherchait à son tour.

Il est impossible de dire quelle vivacité, quelle impatience même présidaient aux paroles sans suite par lesquelles cet homme, à qui les mots manquaient, me fit comprendre qu'il venait au nom de celui que sa cabane abritait, me prier de le suivre sans tarder une minute. Je n'hésitai pas ; je le suivis dans cette marche pénible qui dura toute la nuit, et à qui la lune prêta sa mystérieuse clarté. Je n'eus à côté de mon guide inconnu ni un instant de crainte, ni un moment de découragement et d'ennui, malgré la fatigue qu'il m'imposait, en marchant avec tant de vitesse, que souvent la peur de perdre sa trace dans l'obscurité ou les détours de la route, me forçait à hâter mes pas plus que je ne l'aurais désiré, surtout si j'avais consulté mes goûts et mes habitudes ordinaires.

Voici ce que je recueillis de renseignements par lui sur le jeune homme mourant que nous allions retrouver. Un jour... il était venu dans les montagnes, et le paysan, ennuyé des questions continuelles qu'on lui adressait, avait fui le nouveau voyageur ; mais le lendemain et les jours suivants il l'avait revu... avec l'enfant qui ne le quittait

jamais... Bientôt il avait découvert qu'une crevasse de rocher lui avait servi de demeure pendant plusieurs nuits. Sa curiosité avait été excitée par les précautions mêmes que le voyageur prenait pour se dérober à la vue de tous, il l'avait suivi, le troisième jour, en le voyant agité d'un transport extraordinaire courir du côté du torrent... Là, un cri douloureux s'était échappé de l'âme du jeune homme avec ces mots : Mon Dieu, pardonnez-moi ! Et pressant sur son cœur l'enfant qu'il tenait dans ses bras, il s'était précipité avec lui dans le torrent... Mais le sauvage habitant de la montagne les avait tous deux arrachés à la mort, et les gardait depuis ce temps dans sa cabane. Je ne voyais qu'imparfaitement, et par intervalle, le visage de mon conducteur, quand il s'arrêtait, et c'était lorsque les mots manquaient à sa pensée. Alors, l'impression de la douleur et de la pitié que lui causaient les maux inconnus du jeune homme, avait quelque chose de si profond et de si naïf, qu'aucune parole n'en peut donner l'idée. Cet homme, qui avait vécu seul, qui ne connaissait rien du monde que le ciel, les rochers, les arbres et le torrent du vallon, partageant une douleur dont il ne pouvait comprendre les causes, m'inspirait autant d'intérêt que de curiosité. Ce fut en pleurant qu'il m'apprit que, depuis quelques jours, le pauvre jeune homme, ne pouvait plus se soulever du lit de feuilles et de mousse sur lequel il reposait dans la cabane... qu'il se croyait près de sa fin, et qu'alors... sa crainte d'être connu avait cédé

à l'inquiétude qu'il ressentait pour le sort de son enfant, après sa mort.

Après bien des hésitations, il s'était décidé à demander à revoir celui qu'il avait fui avec tant de frayeur.

Alors le pauvre vieillard, car il approchait de soixante ans, quoiqu'il parût à peine en avoir quarante, comprenant l'importance d'un pareil vœu, était parti sans lui donner le temps de se rétracter, sans même prendre le temps de s'informer du nom de celui qu'il allait chercher. Je frémis à cet intérêt si vif, seul sentiment de son cœur, et à cette image gravée dans la solitude de sa mémoire par un seul regard jeté sur moi.

Comment n'aurais-je pas été touché! Aussi, en arrivant dans la cabane obscure, je m'approchai du lit où souffrait le jeune malade, et le cœur plein d'émotion, je me penchai vers lui en disant ces seuls mots : Qui que vous soyez, c'est un ami qui vient à vous!

Alors, je vis se soulever avec effort un pâle jeune homme, qui s'assit sur cette espèce de lit que les soins d'un tendre intérêt avaient rendu le moins incommode qu'il était possible. Le jour commençait à paraître; il découvrit à mes yeux toute la misère de l'antre où nous étions réunis. C'était le rocher à nu dans quelques places, puis des nattes de paille, des peaux d'animaux. C'était enfin la demeure d'un sauvage, et quand mes regards retombèrent sur le jeune malade, aux formes élégantes, aux traits déli-

cats, et que son visage noble et doux, fixant enfin toute mon attention, me rappela un nom connu, l'effroi, en même temps que la surprise, m'arracha un cri douloureux avec ces mots : Le marquis Elzéar de Lanjac!... ici... lui!... Il tourna vers moi ses grands yeux bleus avec une expression de tristesse indicible, puis, indiquant l'enfant endormi près de lui : « Et fille! » ajouta-t-il.

Nous restâmes silencieux tous deux. Ses regards et les miens en avaient dit plus que bien des paroles. Je me souvenais de l'avoir vu, cinq années auparavant, le plus recherché, le plus élégant, le plus joli homme des salons, un de ceux qui gardaient le mieux ces traditions de grâce distinguée et d'affable dignité, qui annoncent en même temps l'élévation du rang et celle du caractère, ce qu'on appelait jadis *avoir grand air*. Tout ce qui avait rapport à lui me revint en ce moment à la pensée et s'y présenta spontanément. Je n'avais eu aucune relation intime avec le marquis de Lanjac; mais très-souvent son nom, qui était des plus anciens parmi les plus nobles, avait frappé mon oreille; souvent aussi son éloge était venu jusqu'à moi. Les mères présentaient à leurs fils pour modèle ce type du bon goût, et le seul reproche que les jeunes gens les plus légers lui eussent fait quelquefois, c'était un sentiment de fierté et de délicatesse, qui semblait exagéré dans les habitudes où nous vivons maintenant. Je me rappelai aussi que je fus frappé à son aspect, le premier jour où je le rencontrai;

il imposait presque le respect, malgré sa jeunesse. Sa réserve naturelle me plaisait ; on sentait qu'elle cachait de si nobles et de si délicates impressions, qu'elle lui interdisait de se livrer à aucun épanchement, de peur de laisser échapper et de livrer les mystères précieux de son âme à un monde qui ne les eût pas compris. Mais les souvenirs du marquis de Lanjac étaient interrompus pour moi, qui n'étais plus retourné dans le monde depuis quatre ans, depuis ma rencontre avec Médérine. Et dans cet instant de silence, ma pensée me présenta mille chances de malheur pouvant changer la destinée ; mais aucune ne m'amena à la situation singulière et cruelle où son désespoir l'avait conduit.

Le marquis de Lanjac semblait deviner et suivre ma pensée. Il y répondit.

— J'aurais voulu, dit-il doucement, avec une voix faible, mais encore pleine de charme par ses inflexions et cet accent gracieux et distingué que donne la très-bonne compagnie, oui, j'aurais préféré mourir seul, ignoré, oublié de tous... mais cet enfant !... Ah ! si c'eût été un fils... je l'aurais confié à ce brave homme, ajouta-t-il avec une expression pleine de sentiments, en désignant mon guide, je lui aurais dit : Gardez-le ici, dans cette retraite ; qu'il y vive comme vous, dans une solitude éternelle !...

Un soupir et une larme interrompirent le malade ; il se souvenait de ce monde qu'il eut voulu

interdire à son fils. Mais me regardant alors avec un ineffable sourire :

— C'est bien faible... pleurer ! un homme, dit-il ; six mois de maladie ont détruit même la force morale... Je suis comme un enfant

Il s'arrêta, puis, reprenant avec plus de force :

— M. le comte de Mélanvilliers, vous êtes de tous les jeunes gens de notre époque celui à qui j'aime le mieux me confier... mon estime vous est acquise depuis longtemps ; elle vous suivra dans le monde. Que j'emporte dans l'autre une reconnaissance éternelle ! Ma fille ne peut rester ici après moi... je vous la remets... dès que j'aurai cessé d'exister, allez, je vous en supplie, la conduire à sa mère !

Ce dernier mot fut prononcé avec un accent si douloureux, qu'il semblait sortir péniblement d'un cœur déchiré... il cessa de parler, et me regarda, attentif et inquiet.

— Je vous promets, répondis-je, d'exécuter votre volonté... et il dut voir qu'il n'était pas de serments solennels qui eussent autant de valeur qu'une promesse faite ainsi.

Mais ce fut moi qui le regardai alors avec inquiétude, car j'ignorais tout. Cet enfant avait-il le droit de porter le nom de son père ? Y avait-il une femme qui le portât ? Je n'avais rien su de la destinée du marquis de Lanjac depuis des années.

Il me devina et parut étonné : Quoi ! faut-il donc tout vous apprendre ? s'écria-t-il.

— Je ne sais, répondis-je, que le bonheur et les succès qui semblaient remplir la vie de jeune homme de celui que je vois ici désolé.

Le malade alors demanda quelque chose au serviteur volontaire qui se dévouait à lui ; il reprit un peu de force avec un peu de nourriture, chercha à se placer le plus commodément possible sur le pauvre grabat, et me fit signe de m'asseoir très-près de lui. Je m'arrangeai sur le chevet, et si rapproché, qu'il pouvait s'appuyer sur moi.

— Ah ! me dit-il avec un triste sourire, vous devinez que la force me manquera... Merci... Je n'espérais pas tant de ma triste destinée... On n'a pas tout perdu quand on meurt appuyé sur un cœur ami.

Puis il commença un récit qu'il interrompit souvent, mais dont voici tous les tristes détails :

Le marquis Elzéar de Lanjac, jeune, beau, né dans le plus haut rang, mais avec peu de fortune, avait gardé dans le monde toutes ces tendres délicatesses de l'âme trop faciles à blesser. Dégoûté des salons, il avait voyagé pendant une année pour effacer les impressions pénibles que la société lui avait fait éprouver.

Une amie qui s'intéressait vivement à son sort, la vieille comtesse de Salvy, lui avait écrit un jour : « Avec votre manière de voir et de sentir, vous devez vous marier. La vie dissipée vous convient peu. Une femme très-spirituelle et très-distinguée, qui vous aimera et portera noblement votre nom, consent à vous donner sa main... Venez. »

Le jeune homme arriva : la femme était belle et mélancolique ; sa réserve et sa tristesse ne lui déplurent pas ; le mariage se fit.

Cependant la froideur excessive de la marquise de Lanjac repoussait toute expansion de la part de son mari, qui en devint éperdument amoureux.

Au nom de madame de Salvy, un trouble involontaire m'avait saisi. Mon attention redoubla alors, et quand je le vis prêt à continuer sans rien ajouter sur la personne qui avait uni son sort au sien... je ne fus plus maître de ma curiosité.

— Madame de Salvy m'est connue, lui répondis-je, et je vis chez elle... plusieurs... non, une seule jeune fille... remarquable par sa bonté... un peu trop fière peut-être... mais si noble et si charmante...

— C'était elle... Médérine, ma femme ! s'écria-t-il...

Je ne répondis pas, j'étais trop ému... Il continua après quelques moments de silence :

Ici je voudrais pouvoir reproduire au juste les expressions pleines de douleur et parfois aussi d'amertume qui échappaient au cœur tendre et souffrant du pauvre malade, pour expliquer une situation dont les âmes les plus délicates peuvent seules comprendre tout le malheur.

— Je passais, disait-il, de longues heures de solitude enfermé dans mon appartement, pendant que la jeune femme courait à ces visites du matin qui occupent les femmes oisives et riches, car elle était riche ; elle avait apporté dans sa maison une grande

opulence. Hélas ! ce fut cette fortune qui en chassa le bonheur ! Je rêvais souvent aussi, dans la retraite, aux moyens de plaire à Médérine. Ah ! le plus simple, le plus naturel, me semblait aussi le meilleur, lui dire tout mon amour, lui exprimer ce qu'il y avait de tendresse pour elle dans mon âme, remplie d'elle seule ; ce qu'il y avait de joie pour moi dans le sourire qui naissait sur ses lèvres, de bonheur dans un de ses regards quand il se portait sur moi seulement avec douceur... car je croyais alors qu'à cette peinture d'un sentiment si vrai elle le partagerait bientôt, et pourtant je n'avais pas encore parlé. Dès le premier jour Médérine avait, par une expression hautaine et glacée, repoussé toutes mes paroles d'amour. J'avais cru d'abord que cette réserve de jeune fille ferait place à cette confiance de femme aimée, et plus tard à cette tendresse de femme aimante que je rêvais. Mais non, c'était toujours la même figure impassible, la même personne insensible ! Et, devant cette froideur glaciale je me sentais intimidé moi-même, et je n'osais plus exprimer cet amour que je sentais si vif et si puissant dans mon cœur, quand je me retrouvais seul avec son image ! Oui, des jours, des semaines, des mois se passèrent ainsi. J'aimais Médérine avec passion. J'allais à elle le cœur plein de confiance et d'amour, je cherchais à éveiller aussi quelque tendre sentiment dans le sien, à provoquer quelques paroles affectueuses, à attirer quelques douces caresses. Médérine me regardait froidement. Aucune émotion

ne paraissait sur son visage, jusqu'à ce qu'un sourire railleur vint suspendre ma phrase commencée, qu'un air hautain et glacé eut arrêté ma main qui cherchait la sienne, qu'elle ne retirait, ni ne donnait!

Et cependant je devinais, je sentais à chaque instant que Médérine n'était pas la femme insensible et glacée qui se montrait à moi... Souvent, quand nous n'étions plus seuls, et que ses amies d'enfance l'entouraient, je voyais, j'apprenais par elle tout ce que l'affection et le besoin d'aimer et d'être aimée lui donnaient de charme, d'ingénieuses paroles, de soins délicats, de ravissantes inspirations! Sa bonté, sa tendresse étaient révélées et s'échappaient de son âme aimante pour les objets de ses innocentes amitiés; Médérine alors était une énigme qui occupait ma pensée comme mon cœur.

Le calme inaltérable de sa figure et de son caractère, sa sécurité, la liberté dont elle avait joui avant son mariage, son immense fortune qui lui donnait le droit de choisir, ses paroles, ses actions, ses idées, tout m'assurait qu'elle n'avait jamais aimé!

Je vis bientôt que ses dispositions à mon égard étaient pires que l'indifférence. Un sourire moqueur, un air impatient et des mots dédaigneux accueillaient la moindre manifestation d'empressement de ma part et m'ôtaient toute possibilité de montrer de l'affection. Si j'essayais d'amener une explication, un air presque méprisant arrêtait mes premières paroles, je sentais ma voix se glacer, et

mon sang refluait sur mon cœur, si violemment, qu'il m'ôtait jusqu'à la respiration... Tout cet amour que j'avais pour Médérine, toute cette fierté, que je devais plus encore à mon caractère qu'à une famille qui transmit toujours à ses fils autant d'orgueil que de vertus, enfin les plus profondes et les plus violentes passions de l'âme humaine tourmentaient la mienne sans relâche; car ces peines intérieures qui sont causées par ces intimes et incessantes relations de famille, d'attachement de cœur et de liens qui mettent en contact de tous les jours, sont les plus cruelles et les plus douloureuses. Il est impossible de leur échapper un instant. Elles dévorent lentement leur proie et aucune force ne peut leur résister. C'est la goutte d'eau qui creuse lentement le rocher le plus dur.

Ainsi je ne pouvais me plaindre à personne et je ne pouvais trouver aucune consolation en moi-même! Comment prévoir les mille petits détails de de la vie qui apportaient tous une occasion pour renouveler ma peine, et développaient des moyens infinis de la sentir... Et pourtant, ajouta le malade avec un accroissement de tristesse, j'ai regretté depuis cet état d'incertitude qui me laissait ignorer la cause de mon malheur, et j'ai regretté aussi ces détails cruels de la vie de chaque jour! Elle y était, du moins, je la voyais, je l'entendais, j'espérais... Oui, parfois, malgré sa dureté froide et constante, je me figurais qu'un jour j'en serais aimé. Je voyais dans son âme tant de nobles qualités; son intelli-

gence me semblait si élevée, si juste et si sage. Je l'écoutais parfois au milieu d'un petit cercle d'amis qu'elle se plaisait à rassembler : ses paroles étaient comme une douce lumière qui rayonnait autour d'elle; ce qu'elle disait était plein de charme, jamais vulgaire et toujours simple. C'était la femme comme je l'avais rêvée ; comme mon cœur devait l'aimer ; je me sentais digne de son amour ; j'apprenais si bien tout ce qu'elle valait ! j'aurais mis cet amour à si haut prix ! Que m'eût fait le monde, ses plaisirs et ses ambitions ? aimé d'elle dans la solitude, je n'aurais rien désiré ! Enfin, je ne sais quelle folle erreur, enfant de ma passion, m'avertissait que je devais un jour en être aimé, et je supportais le présent, attendant le bonheur de l'avenir. Hélas ! je devais être détrompé.

Après la naissance de notre fille, Médérine s'éloigna de moi davantage ; je la vis rarement et plus sérieuse... Puis elle fut soucieuse et agitée dans les heures où nous nous trouvions forcément ensemble : nous étions rarement seuls, une demoiselle de compagnie, quelques parents ou des invités empêchaient même qu'aux heures du repas nous pussions parler librement. Au reste, les obstacles matériels n'étaient que la suite de cet obstacle invisible qui se plaçait entre nous depuis le premier jour !

Je vivais au milieu du luxe, entouré de tous les plaisirs de l'opulence; mais fatigué par ces relations du monde, ces invitations, ces dîners, ces soirées nombreuses, ces fêtes que l'on appelle des plaisirs,

qui distraient et enivrent ceux qui n'y sont pas habitués, mais qui finissent par être des devoirs insipides pour ceux qui après s'y être accoutumés dès la première jeunesse, y portent leur chagrin tout entier ! Le bruit devient impuissant à occuper leur pensée... C'est de l'agitation autour de leur tristesse, elle la rend plus poignante et plus insupportable !...

Et pourtant, je le répète, ces jours d'une insupportable angoisse m'étaient bien moins pénibles que ne le furent ceux qui suivirent, et où j'acquis enfin la triste certitude que cet amour tant désiré... elle l'avait donné à un autre.

Ah ! je ne lancerai pas l'anathème contre la femme infidèle et coupable. Pauvre Médérine ! c'est tout en larmes, je le sais, qu'elle quitta l'hôtel où nous vivions si tristement tous deux, au milieu de tout ce qui fait la joie des autres !

Un jour.... j'appris.... que je ne la reverrais jamais....

En ce moment le courage parut abandonner complétement le pauvre malade ; il retomba sans force et cacha son visage noyé de pleurs...

Quand il revint à lui, l'enfant s'était réveillé. Je le présentai à ses caresses, et je cherchai tous les moyens de distraire une douleur si profonde qu'elle avait anéanti toute cette force, toute cette fierté d'âme qui étaient particulières au caractère de ce jeune homme, et en avait fait un pauvre être, dont la vue serrait mon cœur... Oui, je sentais quelles tor-

tures affreuses il avait fallu pour miner ainsi à la longue et détruire à la fin complétement cette fierté hautaine et cette réserve habituelle que je lui avais connues.

J'en savais maintenant assez pour remplir la mission dont il m'avait chargé. Il devait être facile de trouver la marquise de Lanjac... et je voulais épargner au mourant la peine d'en dire davantage; mais quand je l'interrompais, quand lui-même par moment cherchait à porter son attention sur autre chose que son malheur, son âme imprégnée d'une souffrance, seule et unique pensée qui ne l'abandonnait pas une minute, revenait involontairement à quelques détails de ses tristes impressions et des maux qui les avaient causées.

Je ne saurais redire ces plaintes douloureuses où il accusait parfois le sort, les circonstances et lui-même, et où toujours il excusait celle qu'il aimait et regrettait encore. Souvent les détails qu'il se plaisait à raconter étaient destinés à faire connaître quelques qualités précieuses du cœur ou de l'esprit de Médérine. C'était, disait-il, de ces âmes élevées que le vulgaire ne comprend pas, qu'il juge mal, et qu'il blesse souvent. Ces caractères d'élite, ne se sentant pas appréciés à leur valeur, prennent le monde en pitié et en mépris, et cherchent parfois à montrer le peu de cas qu'ils font de cette opinion publique qui ne leur a pas rendu justice, en la bravant ouvertement par quelque action d'éclat!... Il me citait aussi des mots charmants échappés à

l'esprit ingénieux de celle qu'il pleurait, puis il racontait des traits de sa bonté généreuse, de sa délicatesse noble et touchante. Ah! jamais femme ne fut aimée et admirée comme cette femme adorée dont la perte lui coûtait la vie.

Au milieu de ces récits sans suite, de ces paroles entrecoupées, j'appris surtout à connaître l'âme si noble, si désintéressée de celui qui parlait pour vanter celle qui l'avait rendu si malheureux.

« — Je ne possédais plus rien, ajouta-t-il! la petite fortune que j'avais lors de mon mariage fut entièrement consacrée à offrir à Médérine les présents qui pouvaient convenir à une aussi riche héritière et au luxe qui devait l'entourer! J'avais voulu que le bon goût s'y unît à la richesse.

« Je n'ajouterai rien, disais-je, à sa fortune, mais j'aurai ajouté à la grâce de sa toilette, mais j'aurai paré ma belle compagne de ces brillants bijoux que les autres femmes envient. Elle aura tout ce que je possède au monde.

« Au reste, cette somme, que je n'ai certes pas regrettée pour moi, Médérine n'y pensa jamais, ne sut pas qu'elle avait existé, n'en connut pas l'emploi; elle ignora même la valeur des objets que je lui donnai, et qui étaient de ces valeurs de convention qui ne représentent que le caprice ou l'opulence de ceux qui se les procurent, sans rien de positif pour les évaluer dans le commerce.

« Médérine était immensément riche; elle n'avait jamais bien su le prix des choses ordinaires, ni

l'importance des petites fortunes et leur nécessité ; elle ne savait pas qu'on pût manquer de tout dans notre classe. Seulement on l'avait, dès l'enfance, armée d'une défiance très-grande contre les gens qui pourraient spéculer sur les avantages de sa fortune. Elle avait, toute petite, entendu dire, et sans cesse elle le répétait, qu'elle ne serait jamais aimée pour elle-même, et que cette opulence qui éblouirait, empêcherait même de s'apercevoir qu'une femme était à côté.

« — Trop heureuse, disait-elle, si elle n'en est pas l'inconvénient. »

C'est avec cette pensée que Médérine était entrée dans le monde. Souvent, en riant, elle répétait à ses compagnes :

« — Il me semble que j'entends mes prétendants dire à leurs amis : Quel dommage qu'on ne puisse pas épouser les cent mille écus de rente sans épouser la femme...

« — Ce que je vous dis là, continua le marquis de Lanjac après un moment de silence, je ne l'ai su qu'au départ de Médérine ; elle m'écrivit alors... »

Ici il voulut chercher la lettre qu'il rappelait, mais sa main tremblait.

« Non, dit-il, je ne vous la lirai pas. Chaque mot est un fer brûlant qui a déchiré mon cœur et dont le souvenir fait encore rougir mon front...

« Je n'ajouterai qu'un mot. A l'instant où je reçus cette lettre, qui m'apprenait son départ, je passai dans la chambre où était mon enfant, je la

pris dans mes bras et je sortis de l'hôtel, où je ne rentrai jamais. Cette demeure somptueuse était à elle. Ces domestiques, ces voitures, ce luxe payé par sa fortune, tout m'était devenu odieux... Je n'aurais pas pris un repas, un verre d'eau même dans cette maison. L'air que j'y respirais m'étouffait, le sol me brûlait ; j'étais pris d'un vertige, je fuyais comme un séjour affreux, comme un lieu mortel ce magnifique séjour. Si on m'eût vu, on eût pu croire qu'une affaire m'appelait en toute hâte ; je ne marchais pas, je courais en traversant le jardin pour échapper aux regards des gens qui occupaient l'antichambre ; je marchai de même aux Champs-Élysées où je me trouvai bientôt, et machinalement, fuyant la ville sans savoir où j'allais, j'arrivai dans la campagne. Je marchai longtemps ; puis l'extrême fatigue et les soins qu'exigeaient ma fille m'arrêtèrent chez des paysans.

« Que vous dirais-je de plus : depuis près d'un an j'ai erré ainsi de village en village, sans but et sans projet... m'éloignant aussitôt que je pouvais craindre d'être connu ! m'éloignant aussi pour changer de place !... Je sentais bien que la vie m'allait bientôt quitter et mes idées ne se portaient plus que sur l'avenir de mon enfant ; mais il était décidé.

« J'avais écrit à Médérine :

« Je quitte votre hôtel, j'abandonne le monde ;
« je pars en vous laissant toute cette odieuse for-

« tune qui vous appartient ; je n'emporte que mes « regrets et notre enfant. Quand les uns m'auront « conduit à la tombe, l'autre vous sera remise ; que « le souvenir de son père ne vous la rende pas « odieuse !... »

« J'avais, pour subsister, vendu une épingle de brillants et une montre de prix venant de ma mère ; je calculais que cette somme suffirait à fournir aux strictes besoins de la vie, jusqu'au jour où mon existence devait finir ; j'en savais le terme précis. Dès l'enfance, une disposition funeste avait annoncé ce mal de poitrine que des soins, une vie douce et l'absence de chagrins eussent peut-être atténué, ou dont ils eussent certainement reculé les effets. Mais, après cette violente douleur, et une maladie qui en fut la suite, je sus de science certaine, par tous les médecins que je consultai et par tout ce que j'éprouvais, que tout allait bientôt finir. »

Alors... le malade que je cherchais à consoler, à soutenir et à encourager me regarda avec un sourire qui interrompit toutes mes inutiles paroles, et, prenant une petite bourse, il continua :

« J'ai mis là dedans ce que je crois nécessaire pour le voyage d'une femme conduisant jusqu'à Paris un enfant de l'âge de ma fille, puis une lettre pour sa mère qui devra la récompenser. Voyez, tout est bien arrangé... ma fille ne me quittera qu'au moment où mon âme aura quitté elle-même cet objet de mes dernières pensées. Chère enfant,

sa présence a été un bien, un bonheur! Les soins qui lui étaient nécessaires me donnaient la seule distraction possible pour moi; son sourire, les petits mots qu'elle balbutie, c'étaient des bienfaits du ciel en ma faveur... Je ne les ai pas assez reconnus, j'ai murmuré contre le ciel, j'ai douté parfois de sa justice, je l'ai accusé. Un jour, dans mon désespoir, j'ai voulu anéantir avec moi un être destiné à subir aussi les peines d'une vie qui offre des malheurs pour tous. Mais ici, devant le spectacle de la nature, mon âme s'est élevée; j'ai prié, j'ai béni le ciel qui nous a donné tant de biens dont nous n'avons pas su jouir, et si j'avais pu vivre, la vie de cet homme eût été la mienne. Ici, seul devant l'immensité des œuvres de Dieu, j'aurais pu encore supporter l'existence.

« Cependant, les difficultés qui pouvaient s'offrir de conduire ma fille à sa mère m'inquiétaient parfois, et quand j'ai senti depuis deux jours mes forces décroître et la mort s'approcher, mes craintes ont redoublé; mais hier, dans un court moment de sommeil, un rêve vint vous présenter à ma pensée comme celui qui pouvait remplir mes derniers vœux. C'est une inspiration du ciel, je l'en remercie... et vous aussi... Je meurs tranquille. »

Un long évanouissement suivit cette triste confidence; je crus que tout était fini pour cette vie; mais il existait encore, et, aux premiers signes de cette faible existence, je m'occupai des moyens de guérir, de soulager du moins ce mal, qui ve-

nait de l'âme peut-être plus encore que du corps.

Je n'ai point quitté la cabane, j'y ai fait venir tout ce qui pouvait la rendre plus habitable. Le malade ne peut ni ne veut être transporté ailleurs. Des médecins l'ont vu. Tout espoir de le rendre à la vie est perdu sans retour; il lutte encore par la force de sa jeunesse et de son tempérament. Souvent, le chagrin qui l'a vaincu trouble tellement ses idées qu'il ne sait plus où il est, et que des paroles n'ayant aucun sens s'échappent de ses lèvres. Parfois aussi, ce sont les douleurs qui le tuent, qui se reproduisent vives et ardentes. Il parle d'un mariage d'argent qui l'a déshonoré sans qu'il le sût, d'une femme aimée, dont il n'obtint que le mépris; de son nom, qu'elle n'a pas craint de livrer au ridicule, parce que lui l'avait livré à la honte; puis les images de Melay, les souvenirs de sa race, les révolutions qui en ont détruit la splendeur, ses malheurs, à lui, qui font mourir sur un grabat, ruiné, perdu, déshonoré, le dernier héritier du nom qui fut si illustre; tout cela se confond dans de lamentables plaintes qui fendent le cœur.

Pourtant, je ne le quitte pas un moment, c'est à ses côtés que je vous écris, mon ami, ainsi que je vous l'avais promis. Ce récit vous arrivera à l'époque dont nous étions convenus; je le suivrai sans doute. Dès que mes soins auront fermé les yeux au mourant, quand tout sera terminé pour lui, je pars avec son enfant; mes affaires ici seront terminées, je me rendrai à Paris où je pense vous trou-

ver. Parmi les raisons qui m'ont décidé à vous confier tout ceci, il en est une que vous vous rappellerez sans doute. Le jour de nos adieux, quand après notre rencontre sur les boulevards nous entrâmes au Café de Paris, et que tous les jeunes fous qui y déjeunaient nous entourèrent et mêlèrent à nos paroles d'amitié leurs joyeux et indiscrets propos, le nom de la marquise de Lanjac fut prononcé par un d'eux... et vous lui imposâtes silence, comme quelqu'un qui sait et veut taire un secret et couper court à des révélations importantes, mais déplacées.

C'est donc à vous que je compte avoir recours pour apprendre ce qui me reste à savoir de cette déplorable histoire, et pour connaître le lieu où je remettrai le dépôt qu'un père si malheureux a remis à mes soins.

Adieu, mon cher Émile, je vais envoyer à la poste cette énorme lettre, et si vous êtes aussi fidèle à vos engagements que je le suis, vous ferez partir le même jour une épître aussi longue et plus intéressante encore, car il y sera partout parlé de vous, à qui je garde la plus sincère amitié.

Le comte Tanegui de Mélanvilliers. »

III

LE RÉCIT D'ÉMILE MALVAU.

Ma foi, mon cher Taneguy, il faut toute l'influence que vous avez toujours exercée sur moi, pour que je me décide à faire l'immense effort d'écrire... Savez-vous que je ne trouvais dans ma chambre ni plume, ni encre, ni papier. Et si je n'étais pas obligé en ce moment de rester à la campagne, je ne sais si j'aurais trouvé le temps nécessaire pour remplir ma promesse.

Mais pourtant, une promesse faite à vous, c'est sacré; entre hommes on se doit cela. Ce n'est pas comme les serments faits aux femmes, qui n'engagent à rien, pas plus que les leurs. C'est une monnaie courante, une façon de parler, une formule

qui ne cache qu'une idée : Je veux vous plaire, vous aimer.... en ce moment ! Toujours veut dire une semaine, et le jamais n'implique guère que vingt-quatre heures ; tant pis pour celles qui y attachent un autre sens ! pourquoi s'aventurent-elles dans un pays dont elles ne connaissent pas la langue ! cela ne nous regarde pas, c'est leur affaire.

Vous allez vous étonner de mes réflexions, c'est la première fois que j'en fais, mais cela vient dans les circonstances difficiles ; on fait des réflexions générales quand on se trouve dans une fâcheuse situation particulière, et je m'y trouve... oui, je suis en ce moment dans la plus ennuyeuse de toutes les positions pour un homme.

Je ne sais qui a dit, et c'était sûrement un profond penseur, que de tous les corps pesants, le plus lourd est l'amour d'une femme qu'on n'aime plus... Ah ! qu'il a dit vrai !... Je serais tenté de faire élever une statue au philosophe qui a trouvé cela.

Si jamais on m'y reprend, à jouer la grande passion et à m'*embarlificoter* d'une liaison sérieuse, je veux bien que le loup me croque, ou que le diable m'emporte. Vivent les grisettes ! on les prend, on les quitte, tout finit là... et Dieu sait où j'avais l'esprit quand j'ai filé le parfait amour auprès d'une grande dame.

Mais il faut savoir aussi dans quelle position délicate je me trouvais. Robert de Soisy, ce petit blond si mal fait, m'avait enlevé la petite Fazy de l'Opéra... et j'avais échoué devant la bigoterie de la comtesse

de Saint-Romieu... je m'ennuyais à la mort, et je sentais de plus que mes amis me regardaient en pitié. Il me fallait absolument une aventure d'éclat, de ces choses qui font parler tout Paris, faire des ha! des ho!... à toutes les jeunes femmes, des grimaces affreuses aux vieilles, devant le monde, pendant qu'elles soupirent de regret en arrière! Enfin j'étais perdu si Ernest de Meley n'enrageait pas et si Édouard Garançay n'était désespéré : depuis deux mois ils se moquaient de moi.

Il fallait donc que je fisse une folie, un coup de tête, une extravagance bien marquée, et je la fis.

Vous dire comment je séduisis une femme jeune, belle et sage; vous savez aussi bien que moi comment cela se fait : elle était honnête!... elle n'avait jamais lu un mauvais livre, elle ignorait du monde tout ce qui est pervers... oh! ce ne fut pas bien difficile, les règles ne manquent pas... et les vieux moyens sont encore les meilleurs! les choses banales sont des vérités éternelles!

Devenir l'amant d'une femme dans les conditions ordinaires, afficher un succès qu'elle nie, dont le monde doute, que rien n'atteste, et qui vous fait passer pour un sot auprès de ceux qui n'y croient pas, pour un fat devant ceux qui ne veulent pas y croire et pour un malhonnête homme devant ceux à qui vous le prouvez... n'était pas mon fait.

Je m'y pris autrement, je fis de ma beauté une héroïne de roman moderne; je la plaçai, dans son esprit, au-dessus de tout, lui faisant envisager de si

haut l'espèce humaine qu'elle la vit si petite, si vaine, si sotte et dans des erreurs si profondes, qu'elle eut honte de s'astreindre aux convenances sociales dont je lui montrais la stupidité, comparée aux nobles théories qui devaient affranchir de toutes lois vulgaires les esprits supérieurs... Puis elle m'aimait avec le dévouement d'un premier amour, avec cet enthousiasme d'une âme exaltée, avec cette franche loyauté d'un cœur honnête. Les femmes de ce genre se trouvent si heureuses de montrer à celui qu'elles aiment qu'il l'emporte sur tout le reste !... Plus leur rang est élevé et les met en évidence, et plus elles éprouvent de joie à faire le sacrifice complet de tout ce qui n'est pas leur amant. Une petite bourgeoise pauvre est retenue par mille petits liens de principes, d'habitudes de famille, etc., etc., elle arrange son amour avec son pot-au-feu. Il n'y a que les grandes dames et les grandes âmes qui jettent leur bonnet par-dessus les moulins.

Voilà ce que je disais, en termes plus élégants, à ma noble et belle conquête ; je m'aidais surtout de l'éloquence passionnée de quelques-uns de nos grands écrivains : j'amenais ainsi cette femme si brillante, cette femme naturellement expansive et passionnée, et que sa position et les circonstances avaient comprimée longtemps, à céder enfin à une passion d'autant plus exaltée qu'elle s'était formée dans son imagination ! Nous ne pouvions nous voir que dans le monde ; jamais une conversation de cinq minutes n'avait eu lieu en tête-à-tête entre

nons. Seulement, mes regards ne la quittaient pas ; elle ne pouvait sortir sans me voir sur son chemin ; elle ne pouvait se mettre à sa fenêtre, aller à la promenade, à l'église, au bal, au spectacle, sans m'y trouver avec une assiduité et une exactitude qui tenaient du prodige à ses yeux, mais que la complaisance d'une femme de chambre rendait très-faciles. Je savais par elle tout ce que devait faire sa maîtresse.

Longtemps mes regards seuls parlèrent ; plus tard, quelques mots passionnés... puis du chagrin, du découragement ; car j'avais remarqué que c'était dans les jours où je semblais ne rien espérer qu'elle se plaisait à me donner quelque espérance. Elle était bonne... désœuvrée, mélancolique ; son esprit inoccupé travaillait, dans la solitude, sur le texte inconnu que je livrais à ses rêveries... C'est singulier le chemin que je faisais dans son cœur, lorsqu'elle ne me voyait pas !... Je trouvais ses regards plus attentifs et plus tendres, quand les circonstances s'étaient opposées à nos rencontres.

Je ne cherchais pas à la voir plus intimement. Je le craignais au contraire ; non point, mon cher Taneguy, que j'aie une modestie et une défiance de moi-même comme celles que je vous ai si souvent reprochées ; non, non, donnez-moi une femme, quelle qu'elle soit, à séduire, j'en fais mon affaire : un peu plus, un peu moins de temps, voilà tout. Mais ici ce n'était pas une séduction ordinaire, il me fallait toutes les conséquences et tout l'éclat

d'une conquête de premier ordre, toutes les folies d'une passion; et ce genre-là est plus difficile : il demande du moins une autre tactique... A toute femme qui veut ou même qui ne veut pas un amant, mais qui peut s'en arranger, je conviens à coup sûr, et je n'ai guère qu'à me montrer et à parler... Je puis dire comme César : *Veni, vidi, vici;* mais, je vous le répète, ici ce n'était pas le cas. Je travaillais, pour la première et, je le jure, pour l'unique fois de ma vie, dans les grandes passions... j'avais bien commencé. Son imagination poétique et exaltée m'avait porté dans une région céleste... Si j'avais parlé, si on m'eût vu de près, j'étais peut-être encore, je m'en flatte, un joli garçon de bonne humeur qui veut s'amuser; mais je n'étais plus à coup sûr l'être adorable que l'on avait divinisé; j'aurais perdu cent pour cent : je me souvenais de mes classiques :

> Le masque tombe, l'homme reste,
> Et le héros s'évanouit.

Tous ces plans, combinés avec cette habileté qu'ont toujours les esprits même les plus médiocres, quand ils portent toutes leurs forces sur un seul point, ne pouvaient manquer de réussir.

Un jour, en effet, la marquise de Lanjac quitta son mari, son enfant, un hôtel magnifique, une position superbe, pour me suivre dans une petite maison de campagne sur les bords de la Loire. C'é-

tait le vieil adage : Une chaumière et son cœur! Tout Paris ne parla que de cela pendant six semaines. Ernest de Melcy, qui avait été amoureux de Médérine comme un fou, et qui m'avait présenté chez elle, en eut une jaunisse qui dura trois mois.

Enfin tous m'envièrent et me regardèrent comme le plus heureux des hommes.

Oui, je fus heureux! Médérine était belle, élégante, gracieuse et spirituelle; elle m'aimait passionnément, dans les premiers jours du moins, et je partageai tout cet amour. Des lettres de mes amis, des promenades à cheval dans le pays le plus charmant que j'eusse encore vu, l'attrait de la nouveauté, la joie d'avoir réussi, remplirent assez bien tout le premier mois.

Mais cette solitude complète, à laquelle je n'avais jamais été habitué, cette absence de toutes relations, ce silence qui succéda bientôt aux lettres fréquentes que j'avais reçues dans les premiers temps, cette ignorance de ce qu'on disait de moi, de ce que faisaient mes amis, de ce que devenaient les femmes que j'avais connues; enfin ces vives et animées réunions avec les mêmes gens à la mode, qui apportaient chacun quelques histoires vraies ou fausses, mais toutes divertissantes; ces mille riens qui composent la vie parisienne, me manquèrent, et la journée me sembla bientôt d'une longueur interminable. Je ne savais pas, comme elle, m'occuper de peinture, de musique, ou passer des heures entières à exprimer ces sentiments exaltés qui remplissaient

son âme. Cette femme pouvait vivre d'elle-même, de ses pensées, de ses impressions : c'était intarissable ; mais moi ! Un homme a besoin de renouveler ses idées par la vie extérieure. Quand je n'avais rien vu le matin, je n'avais rien à dire le soir ! La lecture m'ennuyait ; je m'étais promis, en sortant du collége, de ne plus toucher à mes livres, pour me venger de ce qu'on m'avait forcé d'en tenir malgré moi aussi longtemps. Je ne conçois pas, moi, ces gens qui passent leur vie à étudier, et qui, à soixante ans, n'ont pas encore fini leur éducation.

Un jour, l'ennui m'accablait plus encore que de coutume, et Médérine s'en aperçut enfin... Son amour, son trouble, son effroi, les idées qui la préoccupaient, l'avaient empêchée de s'en apercevoir jusque-là. J'ai remarqué, car la solitude forcée que m'a imposée cette liaison romanesque et sentimentale m'a habitué, je crois, à réfléchir, j'ai donc remarqué dans mes réflexions, que ces femmes qui ont une grande réputation d'esprit, comme l'avait la marquise de Lanjac, sont plus faciles à tromper que toute autre. On leur fait croire tout ce qu'on veut ; elles sont d'une confiance insupportable. L'idée qu'elles ont de leur mérite leur fait croire à l'amour qu'elles inspirent : puis elles imaginent une foule de choses qui les empêchent de voir celles qui sont réellement. Médérine m'avait supposé une âme passionnée, poétique, à qui l'amour pouvait suffire, que les rêveries solitaires devaient charmer ; elle me prêtait toutes ses propres impressions avec

une si parfaite certitude, que sa confiance d'un côté, et de l'autre l'empire qu'exerça dans les premiers jours sur moi cet entraînement passionné qui m'emportait avec elle dans un ordre d'idées qui m'était étranger, tout se réunit pour que Médérine me crût le héros de roman qu'elle avait créé. Malheureusement, dans cette vie commune, je retombai bientôt des hauteurs surhumaines où elle m'avait placé. Je fus d'abord tout simplement un jeune homme amoureux d'une jolie femme, et au bout de peu de jours, un jeune homme ennuyé d'une vie monotone, trop paisible pour lui!

Médérine ne pouvait en croire ses yeux. Elle donnait un autre sens à mes paroles... et moi-même je me cachais un peu dans les premiers temps. Je craignais sa douleur et ses reproches.

Mais le jour où elle eut acquis la certitude de mon ennui, je la vis, sans reproches et sans plaintes, changer tout à coup. Elle devint plus active, plus gaie, plus vive, inventa mille projets dans une heure et finit par me faire adopter celui d'un voyage en Italie.

C'était bien... Il y avait quelque chose de bon goût, d'élégant et de fort à la mode dans ce voyage. Puis nous sortirions ainsi de la solitude. Médérine porterait mon nom, ou plutôt nous en inventerions un pour tous deux. Cela me plut beaucoup, et je repris ma gaieté habituelle.

Je fis avant le départ une excursion à Paris, pour différents soins nécessaires au voyage, et vis mes

amis, mes connaissances. On me fêta, on m'invita, on me montra même comme une véritable curiosité dans les spectacles, dans les endroits publics. J'avais une espèce de célébrité, et j'entendais autour de moi mon nom mêlé à celui de la marquise de Lanjac. Oui, je fus *lion*, ce qui est très-agréable; une fois sorti de la foule, mis en évidence, et ayant attiré l'attention, on est classé pour toujours. N'importe la cause qui vous a tiré de l'obscurité, vous en voilà dehors. Il y a bien des gens qui travaillent toute leur vie, qui font d'excellents ouvrages, de bons tableaux, mille choses utiles pour arriver à ce but, et qui souvent le manquent. Une folie bien faite, et vous leur damez le pion à tous.

J'étais venu à Paris pour trois jours, j'y passai trois semaines. Tous mes amis avaient trouvé le projet de voyage charmant.

A mon retour, Médérine me parut changée; elle était pâle et souffrante, mais elle ne se plaignait pas... Nous partîmes! Je crus que l'âme poétique de ma compagne animerait tous les sites pittoresques de la Suisse, les monuments de l'Italie, et les ruines tant célébrées de ce pays. Mais son imagination semblait éteinte; elle ne se réveillait qu'avec effort pour chercher à me distraire et pour obéir à ma volonté. C'était moi que l'air vif, le mouvement et la curiosité, animaient, et je paraissais plus enchanté qu'elle du voyage. Puis il s'élevait parfois entre nous des discussions. Médérine, il est vrai, cédait toujours, excepté sur un seul point. Je ne

pus jamais la décider à se mettre en relation de société avec personne.

Nous arrivions dans les villes d'Italie où il n'était pas impossible de se lier avec des gens qui habitaient la même maison, qu'on rencontrait dans les lieux publics en visitant les curiosités ; nous eûmes des occasions de faire ainsi des connaissances agréables ; la beauté remarquable de Médérine, son air noble et distingué, mes manières aussi, le luxe qui décelait, autant qu'il est possible de le faire en voyage, une opulence qui devait nous bien poser aux yeux de tous; puis cette facilité qu'il y a de se quitter après s'être liés en pays étranger, tout favorisait mon projet de voir du monde ; mais Médérine s'y opposa formellement, et il me fut impossible d'obtenir qu'elle adressât même la parole à qui que ce fût. Lorsqu'on la cherchait, elle fuyait. Souvent elle passa ainsi à Florence et à Naples des jours, des semaines entières, enfermée sans sortir de sa chambre, et toujours seule, car moi je profitais de toutes les occasions de m'amuser que je trouvais, et c'était assez juste. Quand on fait à une femme le sacrifice de toute autre liaison, on peut bien se permettre au moins les amusements que la société vous offre.

Je fus même presque fidèle à l'amour de Médérine ; rien de sérieux ne m'occupa, et je puis dire sans fatuité qu'à Naples surtout, les occasions ne m'ont pas manqué.

Je voulais revenir en France vers le milieu de janvier dernier; quel effet j'aurais produit dans les

salons ! il n'y en aurait eu que pour moi, c'est sûr : j'avais calculé cela... et je fus bien contrarié d'être retenu en Italie. Médérine, dont la santé était devenue très-mauvaise, tomba tout à fait malade à Bologne... Elle fut en danger pendant plusieurs jours et ne s'est pas encore remise depuis cette époque. Il se passa ainsi plusieurs mois, et ce ne fut que vers la fin d'avril que nous pûmes revenir en France ; encore était-elle excessivement fatiguée du voyage.

Mais qui en était fatigué au delà de toute expression ? c'était votre malheureux ami ! Pensez à ce que ce peut être qu'un tête-à-tête de six mois et plus... tête-à-tête un peu interrompu, il est vrai, dès que nous séjournions dans une ville !

Il faut dire aussi que Médérine ne fournissait guère de distractions à notre intimité ; elle ne voulait voir personne ! elle était triste, je le voyais, quoiqu'elle fît souvent des efforts pour le cacher. Tout ce qu'elle imaginait, c'étaient des lectures. Sa voix est sonore, douce et pure... elle a même des accents charmants qui produisent une harmonie très-agréable, et je l'avais souvent encouragée à ces lectures dans les premiers temps où nous étions ensemble. Mais cela ne tarda pas à me paraître bien monotone ; et quand je la voyais prendre un livre je m'arrangeais de façon à ce qu'elle ne pût s'apercevoir de l'effet soporifique qu'elle produisait, car je m'endormais ordinairement à la seconde ou troisième page. Nous avons passé en revue ainsi des centaines de volumes à ce que je crois... Il était

temps que cela finît, ou bien j'en étais pour le sommeil d'Épiménide. Dieu sait encore si je me serais jamais réveillé.

Je crus longtemps que Médérine ne s'apercevait pas de mon ennui, mais j'ai su depuis qu'elle avait très-bien vu tout ce qui se passait en moi. Quoique j'aie fait de mon mieux pour qu'elle ne connût pas ce qui pouvait lui être désagréable. C'est mon principe, à moi, et je suis sûr que c'est à vos avis, Taneguy, que je le dois.... Sans doute je ne suis pas sentimental comme vous, mais je n'ai pas non plus, comme la plupart de mes amis, de mauvais procédés avec les femmes. Je ne suis point méchant, j'aime la vie heureuse et paisible, et le mal qu'on fait aux autres finit toujours par tourmenter aussi celui qui le fait.

Je ne crois pas qu'aucune femme puisse se plaindre de moi. Tant qu'elle me plaît je suis naturellement aimable avec elle; quand elle ne me plaît plus, je le lui dis, et tout est fini.

Je me contraignais donc avec Médérine, puisque je ne pouvais la quitter avant notre retour. Décidé à en finir dès que nous serions arrivés, je mettais autant de soins, de politesse, et même d'amitié dans toutes mes manières avec elle, qu'il m'était possible de le faire; j'ai même eu pour cette femme des égards particuliers qui ne m'étaient jamais venus à l'esprit avec une autre. Elle m'inspirait une espèce de respect. Je voyais bien qu'elle s'ennuyait pour le moins autant que moi et qu'elle ne m'aimait plus.

Elle avait même, s'il faut tout dire et mettre de côté l'amour-propre, cessé d'aimer la première; son exaltation avait été très-vive et elle avait fini très-vite. Moi, je n'avais pas eu de passion, mais j'avais aimé une belle personne, et le plaisir de cet amour aurait duré assez longtemps si Médérine ne l'avait repoussé lorsqu'il était encore fort vif; elle était triste, rien ne pouvait la distraire, toutes les choses qui m'avaient réussi avec d'autres femmes échouaient devant la tristesse de celle-là. Elle prenait même tout au rebours; souvent elle m'étonnait, parfois je ne la comprenais pas.

Je vous assure, mon cher Taneguy, que non-seulement elle n'aurait jamais dû se plaindre de moi, mais que ma conduite a été héroïque pendant ces derniers temps; il fallait le souvenir de vos bons conseils et l'espoir de voir bientôt finir cette insupportable situation pour me donner le courage de vaincre ou de cacher mon ennui.

Enfin nous arrivâmes! Médérine croyait retourner en Touraine. Je lui avais caché que nous allions directement à Paris. Un ami me tenait au courant de tout ce qui s'y passait et se chargea d'exécuter mes volontés. Je m'étais arrangé pour arriver le soir fort tard; la fatigue du voyage avait fini par endormir Médérine vers dix heures, lorsque rien encore dans l'aspect de la campagne, que la nuit couvrait déjà, ne lui avait fait reconnaître les environs de Paris. Il était plus de onze heures quand les portes de son hôtel s'ouvrirent pour laisser entrer la

voiture qui la ramenait. Quelques-uns des gens qu'elle y avait laissés l'entourèrent. Il y avait de vieux domestiques dont la figure exprimait la joie, d'autres l'empressement et le respect. La voiture qui amenait la femme de chambre et un domestique à moi nous avait précédés ; elle était restée attelée dans la cour par mes ordres.

La surprise de Médérine fut extrême quand elle s'éveilla et que ses yeux, en s'ouvrant, virent la cour et le péristyle de son hôtel. Mais elle vit en même temps les gens qui nous entouraient et se contraignit ; un regard seulement me reprocha de ne l'avoir point avertie, puis elle descendit de voiture : elle tremblait tellement qu'elle n'aurait pu ni marcher, ni se soutenir sans mon bras.

— Ah ! monsieur... balbutia-t-elle... Puis au moment d'entrer, elle s'arrêta, prête à perdre connaissance. En ce moment je donnai l'ordre de dételer sa voiture, mais de garder l'autre prête à partir pour moi qui allais m'éloigner dans quelques instants, quand je me serais assuré que la santé de madame la marquise ne donnait aucune inquiétude : elle s'était remise pendant mes paroles, et ce fut même avec une vive précipitation qu'elle m'entraîna dans sa chambre, où nous restâmes seuls !

Alors il y eut un long silence ; elle tremblait, essayait de parler et restait muette, il semblait que les idées et les mots allaient s'échapper avec violence ; car, pour la première fois, tout trahissait une colère et une agitation excessives. Mais elle s'arrêtait, re-

tenait les mots prêts à s'échapper et restait immobile ; une de ses mains seulement, crispée par un mouvement nerveux, accusait les efforts qu'elle faisait pour rester maîtresse d'elle-même et de ses émotions.

Ce fut moi qui interrompis le silence avec calme et douceur.

« — Médérine, lui dis-je, je vous ai ramenée ici parce que c'est ici que vous devez vivre désormais !

Elle me regarda avec un étonnement singulier.

— Oui, continuai-je, et ici vous serez encore heureuse et considérée.

Un sourire amer répondit seul à mes paroles.

J'ajoutai :

— Il fut un temps peut-être où l'éclat... que vous avez fait... pour un amour dont je serai éternellement reconnaissant, eût rendu impossible votre retour dans Paris et empêché à jamais vos relations avec le monde. Nous n'en sommes plus là : les idées actuelles sont arrivées au point qu'il suffit même qu'on se soit mis ouvertement en opposition avec ce qu'on regardait jadis comme les lois morales pour qu'on vous estime, qu'on vous vante et qu'on vous recherche. Sans doute quelques femmes à idées rétrogrades, quelques maris jaloux et qui ont peur de l'exemple, vous fuiront ; mais ces gens à vieux principes sont des ennuyeux dont vous êtes trop heureuse d'être débarrassée ; vous êtes riche, très-riche, votre mari est parti, vous n'entendrez plus parler de lui et il vous a tout laissé. Donnez de très-

bons dîners aux écrivains en renom, invitez des journalistes et des gens d'esprit, mettez ainsi pour vous ceux qui parlent et ceux qui écrivent, donnez ensuite des fêtes dont vous ferez dire merveilles à l'avance, tout Paris voudra y être invité, et vous remplacerez ainsi par le bruit, le plaisir et ma constante amitié notre amour fini sans retour. »

J'espère, mon ami, que voilà un fameux discours? je l'avais improvisé comme quelques-uns de nos orateurs improvisent les leurs dans les grandes et fréquentes occasions où ils font volte-face; pendant trois mois je l'avais préparé, j'y avais rassemblé comme eux d'habiles sophismes, de séduisantes espérances et d'ingénieux raisonnements, de telle sorte qu'il fallait vraiment bien de la mauvaise volonté pour ne pas se rendre à l'évidence et ne pas convenir que la raison était là, et seulement là.

Mais est-ce que la passion entend raison?

Madame de Lanjac... car elle n'était déjà plus pour moi Médérine, je ne sais quoi m'avertissait que tout était rompu si complétement que cette femme allait me devenir étrangère, et, malgré ma résolution inébranlable, je me sentais froid au cœur à cette pensée : il se mêlait un regret à mon plaisir d'être libre, un remords à mon projet d'être inconstant.

Madame de Lanjac restait encore immobile, silencieuse et tremblante.

Je ne savais plus que faire et que dire, ma position devenait très-embarrassante; je me levai... en

disant : Vous avez besoin de repos, demain je viendrai savoir de vos nouvelles, madame.

Ce mot *madame* s'échappa sans que j'y fisse attention, il répondait au sentiment involontaire qui glaçait mon cœur.

— Madame ! répéta-t-elle avec une ironie et une expression de mépris et de haine si amères, que je restai stupéfait et comme foudroyé par son regard. L'effroi d'une scène cruelle et violente (ce que j'ai toujours détesté) me causa une impression extraordinaire. Cette femme me fit peur... Je ne l'aimais plus. Je sentis que je pouvais la haïr, elle se croyait en droit de me faire des reproches !

Elle s'était levée spontanément en répétant le mot *madame !* puis elle resta un moment immobile et ajouta avec le même accent indéfinissable : Votre amitié ? mais rendez-moi donc avant... de l'estime pour votre caractère, de la confiance dans votre affection, de la foi dans vos paroles ! De l'amitié ? Mais vous n'avez donc pas vu ce que j'ai souffert depuis six mois ? Mais vous ne devinez donc pas ce que je puis penser à présent ?... Vous n'avez donc compris aucune de mes actions, aucun des sentiments de mon cœur, aucune des pensées de mon esprit ?... Vous ne me connaissez donc pas ?... Quoi, vous avez pris ma vie tout entière pour satisfaire un caprice de vanité ! Vous me demandez de l'amitié ? vous vous êtes montré insensible, infidèle, inconstant, fat et vulgaire, et vous me demandez mon amitié en échange de tant de mensonge, de douleur et de

déception?... Ah! laissez-moi, monsieur, pleurer à jamais une erreur... que je ne puis me pardonner à moi-même : adieu pour toujours! Et avant que j'eusse pu répondre, elle était entrée dans une chambre voisine et en avait fermé la porte... Un mouvement machinal me fit suivre ses pas. La serrure ne put s'ouvrir, j'entendis des pleurs, des sanglots, des plaintes entrecoupées. Cet attendrissement me sembla devoir amener plus de calme et je pensai que je la trouverais le lendemain en meilleure disposition.

Le lendemain, il me sembla que ce serait une meilleure tactique de ne pas montrer tant d'empressement. Elle comptait sur ma visite, et sa porte serait fermée si elle avait résolu de ne plus me revoir; puis, quand elle ne trouverait pas mon nom elle s'étonnerait, s'inquiéterait et se relâcherait de ses ordres rigoureux.

Oui, je voulais la revoir : d'abord, les gens comme il faut doivent toujours se quitter en bons termes; puis cette femme était encore de toutes celles que j'avais connues celle qui avait produit le plus d'effet sur moi! Sa colère et ses injures, loin de m'offenser, me prouvaient son dépit d'être quittée, et par conséquent son amour. Il y avait bien des choses que je ne m'expliquais pas dans son caractère, et ce mystère m'attachait encore à l'idée de garder des relations avec elle; puis enfin, j'avais vu des scènes plus vives encore se terminer convenablement et laisser place à des apparences d'ami-

tié ; j'espérais donc l'y amener, et ce serait une maison agréable de plus.

Je n'y fus donc pas le lendemain. Ma journée se passa en courses chez mes amis, en petits arrangements intérieurs, qui tous eurent de l'intérêt pour moi ; en me retrouvant dans mon joli petit appartement de garçon de la rue Laffitte, que je n'avais pas cru quitter pour aussi longtemps, j'éprouvai un grand plaisir ; et des souvenirs de tout genre, jusqu'à ces bruits incommodes de la rue, vinrent me donner mille petits bonheurs.

C'est ce jour-là que je vous rencontrai. J'avais fait atteler de bonne heure un joli cabriolet, pour parcourir ainsi la ville et visiter les endroits que j'aime, où l'on retrouve le monde, la foule, le mouvement et la variété. J'avais revu plusieurs de nos amis, et je vous rencontrai alors dans ce moment de joie expansive où il me semblait qu'une prison venait de s'ouvrir devant moi pour me laisser jouir de la liberté, du plaisir de vivre, de voir le monde, mes amis, mes connaissances ; de rentrer dans toute cette agitation, ces petits intérêts, ces rivalités de succès, de plaisirs et de vanités qui occupaient jadis toutes mes journées, et leur donnaient des joies multipliées. Je ne suis pas fait, je l'avoue et l'épreuve ne me l'a que trop montré, pour ces grands sentiments et ces grands dévouements ennuyeux à périr; mais pour ces petites intrigues compliquées qui se croisent, se heurtent et font naître mille petits incidents. Il me faut des femmes qui rient et ne met-

tent pas plus d'importance à mon amour que je n'en mets au leur; il me faut une maîtresse, des chevaux et des folies qu'on m'envie! Si l'on est tout seul, qui est-ce qui sait si vous êtes heureux? et à quoi bon alors? Je crois que j'aimerais mieux un malheur qui ferait parler de moi et me rappellerait au souvenir de mes amis, qu'un bonheur parfait qui serait ignoré ou oublié de tout le monde. Et ici, mon ami, tant d'objets passent chaque jour devant les yeux qu'on ne se souvient plus de vous au bout de trois semaines, si vous ne renouvelez pas l'attention.

Après cette journée où j'avais retrouvé toute ma gaieté et formé des projets pour les jours suivants qui ne me laissèrent aucun loisir, j'en passai huit sans retourner à l'hôtel de Lanjac : j'étais persuadé que cela ferait à merveille et que je serais reçu avec plaisir, ne fût-ce que par distraction. J'avais déjà l'expérience de cela, mais avec cette femme l'expérience était toujours mise en déroute.

J'arrive à l'hôtel et j'apprends qu'elle est partie, sans dire où elle allait, emmenant seulement une femme de chambre, n'ayant donné aucun ordre, et n'ayant rien dit qui pût faire soupçonner le but de son voyage.

Je revins chez moi inquiet et contrarié... mais résolu d'oublier comme elle toutes nos relations.

Pendant plusieurs jours, je cherchai tous les moyens de me distraire de cette pensée qui revenait toujours malgré moi.

C'était l'été; tout le monde partait. J'avais moins de distractions, je ne pouvais me défendre d'une inquiétude, et je crois que j'allais encore m'ennuyer quand un homme d'affaires, qui m'avait servi pour me procurer la maison de campagne sur les bords de la Loire, m'ayant rencontré, me dit que quelqu'un désirait avoir cette habitation, et il me demanda si je voulais la céder tout de suite, puisque je ne l'habitais plus. J'y consentis de grand cœur; mais cela me rappela que j'y avais laissé quelques objets; puis il me vint à l'esprit que madame de Lanjac pouvait y être retournée et je partis le soir même. Oui, je retournai près d'elle, moi qui l'avait quittée, moi qui étais heureux d'avoir rompu cette chaîne, et bien décidé à ne jamais la reprendre. Comment, pourquoi je partis, je ne saurais le dire; j'étais en route avant d'y avoir réfléchi. C'était contre mes principes et contre ma résolution bien arrêtée; mais cette femme déroutait toujours tous mes plans.

J'arrivai; et comme je l'avais deviné, elle y était, et c'était elle qui, sous un autre nom, avait voulu acquérir cette habitation; mais comment y était-elle? Malade au point que le délire de la fièvre ne lui permit pas de me reconnaître, et que ses paroles sans suite annonçaient le plus complet dérangement dans sa raison. Ce qui l'occupait surtout, c'était le marquis de Lanjac, son mari, qu'elle n'avait jamais pu souffrir, un assez pauvre homme, qui l'avait épousée pour sa fortune, ne s'était ja-

mais soucié d'elle et s'en était éloigné probablement avec plaisir; car excepté une lettre qu'elle ne m'avait pas montrée et qu'elle reçut dans le commencement, il n'avait pas donné signe de vie. Il s'amusait sans doute de son côté, et oubliait complétement sa femme qui ne songeait certes guère à lui.

Eh bien! c'était son nom qui s'échappait sans cesse des lèvres de madame de Lanjac, c'étaient des pleurs à ce nom, enfin c'était de la folie.

Je fis venir un médecin habile, j'écrivis à Paris que je resterais à la campagne quelques jours, et qu'on m'y envoyât les nouvelles et les lettres qui pourraient m'arriver. C'est donc ici que j'attends la vôtre et tous les détails qui vous concernent; je vais faire mettre ce soir ceci à la poste, et je compte qu'ainsi que vous me l'avez promis, vous faites de même de votre côté. C'est auprès du lit de madame de Lanjac mourante, et sans qu'elle connaisse seulement ma présence auprès d'elle, que j'ai écrit tout ce triste discours : les souffrances de cette femme, l'inquiétude qu'elles me causent, les soins qu'elles demandent, l'isolement de la marquise, car elle était orpheline, sans parents, nul ne tient à elle que le marquis et personne ne sait où il est, tout m'impose donc l'obligation de ne pas m'éloigner d'elle en ce moment.

Vous voyez, mon cher Taneguy, que votre ami, si joyeux et si étourdi, qui ne cherchait que la gaieté, les distractions et les plaisirs faciles, avait bien raison dans sa frivolité, et que rien n'est plus

triste, plus désagréable et plus ennuyeux que les relations auxquelles se mêlent des sentiments profonds et des événements sérieux. Que le ciel m'en préserve à jamais, après m'avoir tiré de celle-ci.

J'attends avec impatience votre lettre, ce sera un vrai plaisir que d'avoir de vos nouvelles et une distraction dont j'ai terriblement besoin.

Votre ami dévoué,

Émile Malvac.

Après sa lettre écrite et envoyée, le comte de Mélanvilliers était resté près du marquis de Lanjac mourant, chez lequel la vie était à peu près éteinte. Tout semblait fini pour ce monde, car ses yeux ne lui servaient plus à reconnaître ceux qui l'entouraient, ses paroles sans suite n'étaient plus même intelligibles; on y distinguait seulement des plaintes douloureuses, il mourait d'un chagrin qui avait déterminé et avancé un mal physique que le bonheur eût combattu avec succès; tout finissait en lui, usé par les regrets comme il aurait pu l'être par la vieillesse.

Le nom de sa femme s'échappait à chaque instant de ses lèvres comme une plainte douloureuse, c'était d'elle surtout qu'il était occupé.

Ainsi à deux cents lieues de distance, ils mouraient l'un et l'autre du même regret et en prononçant mutuellement leur nom.

Le marquis de Lanjac avait été élevé dans ces pieuses habitudes que l'on conserve encore dans

l'ancienne noblesse, habitudes qui peut-être n'empêchent pas grand'chose aux jours des tumultueuses passions; mais qui consolent dans le malheur et soulagent dans les derniers instants de la vie; et il avait témoigné le désir d'avoir un prêtre. Le comte de Mélanvilliers s'était empressé de faire venir le desservant d'une paroisse voisine : c'était un vieillard triste et doux, il avait cherché dans la religion un refuge contre les maux de ce monde, où le malheur avait éprouvé ses jeunes années. Il comprit quelles paroles pouvaient calmer les souffrances morales du mourant et rendre ses pensées moins amères; en effet, des heures plus paisibles avaient suivi sa venue.

Ainsi la résignation arriva par degrés autour de ce lit de douleur : la religion, l'amitié et même le dévouement, dans le pauvre sauvage de la montagne, adoucirent les maux qu'ils ne pouvaient guérir entièrement.

Un jour le prêtre était près du lit du malade. Le comte de Mélanvilliers attendait à l'autre extrémité de la pauvre demeure que les pieuses confidences fussent terminées... — Pourquoi vous éloigner, lui dit le marquis de Lanjac. Je me sens moins faible lorsque vous êtes à mes côtés. Votre intérêt double mes forces. Restez là... Et le comte resta debout au chevet de ce lit près duquel le prêtre était assis et prêtait l'oreille aux paroles du mourant.

— Ah! répétait-il, si j'avais eu plus de confiance en la bonté divine, si je lui avais adressé des vœux

plus fervents, elle m'eût exaucé, et peut-être Médérine m'eût-elle aimé.

— Mon fils, reprit le pasteur avec une douce fermeté, comment un amour terrestre occupe-t-il encore votre pensée ?

— Que le ciel pardonne, mon père, priez-le pour moi, dit faiblement le malade et si vous croyez qu'il puisse m'absoudre, que votre voix appelle sur moi ses bénédictions, elles chasseront peut-être une image cruelle qui revient malgré moi troubler mes derniers instants. Mon ami priera avec vous.

Alors le prêtre se tint debout et éleva pieusement ses mains sur la tête du jeune homme qui priait.

Mais tous ! le prêtre, le malade, et son ami, restèrent immobiles et sans paroles devant la vision qui leur apparut.

C'était une femme pâle, grande, et effrayante de douleur que nul n'avait vu entrer et qui se tenait immobile aussi au pied du lit du malade !... Ses yeux fixés sur lui n'avaient pas de larmes, mais le blanc en était ensanglanté... Sa prunelle ne remuait pas et ses paupières démesurément ouvertes semblaient prêtes à laisser échapper de leur orbite cet œil sanglant... Tous la regardaient avec effroi, et elle, sans bouger, se mit à remuer les lèvres comme si elle parlait vivement, mais aucun mot ne se faisait entendre ; et comme le pasteur, interrompu quelque temps dans son saint ministère, reportait ses yeux sur le malade effrayé et les élevait ensuite vers le ciel, un cri déchirant se fit enten-

dre, et cette femme se jeta entre le malade et lui.

— Me voici, s'écria-t-elle; c'est moi qui dois mourir. C'est moi qui dois demander à lui, au ciel, et à vous, mon père, un pardon impossible peut-être!... Et un torrent de larmes baigna le visage et les mains de la femme agenouillée... Alors elle était belle encore dans son désespoir... et son nom s'échappa des lèvres du marquis : Médérine!

Des papiers en désordre s'échappèrent des mains de la marquise de Laujac : c'était le récit du comte de Mélauvilliers adressé à Émile Malvau.

— Ah! qu'il doit me haïr, dit-elle en désignant le malade; mon père... J'ai bien souffert aussi. Mais mes malheurs comme les siens, tout est mon ouvrage. Je suis insensée, et il paye de sa vie..., mes erreurs!... lui... le plus noble et le meilleur des hommes! lui que seul j'aurais dû aimer... qui seul convenait à mon cœur, répondait à ma pensée, lui que j'aurais dû bénir et adorer...

A mesure qu'elle parlait, la vie reparaissait sur le front pâli et les traits défigurés du mourant, il semblait qu'une âme nouvelle venait ranimer ce corps déjà couvert des ombres de la mort. Sa figure prit une expression de bonheur ravissant, et en le voyant ainsi sans colère, la jeune femme désolée et heureuse baignait de larmes ses mains qu'elle tenait embrassées. Le jeune homme fit un effort pour retirer ses mains qui s'échappèrent de celles de Médérine inquiète, et elle s'écria avec effroi: Mon Dieu! j'avais cru qu'il pardonnait!

Mais le marquis de Lanjac, avec un ineffable sourire, laissa retomber ses bras affaiblis autour du cou de celle qui était à ses pieds désespérée, et il trouva encore assez de force pour l'approcher de son cœur :

— Tu sais donc, lui dit-il à voix basse, que je n'ai mérité ni ton mépris, ni ta haine?

Alors, Médérine étonnée, confuse et tremblante, s'écria : C'est lui ! lui qui se justifie ! lui qui mérite tant de respect et tant d'amour ! Ah ! qu'il vive, ô mon Dieu ! qu'il vive et que moi j'expie, par mes souffrances et par ma mort, le crime affreux de l'avoir méconnu ! d'avoir livré au regret et au malheur le cœur qui m'aimait; l'âme qui m'eût comprise, l'homme que le ciel avait fait pour être aimé de moi, pour répondre à toutes les affections de mon âme, lui mon ami... mon époux, que j'ai perdu, que j'ai mérité de perdre... Mais qu'il vive, et moi près de lui, à ses pieds, je ne demanderai que de le voir, de l'aimer, de l'adorer en silence et en le servant comme une esclave ! Et ces mots, entrecoupés par les sanglots de Médérine, étaient aussi interrompus par les caresses du malade ; trop faible et trop ému pour répondre, il posait ses lèvres décolorées sur le front coupable qui s'inclinait devant lui... Il serrait doucement dans ses bras la femme repentante qui, avec son repentir, apportait encore son amour. Le jeune homme ignorait ce qui s'était passé, mais il connaissait toutes les fiertés de cette âme qui s'humiliait et il sentait que ce n'était pas

assez du repentir pour conduire Médérine à ses pieds. Il voyait qu'il était compris tout à fait et aimé avec cette passion qu'il avait ressentie sans espérer jamais de la voir partagée.

Faible et dernier rejeton de ces vieilles races, dont quelques-unes usées par le bonheur, la puissance, la richesse et l'oisiveté n'ont plus, comme l'arbre où manque la sève, que des rameaux dégénérés et étiolés. M. de Lanjac avait encore de douces vertus et de gracieuses qualités, mais sans vigueur, sans force, et sans puissance. La vie morale, comme la vie physique, avait été imparfaite en lui ! il ne pouvait supporter ni la maladie, ni le chagrin ; sa demi-existence eût pu se prolonger avec des jours paisibles et entourée de tous les soins et de tout le bien-être que procure l'opulence, si un sentiment natif de fierté délicate n'avait seul survécu dans toute sa vigueur et brisé tout le reste ! il avait manqué de force devant le caractère de Médérine... Il avait manqué de courage pour supporter son abandon, il n'avait eu de puissance que pour renoncer à ce qu'il regardait comme un déshonneur ; mais cette solitude et cette pauvreté qu'il avait préférées au monde et à l'opulence, quand il avait cru qu'il y allait de son honneur de le faire, il n'avait pu les supporter.

Maintenant, toute cette âme faible et tendre reprenait courage devant l'amour qu'elle inspirait ; non-seulement il n'éprouvait aucune répugnance à pardonner, mais il lui semblait que cette tendresse

ces larmes, ces prières de la femme orgueilleuse jadis, le réhabilitaient à ses propres yeux, et lui rendaient le sentiment de sa valeur personnelle.

Tout était donc joie, bonheur et tendresse dans cette âme douce et incapable de ressentiment et c'était avec vérité qu'il disait, profondément touché :

— Médérine, je t'aime et je suis heureux !...

Il serait impossible de rendre l'expression de joie enivrante qui vint illuminer la figure de celle qui n'avait cru trouver que reproches et colère, quand elle entendit ces mots si doux s'échapper des lèvres qui s'approchaient des siennes. Elle leva vers le ciel, pour le remercier d'une félicité si grande et si inespérée, ses yeux noirs et beaux que leur expression rendait sublimes. On eût dit alors qu'un rayon du céleste séjour éclairait son regard et s'y reflétait, et ce fut avec un indicible transport qu'elle pressa doucement contre son cœur celui qu'elle appuyait contre elle avec un sentiment d'amour passionné, mêlé de respect et de crainte... Ils étaient ainsi tous deux muets, immobiles, et le prêtre qui avait tout entendu et tout compris, appelant les bénédictions du ciel sur ceux qu'il pouvait seul avoir aussi miraculeusement réunis, leva ses mains sur leurs têtes, rapprochées par leurs larmes, confondues par leurs prières qui s'élevaient ensemble vers Dieu, et il prononça les paroles qui attirent son pardon et laissent espérer dans sa miséricorde infinie.

Un cri affreux, déchirant, épouvantable, s'échappa des lèvres de Médérine.

Tout était fini sur la terre pour celui... qui l'avait tant aimée.

Le marquis de Lanjac n'était plus.

Après ce cri où toute l'âme de Médérine avait semblé s'échapper, pour suivre l'âme qui la quittait, elle resta glacée et sans mouvements : la vie paraissait aussi absente de son corps immobile et décoloré que de celui qui avait pour jamais cessé d'être animé du souffle céleste.

Elle resta ainsi longtemps; puis se levant froide et calme, elle dit avec solennité, comme prenant ces restes inanimés à témoin de sa résolution : Je vais te suivre.

En ce moment, l'enfant endormie s'éveilla, prononça quelques mots joyeux, et courut au lit où elle avait coutume de retrouver son père, et ce fut le comte de Mélanvilliers qui la retint et la prit dans ses bras. Alors, pour la première fois, Médérine parut s'apercevoir de sa présence.

Il s'approcha... lui présenta l'enfant en disant seulement :

— C'est sa fille!

Médérine regarda l'enfant et pleura! Elle était sauvée.

— Oui... dit-elle, j'ai tant de torts à expier! Je vivrai... j'ai un enfant.

— Et un ami, lui dit à voix basse Taneguy de Mélanvilliers en remettant sa fille entre ses bras.

UNE VIEILLE GLOIRE

EN 1843.

La comtesse de Salvy est une femme encore jeune, toujours gracieuse, et déjà dégoûtée du monde et des fêtes, mais aimant la société avec discernement : ceux qui l'entourent, et dont elle a fait choix pour charmer sa vie, sont quelques femmes d'esprit, quelques hommes distingués, qui, comme elle, cherchent une réunion intime où l'on fasse attention à ce qui est aimable, où l'on sache gré de ce qui est bon, et où l'on comprenne tout ce qui est supérieur. Son salon fait souvent éprouver le même plaisir que ressent le voyageur du désert quand il rencontre une de ces oasis, frais bosquets enchantés où il peut se reposer d'une

pénible fatigue, et se rafraîchir d'une atmosphère brûlante qui l'accablait.

Veuve et sans enfant, avec une modeste fortune, un cœur tranquille, fait seulement pour l'amitié, et un esprit qui sympathise avec tous les talents et avec toutes les idées, madame de Salvy est heureuse et aimée. Ce sont les deux conséquences naturelles d'un semblable caractère.

Un jour elle apprit à ses amis que sa paisible petite retraite de la cité d'Antin allait recevoir un hôte plus jeune et moins tranquille sans doute; et qu'un neveu, Adelbert de Saint-Géniès, né dans le Midi, mais sortant du collége Saint-Louis, allait demeurer chez elle, avec ses dix-huit ans, sa vivacité méridionale, une âme de poëte et une tête d'enfant gâté. C'était le fils unique d'une sœur aînée habitant une terre près de Toulouse, et n'ayant jamais rien refusé aux désirs de son fils. — « Je me suis inquiétée pour lui, disait madame de Salvy, dès le jour où ma sœur m'écrivit qu'il avait voulu la quitter, elle, la plus tendre des mères; quitter le château paternel où il était libre et joyeux comme un oiseau, et quitter le bon précepteur avec lequel il badinait du matin au soir, tout en apprenant pourtant avec une merveilleuse facilité! Mais ma sœur avait espéré qu'une fois ses études terminées à Paris, comme il l'avait désiré, il reviendrait vivre paisiblement auprès de ses parents et de leurs voisins. Cependant Adelbert a d'abord voulu doubler la dernière année de ses études, où il avait récolté

une ample moisson de couronnes ; puis il avait obtenu le prix d'honneur, et sortait ainsi du collége, le premier entre tous. Certes, ma sœur avait recueilli dans son cœur de mère les éloges donnés à son enfant : les succès du jeune homme avaient été la joie des parents, mais cette joie commençait à être impatiente de montrer au voisinage et d'avoir à ses côtés celui qu'ils aimaient avant qu'il n'eût rien appris, et qu'ils auraient voulu fêter pour tout ce qu'il avait pris la peine d'apprendre.

Les regrets furent profonds dans le château où ma sœur attendait, quand Adelbert écrivit que l'imparfaite éducation du collége lui laissait nombre d'études à terminer ; qu'il voulait suivre le cours de tous les illustres professeurs, et qu'il lui fallait encore au moins deux années à Paris pour satisfaire l'insatiable désir de s'instruire, que ma sœur ne comprenait pas, mais auquel sa tendresse céda après quelques difficultés.

Et moi, continua la comtesse, pour avoir le droit de veiller à son insu sur ses actions, j'ai offert ma maison, ma table à Adelbert, comme un moyen d'ajouter à l'aisance que peut procurer la petite pension paternelle ; car la fortune de ma sœur est modeste comme la mienne : son mari y a peu ajouté ; et quoiqu'ils aient une existence très-honorable et presque splendide, parce qu'ils habitent leur terre toute l'année, ils ne peuvent disposer d'une forte somme d'argent pour leur fils... Chez moi il sera bien, n'éprouvera nulle privation, et

prendra le goût de la bonne compagnie, si rare et si nécessaire pourtant aux jeunes gens, car leur bonheur en dépend... Adelbert va donc venir loger ici.

En ce moment, et lorsque la comtesse s'apprêtait à faire connaître à ses amis celui pour lequel elle demandait leur intérêt et leur bienveillance, un domestique ouvrit la porte et annonça M. Adelbert de Saint-Géniès... et il entra.

C'était un très-grand, très-mince et très-blond jeune homme; mais s'il n'offrait ni dans sa chevelure, ni dans son teint pâle le caractère méridional, on le retrouvait, avec toute son expression passionnée, dans le feu de ses regards et dans l'animation exaltée de ses paroles, aussitôt que l'embarras et la timidité de la jeunesse ne mettaient plus de frein à ses mouvements naturels.

Il arrivait vivement, le cœur et la pensée tout pleins de choses à dire. — Ma tante! s'écria-t-il de la porte... Mais il vit cinq ou six personnes et il fut facile de s'apercevoir que, dans son projet d'explication ou de confidence, il n'avait pas prévu cet obstacle, qui l'étonnait autant qu'il le contrariait; car il s'arrêta stupéfait, rougit, se déconcerta et resta immobile sans rien ajouter... On devinait qu'il était arrivé avec une surexcitation, produite sans doute par un vif désir de faire comprendre sa pensée, ou par l'émotion qu'elle lui causait à lui-même; mais il avait été interdit par la présence des personnes qui étaient là, et il éprouvait alors autant d'embarras qu'il avait essayé de montrer d'audace.

Adelbert était beau, de cette beauté vive, énergique et passionnée qui appartient plus au caractère qu'à la figure. Il était susceptible des émotions les plus fortes ; mais comme il était impressionnable à toutes, elles se modifiaient les unes par les autres, et le chagrin qui l'atteignait perdait en durée ce qu'il avait de trop en intensité : il en était facilement distrait.

Heureuse instabilité des âmes passionnées, qui multiplie leurs impressions pour en affaiblir les effets ! Cette nature est celle de presque tous les poëtes et de presque tous les grands artistes : elle centuple leurs idées avec leurs émotions ; elle leur donne le besoin d'exprimer et d'user dans le travail ce que leur âme a de vie au delà de ce qui est nécessaire pour une existence calme et paisible. Le talent dans les arts ou dans les lettres se compose souvent de ce trop-plein de l'âme qui la tourmenterait elle-même, si elle ne pouvait porter au dehors cette force superflue et cette surabondante activité.

Adelbert était de ceux-là... et il avait à dépenser une énergique vivacité qui se portait toute vers l'étude ; mais il avait dix-huit ans, et la prévoyance de madame de Salvy craignait de le voir se diriger vers un but plus dangereux. Celui-là même l'inquiétait. Réaliserait-il toutes les espérances qui naissaient dans ce jeune esprit, et pouvait-il lui donner une récompense proportionnée à une ardeur aussi vive et aussi exclusive ? Elle examinait en ce moment la figure contrariée et embarrassée de son neveu ; et,

pour le mettre à l'aise et le forcer à s'exprimer, elle répondit à sa pensée en lui demandant ce qu'il avait à lui dire.

Après un peu d'hésitation, Adelbert lui avoua qu'il avait arrangé, pour ce premier jour de sortie du collége, un dîner avec des camarades de province qui partaient le lendemain pour retourner dans leurs familles, et qu'il ne reverrait peut-être jamais.

Madame de Salvy lui reprocha amicalement d'être embarrassé pour une chose si naturelle, et l'engagea à rejoindre tout de suite ses amis. Le jeune homme se sentit soulagé, et en même temps touché de la bonté de sa tante. Il eut un mouvement plein de grâce et de cœur en même temps, qui le porta à prendre vivement la main de madame de Salvy, à la porter à ses lèvres avec respect et affection, en la remerciant de son indulgence. Il s'était approché d'elle et il resta une minute en silence, la regarda avec une expression touchante, puis dit très-vite :

— Surtout, ma tante, ne me croyez pas ingrat ! Et il sortit rapidement.

— Il ne m'a pas tout dit, murmura doucement madame de Salvy ; c'est une noble nature que celle d'Adelbert : pourvu qu'il ne se gâte pas ici !

La conversation continua. Madame de Salvy n'était pas exempte de préoccupation ; mais l'usage du monde et l'amitié qu'elle portait à ceux qui étaient là, parvinrent à la calmer. Seulement, quand on lui remit, en sortant de dîner, une lettre de son neveu,

elle ne put s'empêcher de dire : — J'en étais sûre.

Puis, comme elle était au milieu d'amis intimes, après avoir jeté les yeux sur le contenu de la lettre, elle la lut tout haut :

« Ma chère tante,

« Pardonnez-moi, et surtout ne vous affligez pas « et ne vous inquiétez pas de la résolution que j'ai « prise, et dont j'étais venu vous faire part ce ma- « tin.

« Je sens, comme je le dois, la bonté qui vous a « fait m'offrir un logement chez vous; j'apprécie « votre amitié toujours indulgente et la société qui « vous entoure, toujours aimable, mais je ne puis « accepter. je ne puis demeurer chez vous; c'est « impossible.

« Je ne reste à Paris, je ne me sépare de ma mère, « que pour arriver à un but ; et le travail, un travail « constant et assidu, peut seul m'y conduire. Chez « vous, ma tante, je serais trop loin des cours que « je veux suivre, trop séparé de ceux qui étudient « encore; les heures de repas, le monde qui vient « chez vous, les distractions qu'il me donnerait, les « occasions de plaisir que je trouverais à chaque « instant, m'ôteraient souvent la possibilité du tra- « vail et finiraient par m'en ôter l'envie.

« Oui, ma tante, chez vous j'aurais tout à crain- « dre jusqu'à ma propre faiblesse, qui me livrerait « facilement à l'oisiveté. Il m'est plus aisé de pren-

« dre aujourd'hui une sévère résolution que de la « maintenir contre des séductions de chaque mo- « ment.

« Je me suis donc décidé. J'ai loué un tout petit « logement rue Saint-Étienne-des-Grès, dans une « maison où plusieurs anciens camarades du collége « Saint-Louis logent déjà. Je ne trouverai en pays « de connaissance, avec des jeunes gens qui veu- « lent comme moi travailler. Nous sommes là près « de l'École de droit, de la Sorbonne, du Collége « de France, et nous avons sous nos yeux le Pan- « théon : n'est-ce pas s'être placé au centre des « moyens et ne pas perdre de vue un instant le « but?

« Ne vous inquiétez pas non plus, ma tante, des « privations que je puis éprouver; la table du col- « lége habitue à la frugalité, et ma petite chambre « vaudra bien nos dortoirs. Quant à l'argent, je « serai riche : plusieurs de mes camarades ne reçoi- « vent que douze cents francs par an et vivent sans « faire de dettes, moi, j'en aurai le double : c'est « l'opulence ici.

« Pour vous rassurer tout à fait, ma chère tante, « je vous dirai que, le dimanche, jour de repos, où « les cours sont suspendus, et qui se passe en folle « gaieté dans le pays latin, moi, je le consacrerai au « plaisir de vous voir, j'irai passer auprès de vous « toute cette journée-là.

« Êtes-vous rassurée et contente à présent, ma « chère tante?

« Moi, je serai heureux, si vous me gardez tou-
« jours votre indulgente amitié.

« ADELBERT DE SAINT-GÉNIÈS. »

Qu'y avait-il à répondre à une pareille lettre? consentir et approuver. C'est ce que fit la comtesse de Salvy.

Ses amis louèrent à l'envi la sagesse précoce du jeune homme, son ardeur au travail, son courage à s'imposer lui-même des privations. Le père d'un insouciant paresseux soupira ; une jeune femme regarda avec un peu de dédain son mari qui passait toutes ses journées sans aucune occupation et n'avait plus le courage d'ouvrir un livre ; et tout le monde parut étonné de voir madame de Salvy accueillir avec inquiétude un projet qui eut dû lui inspirer de l'admiration.

« — Allons, dit-elle en soupirant, il faut le laisser faire !... Dieu veuille lui épargner de trop grands mécomptes, ou lui donner le courage de les supporter ! Puis, souriant, elle ajouta : enfin, s'il tombe du ciel comme Icare, ce sera du moins dans les bras de sa famille ; nous tâcherons de lui adoucir sa chute. »

Ce qui avait été convenu fut fait : madame de Salvy voyait Adelbert tous les dimanches ; sa vive gaieté, le feu de ses regards, l'exaltation de ses paroles, attestaient son bonheur, et toute inquiétude eût été ridicule pour le moment. La tante

finit même par être tellement sous l'influence des idées de son neveu, qu'elle partagea toutes ses espérances. Adelbert devait un jour éclipser par ses succès les plus grandes réputations littéraires. Il n'y avait pas une gloire si élevée qu'elle ne se flattât de lui voir atteindre. Enfin son amitié devint même si aveugle, qu'elle ne s'aperçut pas du changement survenu dans les manières du jeune homme.

Longtemps il avait gardé cette gentillesse gracieuse et polie, d'un enfant élevé près d'une mère aimable et douce ; ces habitudes de bonne compagnie, qu'un jeune homme prend sans le vouloir, lorsque nulle parole grossière n'a jamais frappé son oreille, et cette élégance distinguée, qui se gagne par imitation, lorsqu'on est entouré de gens élégants et qu'on n'en peut pas voir d'autres.

Les jeux du collége lui avaient laissé une grande partie de ses avantages ; mais son séjour au milieu des étudiants, y portait d'autant plus d'atteintes, qu'il craignait de se voir l'objet de railleries, de la part de ses camarades, qui, déjà, lui avaient reproché son air aristocratique, et l'appelaient par dérision *le marquis*. Bientôt, ses gestes gracieux et rares furent remplacés par quelques brusques mouvements ; le son de sa voix grossit ; les mots simples, justes et mesurés qu'il employait, cédèrent la place à un assez bon nombre de ces mots exagérés, burlesques, bizarres, fruit d'une imagination en désordre, et qui n'ont de sens dans aucune langue ; et Adelbert apporta jusque dans le salon élégant de

sa tante, l'odeur du cigare, parfum indispensable d'une pareille conversation. La tendresse de madame de Salvy était si aveugle, qu'elle se prêtait à ses caprices nouveaux, ou plutôt, elle ne s'en apercevait pas : il avait toujours raison.

Cependant, un dimanche, Adelbert ne vint pas, et dès le lendemain matin, un domestique envoyé par madame de Salvy, annonça qu'il était au lit, malade, avec la fièvre. Une demi-heure ne s'était pas écoulée, que madame de Salvy se dirigeait vers la rue Saint-Étienne-des-Grès, allant, inquiète et désolée, retrouver l'objet de cette vive et indulgente affection.

En toute autre circonstance, la petite rue tortueuse, la maison chétive, la porte basse, l'allée étroite et l'escalier sombre et sale, qui conduisait aux deux pauvres chambres mal meublées, où gisait sur un mauvais lit le jeune malade, eussent singulièrement offusqué madame de Salvy, dont les yeux ne se reposaient jamais que sur des objets élégants, et dont la répugnance, pour une demeure triste et sale, allait jusqu'à l'exagération ; prétendant qu'elle ne vivrait pas plus de quelques jours dans un lieu où ses regards ne seraient pas satisfaits, et que son âme en recevrait une souffrance si grande, qu'elle ne pourrait la retenir sur la terre à de pareilles conditions. Mais cette âme qu'elle calomniait était fortement émue par l'inquiétude, et elle ne vit rien jusqu'à ce qu'arrivée au chevet du jeune homme, elle se mit à contempler sa figure colorée par la fiè-

vre, mais cependant paisiblement endormie. Alors, plus tranquille par ce repos inespéré, madame de Salvy, en attendant le réveil qu'elle craignait de hâter, se mit à examiner le lieu où elle était, avec une curiosité où se trouvait pour beaucoup l'affection qu'elle portait à son neveu.

La petite chambre, fort sombre, ne recevait de jour que d'une fenêtre basse et à petits carreaux, qui donnait sur une cour, c'est-à-dire une de ces cavités sans nom qu'on appelle une cour à Paris, parce que c'est censé en tenir lieu. Sept ou huit pieds carrés, entre des maisons à cinq ou six étages, laissaient à peine parvenir le jour, et ne permettaient d'apercevoir le soleil que dans le milieu de cet espace, en levant la tête à se donner un torticolis. Quant au soleil, si les habitants de la maison soupçonnaient son existence, c'était seulement pour en avoir entendu parler.

Madame de Salvy promena ses regards dans les coins obscurs de la petite chambre, que les meubles étaient loin de dissimuler. Une table en noyer, qui avait vu plusieurs générations de taches d'encre se succéder, quelques chaises de paille, une petite bibliothèque, puis des livres partout, sur la table, sur la cheminée, sur les siéges, attestaient l'étude, et l'étude seule.

Rien ne rappelait les distractions et les plaisirs qui se mêlent parfois à la vie d'étudiant : ce n'était pas la chambre d'un jeune homme, c'était la cellule d'un cénobite fidèle à tous ses vœux.

Le rayon de lumière qui éclairait la chambre, frappait d'abord la table qui servait au travail d'Adelbert, puis glissait sur le lit, de manière à éclairer sa lecture du matin. Aucun rideau, ni à la fenêtre, ni au lit, n'était nécessaire pour en amortir l'éclat, car c'est à peine si ce jour était suffisant pour permettre les occupations du jeune homme, et ce ne fut que lorsque les yeux de madame de Salvy se furent habitués à cette obscurité, qu'elle parvint à se rendre bien compte de ce qui l'entourait. La table, avec une chaise, était placée près de la croisée ; le lit ensuite, puis un petit espace restait encore entre le pied du lit et le mur. Quand les yeux de madame de Salvy se portèrent là.... un mouvement involontaire la fit tressaillir, elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule avec son neveu ; sa surprise faillit se trahir par une exclamation, mais elle resta immobile, examinant avec curiosité cet être singulier qui paraissait immobile comme elle.

C'était un vieillard, dont les bras grêles et les mains décharnées étaient appuyés sur le bois du lit, et soutenaient sa tête chauve, où quelques rares cheveux, complétement blancs, se voyaient encore. Sa figure était entièrement décolorée ; une peau fanée, livide et desséchée, donnait l'idée de la maladie en même temps que celle de la vieillesse. Une fois que madame de Salvy eut porté les yeux sur ce visage étrange dont rien ne peut peindre l'effrayante pâleur et l'altération singulière, il lui fut impossible d'en détacher ses regards. Elle n'eut point à crain-

dre de choquer le vieillard par une attention trop curieuse, car il ne s'était pas même aperçu qu'elle fût là... Tout ce qui restait de vie dans cet être presque inanimé, était concentré dans la contemplation du jeune homme. Madame de Salvy put donc observer à loisir ce qui l'avait frappée au premier aspect. Pour elle, accoutumée à deviner facilement les caractères effacés de la plupart des gens du monde, à lire sous des formes nivelées par des habitudes semblables, à comprendre sous des expressions atténuées et contraintes, les passions, les idées et leurs nuances même les plus frivoles, il fut bien facile à son expérience de lire dans les larges et terribles cicatrices des blessures de l'âme, et ce fut avec une espèce de frayeur qu'elle découvrit, petit à petit, en examinant le vieillard, que les chagrins, plus que les années, avaient sillonné ses joues de rides profondes, creusé ses yeux dont l'orbite se détachait sur un cercle noirci par les larmes. Puis un front large, élevé, développé, s'avançait sur ses yeux enfoncés : sa forme, celle des tempes, du sommet de la tête et surtout des os qui surmontent les yeux, révélaient tous les caractères d'une haute intelligence, montraient les qualités intellectuelles les plus prononcées, et indiquaient l'habitude continuelle des travaux de l'esprit. L'imagination et la réflexion avaient gravé là leurs traces ineffaçables ; tout annonçait à l'œil observateur que la puissance de la pensée avait dû, comme la puissance du malheur, passer par là. Mais le regard était éteint, la

physionomie altérée, la vie absente. C'était encore le type d'une belle tête intelligente; mais l'intelligence semblait l'avoir quittée, et ses formes affaissées s'étaient amoindries et avaient dépéri, faute sans doute de l'élément nécessaire à leur existence. Quelque chose avait manqué sans doute à cette âme, et elle manquait à son tour à ce corps qu'elle était faite pour animer. La souffrance de l'une avait causé la souffrance de l'autre. C'était un de ces êtres nombreux dont le vulgaire dit que la lame use le fourreau; mais le fer aussi s'était usé dans son incessante douleur, et ce qui restait de la vie, ne traînait plus vers le tombeau qu'un corps sans force et une âme sans volonté.

Les souffrances morales et physiques des gens du monde sont toujours un peu arrangées, et pour ainsi dire parées : quand on n'a plus assez de force pour soutenir dignement le poids de ses malheurs, on s'éloigne du monde; et c'est seulement dans la solitude, dans quelque coin retiré, à l'abri de tous les regards, que se trouvent des infortunes effroyables accablant un être sans puissance pour leur résister. Là, le chagrin et la maladie se montrent dans tout ce qu'ils ont d'amer, de cruel, de délabré et de hideux. C'était pour la première fois de sa vie que madame de Salvy pouvait considérer, sous leur aspect le plus horrible, la vieillesse, la misère et le désespoir réunis.

Longtemps elle regarda ce triste spectacle. Le vieillard ne bougeait pas, ses traits avaient une ef-

frayante immobilité ; pourtant de ses yeux éteints deux larmes tombèrent le long des joues déprimées, et ajoutèrent à l'angoisse qu'éprouvait madame de Salvy. Rien n'est plus affreux que les larmes d'un vieillard... Puis il lui sembla que ces larmes coulaient pour son neveu, et dans son effroi, elle s'écria : Est-il donc si mal ?

En ce moment, Adelbert ouvrit les yeux, sourit, se souleva, et voyant sa tante, dit doucement sans surprise, mais d'un ton joyeux qui annonçait la bonne santé : « Ah ! j'en étais sûr !... merci !... je suis guéri ! » et la main qu'il tendait à sa tante, sa gaieté, l'expression de sa figure, tout confirmait ces paroles et annonçait que le sommeil avait fait passer jusqu'aux plus légères traces de son indisposition.

Cependant celui qui avait paru pleurer sur son sort, s'était soulevé doucement, et regardait d'un air presque hébété ce qui se passait autour de lui, paraissant chercher à comprendre pourquoi il trouvait là une troisième personne qui lui était inconnue. Il portait sa main à son front, et considérait madame de Salvy et Adelbert tour à tour, comme voulant rappeler sa mémoire infidèle : — « Sa tante... dit-il en balbutiant, après qu'Adelbert eut prononcé plusieurs fois ce mot... sa tante !

— « Ah ! reprit le jeune homme sans paraître étonné, c'est le vieux ! » Il lui semblait apparemment que cette explication dût suffire, qu'il était connu, ou ne valait pas la peine de l'être, car il se remit à parler d'autre chose à madame de Salvy qui, pleine-

ment rassurée sur l'état d'Adelbert, avait machinalement reporté ses regards sur celui que son neveu traitait avec tant d'insouciance.

Le vieux..... avait paru reprendre petit à petit l'existence ; son visage s'était un peu ranimé. On aurait dit que les idées lui revenaient, et que sa mémoire lui rapportait les souvenirs qu'il y avait cherchés... Tout à coup, une exaltation soudaine enflamma ses yeux, il s'agita convulsivement et s'écria : — « Sauvez-le, madame, sauvez-le ! il est perdu... si vous ne le sauvez pas !

Adelbert parut effrayé autant que surpris : — « Ah ! qu'a-t-il donc ? dit-il, jamais je ne l'ai vu ainsi. »

Les paroles d'Adelbert, un mouvement assez vif de madame de Salvy, et, plus que tout cela, le bruit que fit un jeune homme en ouvrant brusquement la porte et en criant : — Eh bien ! comment allez-vous ce matin ?... troublèrent le pauvre vieillard ; il trembla de tout son corps, se dirigea vers la porte, et avec tout ce qui lui restait de force, se sauva sur l'escalier, non pas sans avoir heurté en passant le nouveau venu.

— Ah ! c'est le vieux, dit celui-ci ; tu donnes dans les vieux, toi ! C'est ça, l'ancien régime ! Et après un bruyant éclat de rire, il remit son cigare à sa bouche et envoya une grosse bouffée de fumée dans la chambre avant de s'être aperçu que madame de Salvy était là.

Adelbert était mécontent, madame de Salvy étonnée.

— Christophe ! dit le jeune homme d'un ton de reproche. Et celui-ci, jetant alors un coup d'œil autour de la chambre pour chercher ce qui provoquait le mécontentement de son ami, aperçut enfin madame de Salvy ; et ne distinguant d'abord que sa toilette qui, même dans sa simplicité, annonçait une opulence élégante, il avança ses lèvres en faisant un petit bruit et en tournant la tête d'une manière qui exprimait une surprise burlesque, puis il dit à part avec une expression railleuse : — « Rien que cela, excusez !.. » Mais Adelbert reprit avec un ton plus sévère : — « Christophe, c'est ma tante, la comtesse de Salvy ! » Par un mouvement spontané, Christophe retira d'une main une espèce de casquette informe, et de l'autre son cigare, puis il salua avec un respect involontaire, en bégayant avec trouble le mot « Pardon ! » Toute sa contenance montrait un embarras où il y avait de l'humilité et de la surprise : — « C'est un voisin, ma tante, dit Adelbert : la chambre à côté, porte à porte ; et entre jeunes gens on ne se gêne guère... » Pendant ce peu de paroles, la physionomie de l'arrivant s'était modifiée, des idées nouvelles avaient effacé l'impression reçue au premier abord. On voyait qu'il se redonnait du courage, qu'il voulait prendre sur lui, mettre de côté ce respect, vieil usage que ne permet plus le nouveau genre adopté par la mode des étudiants ; et petit à petit sa tenue dégingandée, l'audace de ses regards et la brusquerie de ses manières annoncèrent qu'il rentrait dans sa dignité

d'opposant ; car Christophe Potard en voulait à la société, en raison de ces deux noms de Potard et de Christophe, de son père, tailleur en vieux, et de sa fortune, qui se montait à zéro !

Quand la pauvreté n'est pas noblement supportée, et qu'elle n'élève pas l'âme, elle la dégrade... Christophe n'était pas vicieux par nature ; mais il avait souffert dès l'enfance, recevant par charité un peu de cette espèce d'éducation qui ne sert pas à grand'chose quand elle est complète, et qui fait qu'on n'est plus bon à rien quand elle est insuffisante.

Il aurait pu suivre avec constance un métier qui n'eût pas demandé une trop grande intelligence ; il eût pu vivre honnêtement à ne rien faire, si l'héritage paternel lui en eût laissé la faculté ; il n'aurait été ni bon ni mauvais, et eût passé inaperçu dans ce monde, s'il n'avait pas fallu qu'on s'aperçût qu'il y était pour qu'il y trouvât le moyen de vivre. Son pauvre père, entièrement ignorant, avait passé sa vie à raccommoder des habits plus ou moins déchirés, appartenant à des habitants plus ou moins pauvres du quartier latin. La plus opulente de ses pratiques était un répétiteur de grec et de latin d'un des colléges voisins, qui, par reconnaissance, avait élevé le fils, c'est-à-dire l'avait occupé plusieurs années à l'étude du latin, du grec et des auteurs de ces deux langues mortes, dont il lui apprit à faire des langues bien malades dans les compositions qui exaltèrent ses ambitieuses idées. Christophe rêva donc la gloire d'abord, sans en

avoir rien de précis et d'arrêté dans ses orgueilleuses espérances : il ne savait pas s'il serait Alexandre ou Homère. Mais à mesure que sa pensée, plus claire et plus juste, lui montra mieux les choses de la vie dans leur réalité, il en vint à s'apercevoir qu'une gloire qui n'a besoin que d'un cahier de papier pour se produire, doit être préférée par l'homme sage à celle qui demande une armée à commander et un monde à conquérir. De ce moment son plan fut arrêté, et il ajouta bien vite à l'orgueil que lui inspirait son génie, l'admiration que méritait à ses yeux une si généreuse modération.

Christophe Potard avait recueilli une petite, très-petite somme de la vente du mobilier paternel; puis il recevait quelque argent de sa marraine, cuisinière dans une riche maison, fière de la célébrité future de son filleul. Il avait au moins le bon esprit de ménager ces petits moyens avec la plus grande parcimonie, et était arrivé à vivre avec une somme si minime, qu'Adelbert, malgré ses projets économiques et le peu de besoins qu'il avait, ne pouvait cependant le concevoir : et sa générosité naturelle l'avait lié avec son voisin pour lui faciliter le moyen de lui procurer un peu plus de bien-être à son insu.

— Oh! s'écria Christophe, quand il eut repris l'audace du génie, c'est un drôle de vieux, que ce vieux-là! Il ne dit pas une parole en huit jours, et ne rit pas une fois en un an! Moi, je le connais

depuis cinq ou six ans qu'il est dans le quartier, et je ne sais pas seulement son nom : on l'appelle le vieux, et il dit qu'il n'a pas d'autre nom; il paraît qu'il est venu au monde comme cela!... Christophe s'interrompit pour jeter un gros éclat de rire; et madame de Salvy, se tournant vers son neveu, murmura faiblement : La misère, peut-être?... Mais Christophe, qui l'avait entendu, reprit gaiement : « La misère! ah ! bien oui! c'est un riche, très-riche!... Un vieil avare!... C'est logé au premier de la maison; quatre chambres pour lui tout seul... et son chien!... Mais il n'y a pas de luxe, par exemple! tout tombe de vieillesse comme lui !... il ne dépense pas un sou, il fait...

— Ah! dit Adelbert en l'interrompant, vous oubliez que s'il ne dépense pas beaucoup pour lui, il donne beaucoup pour les autres... Il a payé le mois dernier un remplaçant pour le fils du menuisier en face, qui est bon travailleur, aidant son père à élever une famille de huit petits enfants.

— Oui, et il a laissé partir le poëte! un homme de génie, qui a été obligé de se faire soldat... Il aurait bien pu le sauver à la place de l'autre... un homme illustre au lieu d'un menuisier!

— Bah! s'écria Adelbert, vous disiez que ses vers étaient détestables.

Christophe Potard, à cette interpellation de son ami, tourna sur lui-même, siffla un petit air, et dit : Allons, vous êtes guéri, je vous souhaite le bonsoir. Puis, adressant une espèce de salut plein

de gaucherie et d'impertinence à madame de Salvy, il sortit.

Les deux individus que le voisinage avait liés avec Adelbert, venaient de jeter une grande surprise dans l'esprit de sa tante. Jamais le monde ne lui avait rien offert de semblable. C'était à ne pas croire qu'une demi-heure de chemin tout au plus séparait une société si singulière de la société élégante de la Chaussée-d'Antin, et ce ne fut pas sans quelques réflexions pénibles qu'elle envisagea l'existence à laquelle l'amour de l'étude livrait son neveu. Il lui semblait qu'il pouvait arriver à la science et à la gloire par un autre chemin. Cependant, comme le meilleur moyen n'est pas la discussion quand on veut faire changer quelqu'un d'avis, elle espéra l'amener au sien insensiblement et sans rien ajouter que quelques recommandations pressantes sur sa santé; madame de Salvy quitta son neveu avec la promesse qu'il viendrait dîner chez elle le surlendemain, et qu'il lui accorderait plus souvent dans l'avenir l'occasion de le revoir.

Tout reprit l'ordre habituel; seulement madame de Salvy s'informait souvent du vieillard, dont la figure l'avait tellement frappée qu'elle l'avait encore présente à l'esprit. Souvent ce visage altéré, souffrant, et dont les traits énergiques s'étaient effacés sous la durée d'une peine profonde, lui apparaissait, et jetait sa pensée dans de vagues suppositions sur les malheurs qui l'avaient réduit à une si cruelle situation. C'était surtout depuis que la comtesse

savait que la misère n'était pour rien dans les infortunes du vieillard, que son attention était plus fortement attirée sur les causes d'une peine aussi incessante ; car elle avait appris d'Adelbert que les mêmes symptômes de souffrances s'étaient constamment manifestés depuis ces cinq ou six années de séjour dans cette maison, où le vieux, comme on l'appelait, avait successivement éveillé l'attention des jeunes locataires, et où sa conduite avec eux avait été constamment la même. Il les cherchait, mais pour les regarder, les écouter ; pour scruter leurs pensées avec tout ce qui restait encore de vie dans son regard, et cela sans leur adresser jamais la parole et sans répondre autrement que par des monosyllabes aux questions dont la curiosité de ses jeunes voisins l'accablait. — Si bien qu'après ces six années et en résumant tout ce qu'il avait dit et fait pendant cette période, nul n'avait rien pu savoir ni deviner de son passé ; seulement on avait vu que ce passé devait avoir été douloureux, car souvent, à un mot joyeux d'un des étudiants qui l'entouraient, à une espérance de bonheur qui s'épanouissait devant lui, à un sentiment exalté qui s'exprimait sans contrainte, ses yeux si secs s'humectaient encore... Et parfois une larme s'en échappait, accompagnée d'un soupir. Une des plaies saignantes de son âme avait été touchée ; un souvenir cruel s'était réveillé, et jamais on n'avait vu un sourire attester qu'il restait encore dans cette âme quelque place que le mal n'eût pas envahie.

Cependant, de tous les jeunes gens qui s'étaient succédé dans la maison, qui avaient conquis l'attention du vieillard et avaient eu part à sa muette protection, plus d'une fois utile, nul n'avait excité en lui un aussi vif intérêt qu'Adelbert de Saint-Géniès. La première fois que son nom fut prononcé, il avait paru fortement ému, et, bien qu'il n'eut fait aucune question et n'eût pas répondu à celles qu'on lui adressait à ce sujet, on resta persuadé qu'il existait quelque lien entre ses souvenirs et le nom du jeune homme. Sa conduite, d'ailleurs, ajoutait à chaque instant à cette idée; car toute son attention fut dès lors absorbée par le nouveau venu et ne se démentit pas un seul moment. On en citait dans la maison, entre camarades, mille traits bizarres, ingénieux et touchants. Un jour, croyant Adelbert souffrant, il avait passé la nuit tout entière, debout, à côté de son lit, à le regarder dormir. Quelquefois le jeune homme trouvait un livre ouvert à ses côtés, et toujours c'était sur un de ces passages qui calment les petites agitations vaniteuses de l'âme au profit des sages et grandes pensées qui l'élèvent; ou bien c'était la douce peinture des innocents et tendres plaisirs du cœur dans les liens paisibles de la famille.

Mais ces muettes leçons ne laissaient pas de traces dans l'esprit d'Adelbert; il souriait à l'expérience qui les avait placées là, refermait le livre et jetait toute l'ardeur de sa jeunesse dans les rêves brillants des succès, de la gloire, et de la renommée.

Madame de Salvy, instruite par lui de tous ces détails, s'attachait au mystérieux vieillard et, bien qu'elle ne l'eût vu qu'un instant, il lui semblait que c'était une intime connaissance et presqu'un ami. Mais tous les efforts que fit son neveu, à son instigation, pour en apprendre davantage, furent inutiles. Après un an il n'en savait pas plus. Deux choses seules pouvaient se deviner dans la pensée du vieillard, un profond désespoir sur tout ce qui avait rapport à lui, un puissant intérêt sur ce qui avait rapport à Adelbert.

Deux hivers et un été s'étaient passés de la même manière; Adelbert approchait de vingt ans, sa taille et sa figure se développaient dans les plus belles proportions; il était remarquablement beau et souvent fort remarqué par les femmes. Plus d'une employa pour lui ce que Molière appelle les muets truchements; on lui dit de bien des façons, sans prononcer les mots, mais clairement : Vous êtes beau et je suis jolie : comment se fait-il que vous n'ayez l'air de vous douter ni de l'un ni de l'autre?.... Ou bien : Que faites-vous de vos vingt ans que je ne serais pas fâchée d'occuper? Est-ce que vos yeux ne voient rien? ni ces beaux cheveux noirs, ni cette taille charmante, ni ces parures délicieuses, ni ces mains délicates? Est-ce que vraiment tout cela est inutile? Écoutez au moins cette voix qui peut charmer, ce sourire gracieux, et ces mots de tendresse qu'on dit devant vous, pour vous avertir qu'on peut encore en prononcer de plus doux? Ce

serait à n'en plus finir avec toutes ces paroles qu'on ne disait pas et que tout autre eût entendues, qu'il entendait bien aussi parfois ; mais alors il s'éloignait vite, allait dans le petit salon, où ce qu'il y avait de plus âgé et de plus grave dans la société de sa tante se tenait habituellement, et laissant la folle joie de la jeunesse, les doux regards, les séduisants propos, il écoutait de sérieux discours sur les ministres, les chambres, les impôts, la réforme et le droit commun. Ou plutôt, il écoutait en dedans de lui-même, une voix qui parlait si haut qu'elle l'empêchait de rien entendre au dehors. Une forte préoccupation absorbait en lui le présent au profit de l'avenir. Souvent se passent ainsi les plus belles années de la vie, celles où l'on en jouirait le mieux, avec toutes les facultés ardentes et les énergiques désirs que la réflexion n'a point encore comprimés, que le découragement n'a point refroidis. On dédaigne ce qu'on doit regretter plus tard, pour une espérance qui, se réalisât-elle, n'offrirait pas la centième partie des biens qu'on a repoussés pour elle. Une ou deux fois pourtant, Adelbert avait eu quelque entraînement qui semblait devoir le distraire de la vie rêveuse et occupée ; mais les soupçons qu'on avait pu former avaient été bien vite déroutés, et ses études sérieuses, ses jours de retraite et de travaux mystérieux avaient repris leur cours. Les frais pour l'en distraire avaient été perdus : la coquetterie était en défaut ; et l'amour lui-même eût échoué devant sa raison, ou plutôt devant une pas-

sion qui tenait tant de place qu'elle n'en laissait plus pour rien.

Cependant une amie d'enfance de madame de Salvy, et voisine du château qu'habitaient les parents d'Adelbert, vint à Paris avec les recommandations les plus vives de la mère, pour voir, examiner le jeune homme, et rapporter ensuite à sa famille inquiète, des nouvelles de la vie qu'il menait à Paris, bien que des lettres eussent déjà donné vingt fois tous ces détails auxquels on avait peine à croire et qu'on croyait avec chagrin. Madame de Celcourt arrivait pour chercher une nièce orpheline et riche, élevée dans un couvent de Paris, et qui venait d'atteindre sa dix-septième année.

Pauline de Celcourt était une petite brune, vive, étourdie, mais ravissante de grâce, de gentillesse et de gaieté; tout lui plaisait et l'intéressait pour un moment, mais aucune occupation ne la tenait longtemps captive. Elle quittait le piano pour le dessin, et la broderie pour sauter au milieu de la chambre. Jamais elle n'avait réfléchi longtemps, et pourtant toujours elle avait agi comme si elle eût beaucoup réfléchi. Bonne par nature, spirituelle sans y penser et sans se douter qu'il y eût de l'esprit dans ses paroles, elle trouvait des mots ingénieux, fins et élevés, comme s'il lui eût été impossible de prendre autre chose dans sa pensée. Quant aux malices, aux moqueries, aux remarques méchantes, il paraît qu'il n'y en avait pas une seule dans son esprit, pourtant vif et pétulant, car elle n'en trouvait jamais! c'était

la meilleure et la plus joyeuse personne du monde. Il suffisait de sa présence pour animer un salon; tout le monde s'y sentait plus à l'aise, plus content, plus en train de plaisanter, elle eût fait fuir le chagrin! Quant à l'ennui, elle ne savait pas ce que c'était, et ceux qui ne l'avaient pas quittée n'avaient jamais fait connaissance avec lui.

Ses traits étaient fins et réguliers, et sa petite figure mignonne pouvait subir le plus rigoureux examen : mais nul ne pensait à regarder les détails, tant l'ensemble plaisait par une expression si gracieuse, si spirituelle et si bonne, qu'on sentait que c'était surtout à l'âme qu'appartenait le charme irrésistible de sa beauté. Les yeux restaient attachés sur ce visage mobile, et suivaient involontairement toutes les expressions qui se succédaient sur cette physionomie ravissante.

Adelbert ne connaissait pas Pauline. On avait bien parlé devant lui de la jeune fille que madame de Salvy allait voir au couvent; il savait même qu'elle était venue chez sa tante, mais il ne l'avait pas rencontrée, et il n'avait jamais eu la pensée de s'en inquiéter. Il ne s'occupait pas même de ceux qui étaient présents, comment se serait-il occupé des absents?

Pauline ne connaissait donc pas Adelbert, mais elle en avait entendu parler, et sa curiosité était fort éveillée par le beau neveu sauvage et rêveur de madame de Salvy. Cependant, il fallait que le nom du jeune homme vînt réveiller son souvenir; elle n'y

pensait point d'elle-même, et, l'instant d'après, elle n'y pensait plus.

Entre le jour où Pauline était sortie du couvent et l'époque qui devait la ramener dans la province, deux mois avaient été destinés à lui faire connaître Paris, et à choisir toutes les parures indispensables à une jeune héritière qui est destinée à se marier dans l'année. Tout faisait présumer que Pauline deviendrait avant peu la femme de l'un de ces gentilshommes campagnards qui mènent la vie de château et représentent encore assez dignement, dans la province, la vieille noblesse, dont ils ont gardé beaucoup de vertus, entourées de beaucoup de préjugés, au grand scandale de la génération nouvelle, qui ne fait pas plus de cas des unes que des autres.

L'époque du départ de Pauline arrivait ; la journée s'était passée en courses et en emplettes, et se terminait par une promenade du soir au jardin du Luxembourg, rempli de lilas fleuris, de ces roses épanouies qui font le charme des premiers beaux jours du printemps. Madame de Salvy s'était décidée à sortir avec sa vieille amie et la jeune Pauline ; toutes trois, après avoir parcouru le jardin, dont les provinciales voulaient emporter le souvenir, s'étaient assises près d'un massif de lilas, pour se reposer, au frais, des fatigues de la journée.

Elles avaient causé longtemps de Paris, de la province, des inconvénients et des avantages attachés au séjour de l'un et de l'autre ; le jour avait baissé, la conversation s'était épuisée ; la nuit qui commen-

çait, invitait au silence, et, depuis quelques instants, chacune se livrait à ses rêveries, lorsque madame de Salvy dit en souriant à son amie madame de Celcourt : Eh bien! ma chère, j'ai tenu ma promesse, je me suis conformée à vos intentions; Pauline est restée à Paris plusieurs années; depuis deux mois, elle est venue chez moi presque tous les jours, et elle va partir sans avoir vu mon neveu, Adelbert de Saint-Géniès.

Pauline fit un brusque mouvement, et frappant légèrement ses deux petites mains d'un air mutin, et avec une grâce enfantine :

— La! dit-elle! c'était un complot!.... ah! si je l'avais su!

En ce moment un léger bruit se fit entendre dans le feuillage, elle se tourna, mais elle ne vit rien.

Madame de Salvy et madame de Celcourt se mirent à rire.

— Avec ses dix-huit ans et sa curiosité, reprit madame de Salvy, elle eût peut-être mis en défaut nos deux vieilles expériences.

— J'espère, s'écria Pauline, que vous n'imaginez pas que la coquetterie.... eût formé des projets... ah! un écolier... avec sa pâle figure de pédant, qui sèche sur ses livres; il me semble le voir! long, maigre et décontenancé! tenant un paquet de livres sales et déchirés, serrés par une ficelle tortillée au bout de ses doigts tachés d'encre... et...

Pauline s'arrêta : il lui avait semblé voir passer

sur sa robe blanche, éclairé par la lune qui se levait, la silhouette d'une belle figure de jeune homme, telle que les jeunes filles les rêvent au couvent, d'après les images des anges, qu'elles ont vues dans la chapelle.

A son mouvement, les deux autres femmes regardèrent autour d'elles, et il n'y avait rien que les roses, les lilas et la lune.

— Ainsi, reprit madame de Celcourt en riant, le portrait que Pauline s'est fait de M. de Saint-Géniès ne troublera pas son repos, il me semble!

— Ma tante, dit la jeune fille d'un ton qu'elle voulait rendre joyeux, mais qui était plein d'émotion, vous vous êtes défiée de moi.... j'ai envie de me venger de vous.

— Comment cela? demanda madame de Salvy.

— Vous m'avez empêchée de voir M. Adelbert de Saint-Géniès!

— Eh bien?

— Je le verrai, continua Pauline; je mettrai, comme vous le dites, votre expérience en défaut.

— Nous partons demain, répondit madame de Celcourt.

— Alors je le verrai ce soir! Pauline fit, en même temps que ces dames, un éclat de rire auquel se mêlait aussi une quatrième voix, qu'elle seule entendit.

— Oui, reprit la jeune fille en se levant rieuse et tremblante, au nom de ces dix-huit ans et de cette curiosité dont vous vous êtes défiée, je prie

monsieur Adelbert de Saint-Géniès de paraître à l'instant.

— Et il obéit ! répondit en riant une voix sonore et douce.

Alors Adelbert parut.

Pauline fit un cri, et s'enfuit effrayée.

Il avait bien passé par l'esprit de la jeune fille que le bruit dans le feuillage, et la figure qu'elle avait aperçue, pouvaient appartenir à l'étudiant qu'on lui avait caché : cette pensée l'avait troublée; et cependant sa joyeuse humeur n'avait cru faire qu'une plaisanterie. Dans le court espace d'une seconde qu'avait duré cette conversation, plusieurs pensées contraires, et plusieurs impressions diverses s'étaient succédé dans l'âme de la belle enfant. D'abord, c'était la raison qui rendait invraisemblable cet aspect imprévu ; puis c'était le lieu qui le rendait possible ; c'était aussi la crainte qui se mêle à un désir défendu, et à côté de cette frayeur, un de ces indicibles pressentiments du cœur, un de ces mouvements intérieurs que les choses extérieures n'expliquent pas, mais qui sans doute arrivent à notre âme par d'invisibles moyens, cette lumière inaperçue par nos sens, et qui exerce une influence sur nous avant que nos yeux aient vu, et même que notre pensée ait pu concevoir la cause dont nous ressentons les effets, avaient appris à Pauline qu'Adelbert était là.

Mais la chaste timidité de la jeune fille avait repris d'autant plus d'empire qu'elle avait essayé de

la braver. Elle eut peur en même temps de son audace et de celle du jeune homme, qui courut après elle, la joignit très-vite, et prenant en riant ses deux petites mains tremblantes, dont elle essayait de cacher son visage. — « Ah! je vous verrai, » dit-il. Mais au moment où il découvrait cette jolie figure, si vive d'ordinaire, il la vit pâle et altérée, et sentit que les forces de la belle enfant ne suffisaient plus à la soutenir. Adelbert la souleva doucement dans ses bras et la porta près des deux tantes, interdites, inquiètes et effrayées.

— « Et pourquoi donc me cachiez-vous cette charmante enfant? »

En disant cela, en courant après la jeune fille, en la portant dans ses bras, Adelbert avait vu sa taille délicate, sa figure ravissante, et toute cette grâce délicieuse qui recevait encore un plus doux prestige de la circonstance où elle se montrait à lui, de la clarté poétique et mystérieuse de la lune, des vingt ans et de la sagesse du jeune homme.

Il y avait eu tant de surprise pour tous dans ce qui venait de se passer, que chacun resta silencieux, comme pour se donner le temps de se rendre compte des sensations qu'il éprouvait.

Pauline avait perdu un moment ses forces, tant la vie s'était portée violemment à son cœur vivement agité; mais elle avait gardé la connaissance de ce qui se passait autour d'elle. Adelbert n'avait point échappé à ses regards. S'il avait vu tout ce qui pouvait séduire en elle, Pauline n'avait rien perdu

de ce qui pouvait charmer en lui; et tous deux, alors debout et immobiles, se regardèrent étonnés et ravis.

Mais une voix faible, tremblante et émue, s'éleva tout à coup entre ces quatre personnes silencieuses, pour répéter ces mots :... Pourquoi vous avait-on caché cette jeune fille charmante? Vous le demandez?... C'est que si vous la voyez, et si elle vous aime,... elle est perdue! Elle mourra jeune et désespérée!

Tous les yeux se tournèrent alors sur celui qui venait de mettre ce qui lui restait de force à prononcer ces paroles, et madame de Salvy avait à peine reconnu le *vieux*, que Pauline s'écria, remplie de terreur : C'est lui, c'est lui! et comme madame de Celcourt regardait avec surprise, et qu'Adelbert interrogeait avec anxiété, la jeune fille reprit : « Ne reconnaissez-vous pas la figure qui m'a tant effrayée dans mon enfance, celle... du portrait trouvé dans la chambre de ma mère après sa mort?

— « Oui, c'est bien lui... répéta Pauline, mais plus pâle et plus sombre encore; et pourtant c'était cette expression de douleur qui m'avait frappée dans le portrait, et qui a gravé pour toujours dans ma pensée cette figure si triste et si souffrante! »

— « Comment?... que voulez-vous dire? reprit le vieillard tremblant et hors de lui... vous avez vu mon portrait? et aux mains de qui? Répétez, répétez ces mots! » Et sa voix plus faible semblait prier la jeune fille; mais la surprise et l'émotion

l'empêchaient de répondre aussi vite qu'il le désirait.

— « C'est aux mains de ma mère, dit-elle enfin, de ma mère mourante, que cette image m'a frappée. J'étais encore enfant, et assise près de son lit ; je ne croyais pas au malheur affreux qui se préparait pour moi... Elle pleurait en me regardant... puis regardait un portrait en pleurant encore !... Moi, je m'approchai... mes bras l'entourèrent, et je lui dis : « Pourquoi pleurez-vous ainsi, ma mère? Je vous en prie, dites-le-moi. — Pourquoi? répondit-elle, c'est qu'il y eut pour moi dans ce monde que je vais quitter deux grands intérêts, mon enfant !... L'un m'attachait à celui que tu vois là... il a tourmenté ma vie ! l'autre qui me lie à toi, et il tourmente ma mort ! Ma vie a donc été inutile, puisque je n'ai rien pu faire pour le bonheur ni de l'un ni de l'autre ! »

Je pris le portrait dans mes mains : c'était une petite gravure encadrée dans du bois de cèdre. Je contemplai longtemps ce large front... ces yeux expressifs et ce visage maigri et fatigué dont ma mère me faisait remarquer les traits nobles, mais altérés. — Oh ! si tu voyais jamais, dit alors ma mère, celui que cette triste image représente, console-le, et dis-lui que mon dernier vœu fut pour son bonheur... et pour le tien !... ajouta-t-elle en me pressant sur son cœur. Peu de jours après, j'avais perdu ma pauvre mère ! et, depuis, toutes mes questions ne m'ont rien appris sur celui qu'elle

pleurait, et qui était inconnu de tous ceux qui l'approchaient.

— Ah ! que son dernier vœu soit exaucé, du moins ! s'écria le vieillard, qui s'était ranimé comme par enchantement : à mesure que Pauline parlait, ses yeux éteints avaient repris un peu de vie... les souvenirs semblaient y réveiller l'intelligence... Puis tout à coup la passion, cette surabondance de l'âme qui soulève, exalte et déploie toutes les facultés, se fit jour sur ce visage longtemps immobile et impassible.

— Ah !... que son dernier vœu ne soit pas repoussé, ô mon Dieu ! répéta-t-il avec l'exaltation la plus passionnée ; que sa fille soit heureuse ! Emmenez-la, vous à qui son sort est confié ; au nom du ciel ! ne la laissez pas un jour, une heure, une minute de plus auprès de ce jeune homme, de cet insensé qui ne vit que pour une chimère, pour une folie !... qu'elle ne sache pas, la malheureuse enfant, que sa jeunesse, sa beauté, ses charmes pleins de grâce, et son cœur rempli de tendres et doux sentiments, ne sont rien pour un pareil fou ! que sa beauté, il ne la verra pas ! son cœur, il ne le comprendra pas ! Il détruira l'une, et brisera l'autre sans pitié, sans voir ses regrets, ses larmes, ses souffrances et sa mort ! Et cela pour... Mon Dieu ! est-ce que c'est possible ? Pour je ne sais quoi sans nom, qui n'a pas de sens... qu'on ne peut définir, qu'on ne peut nommer, tant cette inconcevable folie échappe... au souvenir !... Oui ! dit-il en pa-

raissant chercher avec peine dans sa mémoire affaiblie, c'est un nom répété par des inconnus... un bruit qu'on croit réel, mais que seul on entend ! des louanges ! des honneurs ! mais, non pas !... ce sont, au contraire, des injures, des calomnies !... des mensonges... puis le mépris de quelques-uns, l'injustice du grand nombre, et enfin l'oubli de tous !... Alors on se réveille... mais seul, froid, glacé !... dans un tombeau !... où l'on sent pourtant qu'on vit encore !

Et, au tremblement de ses membres faibles et décharnés, il semblait qu'en effet un froid subit venait de glacer en lui ces restes de vie qui s'agitaient encore d'un mouvement convulsif !... Il ne fit plus entendre que des phrases inachevées, des mots sans suite, qui bientôt même ne furent plus articulés, et ne présentèrent plus qu'un bruit confus de plaintes et de sanglots. La force factice qui avait paru l'animer un moment fut suivie d'une faiblesse plus grande encore : incapable de se soutenir, sa main s'étendit comme pour chercher un appui... Il chancela, et, sans le bras d'Adelbert, il fût tombé aux pieds de la comtesse, de Pauline et de madame de Celcourt, toutes trois troublées, surprises et effrayées de cette scène inattendue.

On porta chez lui le malheureux vieillard ; mais il ne reprit pas connaissance : les dames se retirèrent chez elles silencieuses et préoccupées ; Adelbert, inquiet et troublé, resta près du mourant

pour veiller aux soins qui lui étaient nécessaires, et ne le quitta pas de la nuit.

Après quelques heures d'une agitation fiévreuse qui inquiéta vivement le médecin que Christophe Potard avait été chercher, le malade s'endormit. Les deux jeunes gens ne le quittèrent pas, et Christophe, profitant de l'occasion, récita les trois premiers chants de son poëme à Adelbert, qui parut écouter d'autant plus tranquillement, qu'il s'était endormi vers la fin du premier. Mais l'enthousiasme du lecteur ne lui permit pas de s'en apercevoir, et le troisième chant se terminant par une de ces scènes pleines d'horreur qui glacent d'épouvante jusqu'à l'auteur lui-même, Christophe n'étant plus maître de ses impressions, se laissa emporter à faire un geste si peu proportionné avec l'espace qui le séparait du flambeau et de la table qui le supportait, que l'un et l'autre tombèrent avec un bruit qui réveilla Adelbert dont la frayeur passa pour un mouvement d'admiration.

Il se garda bien de rien dire qui pût faire connaître à Christophe l'emploi qu'il avait fait des heures qui venaient de s'écouler, et le bruit ayant également réveillé le malade, tous deux ne furent plus occupés qu'à lui donner les soins que son état réclamait.

Il y avait du mieux : le sommeil lui avait rendu quelque force ; il en profita pour s'informer de la jeune fille, et demanda instamment à la revoir. Adelbert transmit son désir à madame de Salvy

qui envoyait savoir de ses nouvelles, et vers midi elle arriva avec madame de Celcourt et Pauline, dont le départ était retardé. Il y avait trop de malheur dans tout cela ; la bonté eût suffi pour qu'on n'abandonnât pas le vieillard : la curiosité fut bien un peu de la partie, et l'on se décida à ne pas quitter Paris. Puis comment résister au désir d'un mourant qui exprime ses derniers vœux ? On vint donc. Le malade était au lit. Madame de Salvy entra, Christophe Potard était là, il aidait Adelbert à transporter près du malade un vieux secrétaire qui était dans une autre chambre, et que le vieillard avait vainement voulu aller visiter lui-même. Sa faiblesse l'empêchait de se soutenir, et il avait avoué à ses jeunes voisins que son désir d'avoir des papiers contenus dans le secrétaire ne lui laisserait pas un moment de repos.

— Si vous ne pouvez aller à la montagne, il faut donc que la montagne vienne à vous, mon vieux, avait dit Christophe Potard... parodiant le prophète musulman, et il avait été chercher le meuble qu'Adelbert l'aidait à placer le plus près possible du malade, lorsque la visite si impatiemment désirée vint troubler de nouveau le vieillard, qui, depuis la veille, était sorti de son apathie ordinaire pour une agitation aussi douloureuse que l'avait été son immobilité.

On laissa le secrétaire près du malade, et on plaça quelques siéges autour de son lit... Il voulut que Pauline fût assise de manière que le jour

éclairât sa jolie figure, qu'il contempla longtemps avec une profonde attention; Adelbert s'était penché sur son lit, et lui aussi regardait Pauline, mais avec cette âme de jeune homme qui communique sa flamme intérieure à la femme aimée, et comme la jeune fille embarrassée rougit en se détournant de ses regards, une indéfinissable expression anima pour un moment le visage du vieillard, et retombant sur son oreiller d'où il s'était soulevé, un douloureux gémissement s'échappa de son cœur avec ces mots :

— Oh ! c'est bien cela !...

Il y avait quelque chose de si profondément désespéré dans l'accent qui accompagnait ces paroles, qu'elles retentirent au fond de l'âme de chacun pour y porter une mélancolie que tout contribuait à augmenter, et qui imposa un silence religieux à ceux qui étaient ainsi réunis près d'un mourant...

La chambre était assez vaste, très-sombre. La tenture était brune, de vieux fauteuils d'une nuance foncée en composaient l'ameublement ; on n'y voyait aucun livre, nulle trace de travail. Les dames étaient assises en cercle auprès du lit ; Pauline plus près et tremblante, Adelbert debout et ému de l'autre côté, et Christophe, au pied du lit de mort, examinait avec plus de curiosité que d'intérêt. Un prêtre de Saint-Sulpice parut à la porte, le malade lui fit signe d'approcher ; c'était un ami, il resta debout, calme et écoutant avec tous.

Quels qu'aient été les malheurs de cette vie, il y a dans l'incertitude de ce qui est réservé dans l'autre une imposante solennité... Sera-t-elle une expiation? Sera-t-elle un dédommagement, cette vie nouvelle qui va commencer?... Et croyants ou incrédules, au moment suprême, laissent parfois échapper sur le lit funèbre le secret d'angoisses cruelles et de subit effroi, ou les font naître dans la pensée de ceux qui sont témoins des souffrances de leur agonie.

Le lit de mort recueille souvent ainsi des confidences inattendues. Souvent la vérité cachée par tant de soins, comprimée par tant d'efforts, se fait jour, et se montre tout entière à ce moment où l'on n'a plus rien à espérer ou à craindre de l'opinion des hommes. Alors l'âme se laisse voir quelquefois dans une hideuse laideur, quelquefois aussi dans une céleste beauté !... Elle n'a plus d'intérêt à rien déguiser. On a vu des caractères qui avaient paru pleins de douceur se révéler haineux, envieux et cruels; mais on a vu aussi la vertu méconnue et calomniée reprendre toute sa puissance de consolation, pour rendre sublimes les instants douloureux qu'elle regardait comme un passage conduisant au séjour de toute justice.

Parfois encore des souvenirs cruels et des images terribles du passé viennent agiter de mille angoisses l'être affaibli qui va leur échapper, et parfois aussi quelque gracieux tableau de ses plus beaux jours vient adoucir les terreurs des derniers instants, lui

faire oublier les maux présents, et rêver le bonheur à venir.

Il en fut ainsi pour le pauvre vieillard moribond; sa figure souffrante, qui semblait ignorer depuis si longtemps qu'on pouvait sourire, s'illumina tout à coup d'un éclair de joie!

Et après un moment de silence :

— Oui, c'est cela, reprit-il d'une voix douce et calme, et dont la vibration était pleine d'harmonie. C'est cette première et ravissante extase du cœur, c'est ce rayon d'en haut que Dieu nous envoie pour révéler à notre âme les délices du ciel; et qu'il place ainsi aux premiers jours de la vie pour projeter sa douce lumière sur tout ce qui doit suivre.... Sophie... continua-t-il en s'adressant à Pauline, qui fit un mouvement en disant à voix basse : Le nom de ma mère! Sophie, reprit le malade, c'est toi... Voilà tes traits charmants... Ta jeunesse brillante et joyeuse... Ta fraîche toilette et tes grâces ravissantes! Sophie, oh! comme elle court légèrement dans le parc! comme les fleurs l'entourent! Va! tu sembles leur sœur ou plutôt leur reine... Ah! tu m'échappes encore? mais non, non, tu m'attends... Tu ris en te cachant, mais je te vois... Je t'arrête... Je tiens tes mains! qu'elles sont douces et charmantes! Pourquoi rougis-tu, toi? Pourquoi tremblé-je, moi? Ah! c'est que nous nous aimons... Viens donc là, sur mon cœur! Il bat... bien vite... Le tien aussi. Oh! joies infinies! beau jour qu'après tant de jours je re-

grette; seuls, oui, seuls instants de la vie que je voudrais voir renaître... Mon Dieu! Je vous ai perdus, sacrifiés, maudits!... Et les paroles manquèrent alors au pauvre malade; il parut descendre sur la terre, revenir à la réalité. Ses yeux, dont le regard était fixe et voyait en dedans de lui-même, se portèrent au dehors sur ce qui l'entourait, et chacune des personnes qui étaient là devint tour à tour l'objet de son attention... il cherchait comment et pourquoi tous étaient rassemblés...

— « Oh! dit-il enfin, et comme se souvenant, oui, je vous ai tous désirés, appelés : c'est pour me voir mourir... Ah, ne vous effrayez pas!... quand le rêve a été horrible, le réveil est un grand bien... mais... Ne rêvez pas comme moi, Adelbert, ajouta-t-il en prenant la main du jeune homme qu'il attira près de lui, et béni soit le ciel qui a réveillé quelque chose de ma pensée avant le réveil éternel! Oui, je sens en ce moment un peu de jour qui pénètre dans mon cerveau, où depuis longtemps je ne distinguais plus rien; toutes les idées y étaient si confuses, que je ne les voyais plus. Il y avait là une nuit sombre, orageuse, effrayante, dit-il, en portant la main à son front... je souffrais, mais je ne savais plus d'où venait ma souffrance; je ne pouvais plus la comprendre, et encore moins l'expliquer... Ainsi je sentais... Adelbert... qu'un péril vous menaçait, que vous couriez vers un abîme que vous ne voyiez pas. Je voulais vous avertir, vous arrêter, et je n'avais plus de voix, ou plutôt,

je ne trouvais plus les mots pour parler et me faire entendre, et ce supplice... il était la suite d'un autre! J'avais parlé, crié,... et l'on n'avait pas entendu ma voix, on n'avait pas voulu me comprendre, et toutes mes paroles... avaient été perdues quand je croyais qu'elles auraient eu le pouvoir de tout sauver... Ah! qu'elles vous sauvent au moins, vous! qu'elles vous réveillent... car c'est un rêve sans repos, voyez-vous... que celui de la gloire, que celui de l'ambition! Ah! peut-être fut-il un temps... où le malheur des hommes tenant à leur ignorance, celui qui jetait à son siècle une lumière qui l'aidait à s'éclairer, trouvait dans la conscience d'avoir fait le bien une force qui le soutenait contre l'injustice ou le malheur : peut-être... est-il encore des âmes si élevées que les douleurs de la terre ne les atteignent pas, ou des âmes si basses qu'elles ne craignent pas d'en être atteintes. Mais le ciel ne m'avait donné ni tant de vertus, ni tant de vices! J'avais besoin, comme vous.... de l'estime de mes semblables, de leurs louanges, de leur admiration, et, aussi, le besoin de leur amitié... je vivais... pour eux... pour mes compatriotes... pour mon temps... pour mon pays... pour un nom glorieux... Eh bien! ce nom... pour me punir d'avoir tout sacrifié au désir de le rendre illustre, je me suis condamné à le vouer au néant, à l'oubli! oui, nul ne le saura!... nul ne l'entendra plus!... et s'il est encore des gens qui le connaissent et qui puissent y attacher des idées de gloire ou de renommée, pour

ceux-là je n'existe plus ! moi, je n'ai rien qui me lie à ce nom que j'ai porté ; je ne suis plus moi... et ce qui reste de ma vie, de ma personne, ne s'attache plus à ce qui reste de cette réputation que j'ai désirée ; jamais vous ne saurez mon nom, vous qui me voyez ici. Jamais ceux qui connurent mon nom, ne sauront où vit et meurt en ce moment celui qui l'a porté! Ne voulant pas être connu, je ne puis vous tracer qu'une faible esquisse de ma vie... Mais ce que je vois ici m'en rappelle trop vivement l'image, pour qu'il ne vous soit pas facile de me comprendre... J'étais comme lui, jeune, ardent, plein d'espoir, et comme lui aussi... j'étais aimé !... Les yeux d'Adelbert et de Pauline se rencontrèrent involontairement en ce moment... et ils rougirent tous deux... Madame de Salvy fit un mouvement, et la tante de la jeune fille pâlit d'effroi. Le vieillard avait tout vu, et il continua. Pourtant une différence existait : j'étais moins jeune qu'Adelbert, déjà le travail avait occupé quelques années de ma vie, et, comme lui, il m'avait éloigné de tous les plaisirs de mon âge ; et c'était au moment où toutes mes espérances allaient se réaliser, que ma santé, fatiguée par les veilles et l'attente des résultats de mes travaux, me contraignit de chercher le repos et l'air de la campagne. Ce fut au château qu'habitaient les parents de Sophie que j'allai passer un mois... Ils avaient été les amis de mes parents, qui n'étaient plus. Ma fortune était médiocre, la leur considérable, et Sophie, leur unique et chère enfant

destinée à la richesse, et pouvant choisir parmi tous les meilleurs partis de la province, jeta les yeux sur moi... sur moi, dont la naissance et la fortune ne me permettaient pas même d'espérer...

Oh ! je vois encore l'innocente et adorable fille, rayonnante de joie, accourir à moi dans le parc, au milieu de ces fleurs où je lui avais fait l'aveu involontaire de mon amour ; j'étais là, rêveur et triste ; je partais le lendemain... Sophie, oh ! qu'elle était charmante ! elle me cria de loin, et toute tremblante de bonheur... : Mon père consent... Ah ! le premier mouvement de mon âme fut pour l'amour, et le bonheur fut égal de part et d'autre ! Ma reconnaissance était infinie, et mes remercîments s'échappèrent de mon cœur avec transport.

Mais une condition était imposée à ce mariage : il fallait habiter le château, à quarante lieues de Paris, vivre dans la famille toute l'année, être heureux là, et renoncer à mes rêves... prêts à se réaliser... Je ne refusai pas... je n'acceptai pas non plus... Je partis le lendemain... Sophie avait reçu mes confidences et mes serments, elle avait répondu en pleurant : J'attendrai !... J'étais amoureux comme un fou de Sophie en montant en voiture près du château... Quand j'en descendis à Paris, je pensais déjà à mes succès futurs.

Ils furent réels... le théâtre retentit plusieurs fois de suite d'applaudissements sincères accordés à mes ouvrages. Plus d'un livre attira cette attention vive et curieuse qui s'attache aux productions

d'un auteur en vogue;... et vous pouvez m'en croire, car j'avoue mes torts de manière à ne pas laisser de doute sur la vérité de mon récit. Mes succès, je les dus à la sympathie du public pour les idées que je développais, pour les émotions que je cherchais à faire naître! Pour moi, le but des arts et de la littérature était d'élever les sentiments nobles de l'âme au-dessus des instincts grossiers; c'était à ce qu'il y a de plus généreux et de plus tendre dans le cœur que s'adressaient mes écrits : ils réussirent.

Des louanges que je n'avais pas mendiées me placèrent très-haut, si haut qu'elles immolaient à mes pieds mes devanciers et mes rivaux! Je crus et je dus croire à ma renommée; je reçus la couronne de la gloire avec des transports que celle de la puissance n'eût pas fait naître en moi. Je me disais : C'est une noble et incontestable royauté que celle-là! Son principe n'est-il pas de droit divin, mais ratifié par la voix du peuple? et mon triomphe me plaça sans doute à mes yeux trop près du ciel, car les intérêts et les plaisirs de la terre furent oubliés. Ce n'était pas encore le moment où toute gloire en France devait se traduire en argent; où l'on cotait la célébrité sur la place, où on l'escomptait en beaux billets de banque, et où l'on estimait son génie tout juste à la valeur de la richesse qu'il procurait. Les grands me cherchaient, la cour me protégeait, et ceux à qui le bruit est nécessaire pour leur désigner le talent, accoururent autour de moi. Ainsi,

non-seulement je me sentis roi, mais je sentais que ma royauté était bien reconnue, et je la crus aussi solide qu'éclatante! Pourtant je fus assez bon roi; j'imitai mes égaux; je permis au public de contempler mes traits; mon visage orna les magasins de gravures dans un temps où ce n'était pas là seulement que le public faisait connaissance avec le nom de ceux qu'on lui montrait. Enfin, je connus les avantages et les inconvénients de cette célébrité dont un des caractères est de vous rendre... une espèce de chose sur laquelle chacun se croit le droit de parler... de la manière la plus extravagante. Tous les bruits vrais ou mensongers, dont se compose la gloire arrivaient jusqu'à Sophie, ils lui apprenaient combien le public s'occupait de moi, et ses lettres rares, mais charmantes, étaient un reflet délicieux qui me renvoyait plus douce et plus poétique cette renommée qui passait à travers son amour pour me revenir entourée d'un prestige enchanteur.

Car j'aimais Sophie, oui, je l'aimais plus que toute autre femme, plus que tous les plaisirs du monde, plus que la fortune, plus que ma vie peut-être, mais moins que la gloire, la renommée, l'éclat et le bruit! et je ne pouvais renoncer à tout cela pour le bonheur qui ne m'était promis qu'à ce prix.

Le père de Sophie m'avait vu partir sans regret: il avait deviné que, malgré mes serments, je ne renoncerais pas à tout ce qui me rappelait à Paris. Il espérait du temps et de l'absence l'oubli de ce

qu'il regardait comme un caprice de sa fille; il n'avait pas retiré le consentement donné ; il n'avait plus fait d'objections contre le mariage, mais il avait multiplié autour de Sophie les distractions qui devaient en effacer le souvenir.

Sophie avait dix-sept ans quand je la connus. La charmante fille que j'avais initiée à mes projets de succès, comprenait seulement qu'il fallait quelque chose de plus à mon bonheur que la vie paisible qui lui suffisait ; et son cœur si bon n'avait voulu me ravir aucune joie. C'était elle qui avait dit à son père qu'elle ne voulait pas se marier avant d'avoir vingt ans, et c'était encore son ingénieuse tendresse qui prétendait vouloir éprouver la mienne par l'absence, en m'envoyant à Paris pendant ces trois années.

Trois années !... c'est l'immensité à cet âge. Il lui semblait que tout s'arrangerait facilement pendant ce long espace : il me le semblait aussi ; et tant que les années furent en avant de l'heure qui s'écoulait, je n'eus pas un doute : la vie agitée que je menais ne laissait d'ailleurs que peu de place à mes pensées d'amour; elles étaient toujours brillantes d'espérance. Quand j'atteignis le terme qui me parut, il faut l'avouer, arrivé trop vite... c'était le moment de mes succès, l'apogée de ma réputation.

Pauvre Sophie ! les distractions qu'on inventa d'abord pour elle, ne produisant pas l'effet qu'on en attendait, la fatiguèrent ; sa santé s'altéra ; elle reprit sa vie paisible, ses habitudes de retraite, et

rien ne parut changé à sa joyeuse vie d'enfant ; seulement, la joie n'y était plus. La solitude rendait ses jours plus longs, son attente plus cruelle, et son impatience plus vive. Sa tristesse donnant de l'humeur à son père, elle essaya de la cacher, et elle ajouta ainsi à son ennui le tourment de la contrainte. Sophie n'avait plus de mère ; elle vivait au château près de sa grand'mère et d'une gouvernante ; le père était un intrépide chasseur : cette passion, avec sa tendresse pour sa fille, occupait toute sa vie, et les parties de chasse plus ou moins nombreuses en étaient les événements plus ou moins importants. Il désirait un gendre dans ses habitudes, n'avait cédé qu'aux prières de sa fille qu'il adorait, en consentant à m'accepter, et triomphait intérieurement de mon peu d'empressement ; ne croyant pas le moins du monde à la possibilité d'un amour éternel, il se disait : Sophie se lassera d'attendre, et je lui donnerai pour mari le meilleur chasseur de la province. En attendant, elle est toute à moi.

Voilà comment se passèrent pour lui ces trois années ; puis, un matin, il dit à Sophie : Est-ce que tu penses encore à ton Parisien ? Et comme elle répondit simplement : J'y pense uniquement ! Son père fronça le sourcil, se mordit les lèvres, et m'écrivit d'arriver.

Sophie était pâlie et maigrie ; on voyait qu'elle avait souffert. Hélas ! je le vis bien... malgré la joie que lui causa mon retour... joie qui l'eût rani-

mée si elle eût continué et si un mortel chagrin ne l'eût détruite au bout de peu de jours.

Que vous dirai-je! le père de Sophie ne savait rien de mes idées, de mes travaux et de ma réputation. Ces choses-là ne l'intéressaient nullement; il n'en parlait jamais et nul n'eût osé lui en parler. Il ne savait que l'histoire des chasses de ses forêts, et ni livres ni journaux ne passèrent jamais par ses mains ni sous ses yeux; il croyait aux paroles de sa fille... Elle m'avait éloigné, elle me rappelait, elle m'aimait toujours; il la trouvait plus constante qu'il n'eût voulu, mais une fois qu'il eut pris son parti, il crut devoir faire les choses de bonne grâce... Et je fus reçu merveilleusement par lui et avec une ravissante tendresse par elle.

Oui, j'étais venu supplier le père de Sophie de me la donner sans condition, de me la laisser amener à Paris.

Que de scènes, de larmes, de prières!... Moi, me jetant aux pieds de cet homme qui ne pouvait pas me comprendre, Sophie me suppliant, moi, qui ne la comprenais que trop. Tout fut inutile. Il ne voulut point se séparer de sa fille, je ne voulus pas me séparer de ma gloire...

Sa colère, le chagrin de Sophie et ma propre douleur, tout fut déchirant... Des plaintes succédèrent aux prières, des reproches aux plaintes; il y eut alors des paroles désespérantes et des mots amers... Il y eut des choses qui blessent, irritent et offensent... Il y en eut qui arrachaient des larmes

à tous, sans rien changer... Oui... chacun... fut inexorable, et le désespoir de Sophie arriva jusqu'au délire... Pourtant... je partis encore, et je ne revins plus... Trois ans après, j'appris le mariage de Sophie. Elle avait encore attendu trois années. C'était au moment où j'allais faire représenter un nouvel ouvrage. La fin de mon bonheur était proche.

Les idées nouvelles arrivent aux esprits avancés : c'est ce que Bossuet appelle une soudaine illumination du ciel. Leur talent les exprime, les gens d'esprit les comprennent, et les sots les adoptent pour faire croire qu'ils les ont comprises. Mais les communications sont si promptes à notre époque, il se passe si peu de temps entre le moment de l'invention ou de la révélation à l'intelligence supérieure, et le moment où l'imitateur s'empare de l'idée que le génie a conçue que ce qui était encore hier une innovation hardie est aujourd'hui une idée générale, et tombera demain dans la classe des lieux communs ou des préjugés qu'on dédaigne, comme ces modes nouvelles qu'on n'ose d'abord porter de peur de paraître bizarre et singulier, et d'être seul à les avoir, et dont, au bout de peu de jours on ne veut plus se parer, parce que tout le monde les a.

Moi, j'avais jeté dans mes ouvrages quelques idées qui parurent nouvelles, surtout par cette forme élégante qui leur allait d'autant mieux qu'elles étaient toutes d'un ordre élevé et délicat. Elles appartenaient au sentiment d'ordre et de justice qu'on

cherchait alors à faire renaître pour rétablir la société sur des bases solides. Elles furent comprises, adoptées et vantées par tous ceux dont elles servaient et développaient la pensée ; puis un succès nouveau sert si bien d'anciennes rivalités, on s'en empare avec tant de plaisir pour nuire à ceux qui l'ont précédé ! C'est parfois un ballon qu'on grossit d'air et qu'on élève pour en faire un projectile redoutable qu'on jette aux devanciers, jusqu'à ce qu'il prenne assez de consistance pour offusquer lui-même. Alors on s'acharne après lui, et à force de piqûres et de coups de canif dont on le perce de part en part, on finit par l'amoindrir et l'abaisser à son tour.

J'en étais arrivé à cette situation où nécessairement on offusque quelque vanité, et où beaucoup sont tentés de dire comme Diogène : Ote-toi de mon soleil.

Dans les temps de calme, les petites jalousies et les haines particulières s'exercent seulement par de petites intrigues et des malices qu'on peut déjouer. Mais depuis cinquante années, c'est différent ! On a pris l'habitude, en France, de faire de temps en temps une bonne révolution, qui sert merveilleusement toutes les haines et toutes les ambitions personnelles, au nom de quelques idées. On avait vu d'immenses fortunes politiques s'élever sur les débris des grandes positions détruites. Il était bien temps que la littérature eût aussi sa prise de la Bastille et ses barricades, et que des noms nouveaux

vinssent remplacer cette vieille noblesse de gloire que confisquaient encore et Corneille et Racine.

Le combat eut cela de particulier qu'il laissa des deux côtés des morts sur le champ de bataille, sans qu'il y eut de triomphateur nulle part. On enterra, dans les deux camps, un certain nombre de petites gloires anciennes et modernes. Mais les vieilles gloires, appuyées sur le génie, n'en furent que plus radieuses... Et il ne resta rien de tout cela; le bruit même s'évapora et disparut aussi rapidement que la fumée d'un feu de paille.

Mais les idées du public avaient été troublées, on lui avait tant crié : C'est ici qu'est le génie ! Non, c'est là... qu'il ne sut plus auquel entendre, et qu'il n'en aperçut plus nulle part.

Le malade s'arrêta un moment, puis il reprit ainsi :

Et maintenant, que le ciel soit béni, car je vois dans la force qu'il me redonne en ce moment sa volonté puissante qui se manifeste... il veut que ma voix se fasse entendre à votre cœur et à votre pensée, Adelbert.

Eh bien ! j'avais donc atteint ce but actuel de tous vos désirs, ce but auquel j'avais sacrifié mes belles années et mes belles amours, et je l'avoue, oui, j'ai eu des torts; mais j'avais pourtant su garder intacts tous ces sentiments d'honneur et de fierté dont on semble s'être dépouillé depuis quelque temps. J'aurais eu honte de réussir par les moyens que l'on emploie; j'étais incapable de crier moi-

même mon nom à la renommée ! Je ne voulais la fortune que par de légitimes et nobles ressources. Et ce fut ce qui me restait de ces délicates susceptibilités, qui acheva de me perdre.

On a tant répété au peuple qu'il est roi, qu'il se demande à chaque instant : Mais où donc ai-je régné jusqu'ici ? et qu'il a voulu peut-être constater au moins une part de sa royauté dans le domaine de la littérature ! Il lui a donc imposé ses allures grossières, ses formes vigoureuses, sa puissance plus violente que raisonnable, sa force plus active qu'ingénieuse, plus ardente que réfléchie. Alors tout le charme de l'expression, le fini des nuances, la justesse des idées et la finesse des aperçus, ont cessé d'être compris et sentis.

Les plus jeunes, les plus exagérés, les plus forcés parmi les écrivains ont le mieux sympathisé avec le nouveau public, qui a plus de sensations que d'idées; puis, les journaux avec leurs innombrables voix sont venus parler avec plus de passion que de justice, avec plus de force que de raison ; et bientôt, dans ces bruits contraires, qui se heurtaient et s'entre-choquaient au lieu de se servir, il est des talents élevés et pleins de distinction dans tous les genres qui ont péri, comme les plus belles et les plus délicates des fleurs périssent au milieu des orages !

Ah ! je ne suis pas le seul, Adelbert, qui aie vu de nos jours disparaître l'auréole de gloire que le succès attachait à mon nom : la plupart des hommes

de nos jours se survivent à eux-mêmes, bien avant l'âge où le talent vieillit, et où l'intelligence s'altère par les années ; et cela parce qu'on est trop pressé de prendre leur place ; que la jeunesse est sans frein, et la vieillesse sans appui, à une époque où l'opinion publique, comme toutes les puissances intellectuelles, a perdu sa force devant les intérêts matériels qui dominent tout.

Le découragement vint très-vite pour moi devant l'injustice. Il me semblait que ceux qui accueillaient si vite l'erreur ne méritaient pas qu'on se donnât la peine de leur montrer la vérité ! La calomnie vint se mettre à la place de l'éloge, et le ciel ne m'avait pas donné un de ces caractères fortement trempés qui sont inaccessibles aux douleurs de l'une et aux plaisirs de l'autre. Pourtant, je demandai, je voulus une noble vengeance. Je la désirai aussi belle qu'elle était juste, et je composai le meilleur ouvrage que j'eusse encore produit. C'était de la sympathie du public pour mes œuvres consciencieuses que j'attendais ma consolation... Mais on ne me laissa point arriver à ce public qui m'eût peut-être vengé, ou du moins justifié par son suffrage.

Le théâtre, qui n'avait vu que des applaudissements suivre mes paroles, ne voulut plus les prononcer : la scène se ferma devant moi... il fut impossible au meilleur de mes ouvrages de se faire jour. Les petites rivalités personnelles s'étaient aidées des idées nouvelles, et des condamnations

qu'elles-mêmes peut-être avaient lancées, et les portes du théâtre furent fermées pour moi.

Les libraires aussi s'effrayèrent de se jeter dans des publications condamnées à l'avance. J'étais peu riche ; j'avais seulement cette modeste aisance qui permet de ne pas prostituer son talent au besoin de vivre. Je m'imposai des privations pour publier quelques livres à mes frais ; mais les grands journaux restèrent muets sur leur plus ou moins de valeur, et quelques mauvaises plaisanteries me poursuivirent dans les petits qui s'efforcèrent d'attacher le ridicule au nom que j'avais voulu rendre glorieux. Le public ne prit fait et cause pour personne ; il eut l'air de ne pas savoir ni de qui, ni de quoi il était question... il avait déjà oublié, et il était occupé d'autre chose.

Il serait trop long, Adelbert, de compter les contrariétés sans cesse renaissantes, les imperceptibles et inépuisables misères, semblables aux mille petits liens dont le peuple de Lilliput garrottait celui dont il redoutait la puissance, qui vinrent paralyser tous mes efforts, et rendre impossible tout ce que je voulus tenter ! Sans doute la force d'un géant eût pu dompter tous les pygmées réunis, et briser les liens qui venaient l'enserrer pour l'empêcher de se produire au dehors ; mais, je le répète, mon esprit, plus observateur qu'audacieux, se replia sur lui-même, moins peut-être par la crainte de manquer le succès que par l'insouciance qui me prit tout à coup sur la réussite. Je n'eus plus que du mépris

pour ce qui avait été l'objet de mon enthousiasme. Je regardai autour de moi, et je vis que la foule d'amis qui m'avait entouré, s'était, petit à petit, éloignée, les uns blessés par mon indifférence, les autres irrités par mes succès, quelques-uns effrayés par mes revers. Il ne me restait que ces gens à qui tout est égal : et ceux-là n'avaient jamais pu ni m'aimer, ni m'être chers. Je regardais au dedans de moi, et je n'y trouvais rien non plus. Le travail, le désir du succès, les occupations qui en sont la suite, et surtout cette forte passion de la gloire qui l'emportait sur tout le reste, avaient tellement rempli ma pensée et mon cœur, que rien ne s'était placé à côté de cela... Quand cette passion s'éteignit, tout resta dans l'obscurité, je ne distinguai plus rien : elle avait été ma seule lumière.

Le plus grand malheur des passions, a-t-on dit, n'est pas le tourment qu'elles causent, mais l'ennui qui leur succède.

Oui, l'ennui vint alors, et je n'étais plus jeune! il tomba comme le voile de plomb dont parle le Dante et je ne pus en soulever le poids.

Ah! celui qui déploya ses forces au profit d'une sainte cause, et produisit un peu de bien, trouve sans doute quelque soulagement dans cette pensée; mais ce bonheur m'était même refusé : mes ouvrages eussent-ils eu cette puissance, n'étaient-ils pas oubliés et repoussés?

Tout me manqua... et mon âme fut prise d'une de ces profondes mélancolies qui n'enfantent plus que

des pensées désespérantes et des projets désespérés !

Ce fut vers cette époque que, me promenant souvent seul, je vis, un jour d'hiver, une jeune femme qui marchait devant moi... Elle aussi était seule et marchait lentement, et avec cette nonchalance qui annonce qu'aucun but n'attire vos pas, qu'aucun intérêt ne les dirige.

Pourquoi, dans ce nombre infini de personnes qui circulaient dans les rues de Paris, cette femme, dont je ne pouvais voir le visage, attira-t-elle toute mon attention et fit-elle tout à coup vibrer toutes les cordes de mon âme? Pourquoi, sans chercher à la regarder, mes pas la suivirent-ils involontairement? pourquoi, en la voyant s'arrêter devant un magasin de gravures, mes yeux se portèrent-ils sur un petit portrait de moi, avec la certitude qu'il allait être aussi l'objet de ses regards? Ah ! c'est qu'on ne sait point aimer fortement sans qu'il reste quelque lien invisible, quelque secrète communication qui vous attire ! C'est que, malgré toutes les probabilités qui se présentaient à ma raison, mon cœur avait parlé, comme hier, celui de ces deux jeunes gens ; j'avais senti que c'était Sophie.

Elle hésita en indiquant au marchand la petite gravure qu'elle voulait acheter. Je vis le papier trembler dans sa main pendant qu'elle semblait l'examiner. C'était une gravure faite nouvellement et destinée à des œuvres complètes... Le changement que le chagrin avait apporté à ma figure était encore exagéré par le genre de talent de l'auteur, et

me donnait déjà cet air de réprouvé mis à la mode par l'école romantique. Ainsi les idées nouvelles qui me nuisaient avaient atteint jusqu'à mon visage.

Sophie soupira en me voyant si changé... Un soupir s'échappa de mon cœur pour répondre au sien... Elle me regarda alors... et tous deux immobiles, pâles et muets, nous considérâmes avec une profonde douleur les changements qui, pour d'autres yeux que les nôtres, nous eussent tous deux rendus méconnaissables.

En ce moment, un homme s'approcha pour lui présenter sa main... Il venait, dit-il, au-devant d'elle craignant qu'elle ne s'égarât dans la ville qu'elle ne connaissait pas, et je devinai... que c'était son mari; je m'aperçus alors qu'elle était en grand deuil... Son père était mort.

Je la vis s'éloigner sans qu'il me fût possible de faire un mouvement et de dire un mot... Je ne l'ai plus revue... L'année suivante j'appris sa mort.

Un long voyage m'enleva à ces mille petits chagrins qui viennent assaillir ceux qui sont en malheur.

En revenant, ma résolution était prise. Pourtant je voulus tenter encore un essai... Je cherchai à faire représenter un ouvrage : c'était devenu plus impossible que jamais. Le théâtre n'était plus une arène où de nobles et généreux rivaux venaient se disputer la gloire, c'était une boutique où des esprits plus ou moins habiles se disputaient l'argent.

Je vis le monde. Il était insouciant de tout ce

qui n'était pas un plaisir matériel et positif du moment présent. Il ne pensait jamais à l'avenir, et oubliait du passé tout ce qui ne lui était pas rappelé chaque matin par les journaux.

Dans un salon où le domestique m'annonçait à haute voix, un jeune poëte demanda à un journaliste qui j'étais. Ceux mêmes qui s'occupaient uniquement de ce qui m'avait occupé dix ans avec succès ne connaissaient pas mon nom. Il avait suffi de quelques années pour l'effacer.

Je renouvelai pendant quelque temps des tentatives qui me prouvèrent combien peu d'importance s'attachait à ce nom pour ceux qui le savaient encore; combien il en était d'oubliés comme le mien; combien il y en avait en évidence pour le moment qui le méritaient peu; combien d'estimés qui ne le méritaient pas; et combien de misérables qu'on entourait d'éloges et d'hommages, parce que ceux qui les portaient étaient puissants, ou qu'ils avaient, à force de charlatanisme et de bruit, éveillé l'attention et fait croire à leur puissance!

J'étais devenu misanthrope; je fuyais, je haïssais les hommes; eux aussi s'éloignaient de moi : je ne leur apportais que ma tristesse et mes ennuis, pourquoi m'aurait-ils aimé? Je tombai malade, et je fus aussi seul dans la ville où j'étais né, où j'avais vécu, où j'avais même été célèbre, que je l'aurais été dans une ville étrangère où je me serais tout à coup trouvé transporté.

Pendant cette longue maladie, que d'angoisses

physiques et morales vinrent m'accabler ! Puis je pensais au moment où mes forces me permettraient de nouveau de sortir de chez moi, et loin d'éprouver cette joie qu'un malade ressent en revenant à la vie, à ses amis, à ses habitudes, je m'effrayais de renaître à ces milles petites douleurs qui m'attendaient. Je commençai d'abord par sortir le soir et loin du centre où j'avais vécu. Un jour, encore faible, je parcourais cette rue où nous sommes, quand une voiture me renversa en me faisant une large blessure à la tête. Un ouvrier, un menuisier me releva, me porta dans sa boutique, et comme j'étais hors d'état d'être transporté, il me garda quelques jours chez lui, sa femme et ses enfants me soignèrent à l'envi sans savoir qui j'étais.

Dès que j'eus assez de force pour exprimer ma volonté, je mis à exécution le projet que j'avais conçu. Je louai ce petit logement, et je résolus d'y vivre seul; inconnu de tous, et en cachant à jamais mon nom. Je voulais aussi essayer de rendre mon expérience utile aux étudiants qui habitaient avec moi ce quartier. Mais souvent au moment de leur parler, je me pris de découragement : je savais que chacun veut se faire sa propre expérience et ne consent pas à se servir de celle des autres. Puis mes facultés s'étaient affaiblies dans ma maladie et avaient presque disparu à la suite de ma blessure. J'étais arrivé à la vieillesse, à la caducité, bien avant l'âge; étaient-ce les organes, ou bien mon intelligence elle-même surexcitée, tourmentée jadis, qui

manquait de moyens de se manifester? Mais souvent il m'était arrivé de ne pouvoir exprimer la pensée même la plus vive et la plus fortement empreinte dans mon esprit. Alors un nouveau désespoir m'accablait : ce n'était pas seulement à ma gloire que je survivais, c'était encore à moi-même! Il me semblait que c'était donner raison à l'indifférence, à l'injustice et à la haine, et toutes les douleurs assiégeaient alors mon esprit impuissant à rendre une seule de ces pensées qui le déchiraient.

Je restais donc silencieux, suivant avec curiosité ces jeunes gens qui commençaient avec tant d'espérances et de joies cette vie que je finissais avec tant de découragement et de souffrances.

Alors vint Adelbert : le nom de sa famille ne m'était pas inconnu, je l'avais entendu prononcer à Sophie. C'était celui d'un voisin de campagne et ami de son père, et ma mémoire perdue avait cela de particulier qu'en se refusant à tout autre souvenir, elle restait fidèle, ou plutôt se réveillait à un mot, un nom, une chose quelconque ayant rapport à Sophie.

Je m'attachai donc à Adelbert, sans retrouver pourtant la facilité de me faire comprendre... Puis, m'eût-il compris?

Mais Pauline! l'enfant de ma Sophie... de la Sophie de mes beaux jours... parut devant moi. Elle me vit, elle me reconnut; alors il me sembla qu'un voile se déchirait dans ma pensée pour me laisser voir encore mes jeunes amours radieux comme au-

trefois, et ce qui acheva de me montrer clairement tous mes malheurs et tous mes torts, c'est quand je crus voir toutes les douleurs de la mère prêtes à recommencer pour l'enfant ; toutes les erreurs du vieillard prêtes à recommencer pour le jeune homme !

Il s'arrêta... fatigué et affaibli, et prenant des papiers qu'il avait tirés du secrétaire :

— « Adelbert, dit-il, je vous remets ceci : vous y apprendrez ce que vous devez faire pour moi quand je ne serai plus ; Dieu veuille bénir mes paroles et vous apprendre ce que vous devez faire pour vous ! »

Depuis quelque temps déjà la voix du vieillard s'affaiblissait considérablement... ses yeux se fermèrent alors, et tous ceux qui étaient présents firent un mouvement d'effroi.

— Pas encore, dit-il doucement, comme répondant à leur pensée ; éloignez-vous pourtant..... vous en savez assez... le reste... est entre Dieu et moi !

Il fit signe au prêtre d'avancer : Adelbert ! ajouta-t-il encore, m'avez-vous compris ?

Adelbert répondit par un oui qui ravit le malade dont il serra la main avec une affection toute filiale; puis il conduisit les dames dans la pièce voisine où Christophe les suivit.

Quand ils rentrèrent, le malade avait cessé de souffrir, tout était fini pour lui dans cette vie...

Les dames se retirèrent silencieusement ; Pauline

pleurait : il y avait tant de solennité dans cette scène de mort, qu'Adelbert n'eut pas l'idée de rompre ce religieux silence, et son regard seul alla chercher le regard noyé de pleurs de la jeune fille ; il la conduisit à la voiture, puis il revint près du lit du mort pour remplir les dernières volontés qui lui étaient confiées...

De simples funérailles, une pierre sans nom, quelques aumônes aux pauvres du quartier, un legs à la famille du menuisier qui assurait son aisance, puis cette lettre à Christophe Potard : voilà tout.

« Mon cher Christophe,

« Quoique tu ne sois qu'un sot rempli de confiance en toi-même, un composé de grandes vanités et de petits moyens ; que tes habitudes soient grossières et ton langage peu délicat, cependant il serait possible, malgré cela, que tu ne fisses pas fortune ! Tu as un penchant à désirer la gloire et à concevoir parfois quelques idées généreuses, qui est capable de te nuire, et si ces nobles instincts allaient prendre le dessus, tu pourrais bien un jour mourir de faim ! Pour prévenir ce malheur, je te laisse quinze cents livres de rente, dont voici le contrat. »

Christophe Potard fit la grimace, mais il avait trop de bon sens pour écouter une vaine susceptibilité ; et il ne renonça pas à l'héritage pour un défaut de forme.

Quelques jours après, Adelbert partit pour aller voir sa mère et à la prière de la comtesse de Salvy, madame de Celcourt lui donna place dans sa voiture; les deux habitations de campagne étaient voisines et le jeune homme, en arrivant, devait trouver ses parents au château de Celcourt.

Un mois plus tard, madame de Salvy faisait emballer les effets de son neveu, pour les joindre aux nombreuses emplètes dont elle avait été chargée à l'occasion du mariage d'Adelbert de Saint-Géniès avec Pauline de Celcourt. Un gros manuscrit roulé frappa ses regards, une lettre y était jointe; elle était ouverte, chiffonnée et même un peu déchirée : les yeux de madame de Salvy y lurent involontairement les phrases suivantes :

« Votre ouvrage a des scènes du plus grand intérêt, de belles pensées et un style élégant. Il aurait certainement un succès glorieux, mais non pas un succès d'argent.

« Nous le refusons donc. Il n'y aurait qu'un moyen de le faire jouer, ce serait de le porter chez l'auteur avec lequel nous avons un traité particulier, il l'arrangerait, et nous le représenterions à la condition que votre nom n'y paraîtrait pas. »

Cette lettre avait six semaines de date : Adelbert devait l'avoir reçue à l'époque de la mort du vieillard... Madame de Salvy la jeta au feu pour qu'elle ne rappelât point au jeune homme sa déception;

mais elle fit mettre dans les malles le manuscrit qui pouvait être un souvenir d'espérance... Il ne sera pas fâché, pensa-t-elle en souriant, de pouvoir se dire un jour, comme la plupart des bons pères de famille : « Moi aussi j'avais fait, à vingt ans, ma pièce en cinq actes !... »

UNE

FEMME A LA MODE.

Est-ce possible? qui l'aurait pensé? et que faut-il faire maintenant? disait presque à voix basse et à elle-même une belle jeune femme plongée dans une inquiétude nonchalante; puis ses grands yeux bleus se levaient sans que sa personne gracieuse et paisible fît aucun mouvement, et ses regards s'attachaient sur une glace si bien placée, qu'elle réfléchissait des pieds à la tête la belle rêveuse qui ne pouvait éviter de s'y retrouver tout entière.

Elle resta quelques instants silencieuse et attentive, examinant ce visage régulier, ces traits délicats, ces nobles contours, dont rien n'avait encore altéré la fraîcheur; des boucles blondes, soyeuses

et abondantes s'échappaient d'un léger bonnet du matin, jeté sur sa tête, moins pour la couvrir que pour l'orner; les rubans flottants au hasard n'étaient là que pour attester la négligence qui avait présidé à l'arrangement matinal; négligence habile qui doit toujours rendre assez belle pour qu'il semble impossible que la plus brillante toilette puisse ajouter quelque chose à la beauté.

Pourquoi donc y a-t-il aujourd'hui dans toute cette jeune femme d'ordinaire si fière, si imposante, si maîtresse d'elle-même, de ses paroles, de ses mouvements et de ses regards, un mot abandon plein de découragement et de soucis? Est-ce une coquetterie nouvelle? Étudie-t-elle une plus gracieuse et plus ravissante expression? Non : cette suave indolence, cette vague rêverie sont sans apprêts; aucun art n'a présidé à cette pose pleine de charme, et cette puissance de séduction que la jeune femme possède en ce moment à son insu vient de ce qu'elle l'ignore, de ce qu'elle a oublié de penser à elle-même; et que ses mouvements, comme son immobilité, tout est naturel, tant son âme agitée par le plus grand intérêt de sa vie est entièrement concentrée sur l'objet de son inquiétude secrète; oui, toute la personne d'Emma, de cette vive et brillante comtesse de Marcilly, dont la mode avait fait sa divinité favorite, est en ce moment triste, distraite, découragée, à demi couchée dans une causeuse de velours bleu, d'où ses cheveux, d'un blond doré, et son teint si délicat, si blanc et si

doux, se détachent admirablement, et sa tête est légèrement inclinée, comme si le poids de graves et profondes pensées, trop lourd à porter pour sa faiblesse, l'entraînait malgré elle. Une de ses mains blanches, longues et flexibles, est tombée mollement à ses côtés, et se perd dans les plis multipliés du long peignoir de cachemire blanc qui l'enveloppe jusqu'aux pieds, et qu'une torsade blanche, nouée au bas de sa taille svelte retient seulement pour attester la délicatesse de cette taille élégante, dont les contours se devinent à peine dans l'immense ampleur de la robe. Si l'autre main n'a pas suivi cette pente naturelle, c'est qu'involontairement elle s'est trouvée arrêtée par une imperceptible chaîne d'or que la belle rêveuse avait passée à son cou quelques instants auparavant, par un mouvement machinal, sans doute, car elle n'a pas jeté les yeux sur la petite montre que supporte cette chaîne et que ses doigts ont retenue et tiennent encore sans but et sans projet. Le cadran de la montre, celui des pendules, eussent vainement frappé le regard de la comtesse, elle n'eût rien vu.

Que lui importait l'heure? Elle ne peut rappeler ni un souvenir ni une espérance qui fasse battre son cœur. Emma n'a jamais aimé qu'elle seule au monde, et dans ce moment, absorbée par une idée, il n'y a plus de jours, plus d'heures, plus rien qui marque le temps pour elle, la vie tout entière est dans ce qui l'occupe. L'emporter, triompher, tout est là, le reste n'existe plus.

Elle est toujours immobile, mais sa pensée s'échappe encore malgré elle de ses lèvres ; ses paroles trahissent le secret qui l'agite, et ses yeux interrogent avec anxiété le miroir, confident de ses craintes cachées.

Ai-je donc, dit-elle, perdu quelque chose de cette beauté qu'on admirait ? Un changement inaperçu par mes regards troublés a-t-il enlevé la puissance à ce visage qui charmait? Ai-je donc oublié dans ma toilette cet art d'être élégante avec assez de bizarrerie pour attirer les yeux, sans approcher de cette singularité qui peut toucher au ridicule ? Il ne s'agit pas pour moi d'être bien, mais d'être mieux; d'être jolie, mais d'être la plus jolie; d'être remarquée, mais d'être la seule remarquable ; car il vaudrait mieux être au premier rang dans un village, qu'au second dans Paris. Emma ne pût s'empêcher de sourire en parodiant ainsi un célèbre bon mot, et d'ajouter : — Oui, César avait raison... Il fut le plus grand parce qu'il fut le plus ambitieux, et l'ambition est la coquetterie des hommes, voilà tout. Et le regard de la belle ambitieuse avait l'air orgueilleux d'un conquérant sûr de reprendre à main armée la puissance qu'on a osé lui disputer. Puis, pour accroître sans doute son courage en se rappelant ses droits incontestables au pouvoir qu'elle veut ressaisir, Emma continua :

Que de sacrifices n'ai-je pas faits? que de soins n'ai-je pas pris pour assurer mes succès et conserver ma place de femme à la mode, dans un temps

où la gloire est si capricieuse et les places si difficiles à garder? Il m'a fallu autant d'habileté que de bonheur, autant d'adresse que de beauté, autant de calculs que de chances favorables! Si j'avais écouté parfois mon plaisir, mon caprice, mon cœur, je risquais tout. Cette puissance est comme les autres, enviée, disputée, attaquée chaque jour; car la réputation et le pouvoir d'une femme à la mode, sont comme la réputation et le pouvoir d'un homme d'État, à tout moment remis en question et en danger.

Madame de Mérinville n'a-t-elle pas, l'année dernière, occupé les salons pendant toute une semaine par son imposante beauté? Heureusement elle était si peu spirituelle, qu'à la première réunion assez intime pour permettre la conversation, j'ai pu sans peine mettre en relief sa bêtise et détruire ainsi son empire, car nulle part on ne règne longtemps sans esprit.

La délicate figure de lady Morton aurait bien pu captiver aussi la capricieuse attention du monde, mais ses toilettes étaient si bizarres, que leur singularité approchait trop du mauvais goût; elles étaient excentriques, il est vrai, mais sans grâce; la simplicité de ma parure auprès d'elle fit ressortir le ridicule de la sienne. En France on ne plaît qu'un moment avec le mauvais goût.

Quant à la brillante duchesse de Romillac, c'était vraiment une redoutable rivale; son rang, sa fortune, son éclat dans ce pays des vanités, auraient pu triompher. Ils occupèrent d'elle pendant un

mois, mais elle eut l'imprudence de se compromettre avec le bel Édouard d'Arcy, pour une femme à la mode qui doit mettre au nombre de ses armes les plus dangereuses des espérances adroitement exploitées dans l'intérêt de sa puissance : aimer réellement, c'est abdiquer.

Mon pouvoir s'augmenta de tout l'éclat de mes rivales détrônées. Je croyais avoir échappé à tous les dangers, et, continua Emma avec une expression de tristesse et d'amertume, c'est elle ! c'est Alix de Verneuil, une femme de province, une parente que j'accueille, que j'installe chez moi, quand, après deux ans de veuvage, elle veut visiter Paris, — elle, moins jolie que moi pourtant, moins élégante, moins occupée surtout du soin de plaire, c'est elle qui fixe maintenant les regards de tous !

La belle comtesse retombe après ces mots dans un morne abattement. Pour la première fois elle craint sérieusement de perdre sa puissance ; elle sent enfin qu'il peut arriver un moment où elle existera sans être la femme à la mode. Jusque-là elle avait cru ce titre tellement identifié à sa personne, que la mort seule devait le lui ravir. N'être plus la première, est-ce que c'est vivre ? car, depuis le jour où Emma s'était emparée de cette faveur inexplicable, capricieuse, frivole et puissante en même temps, qui donne le sceptre de la mode, sa vie avait été changée. Plus d'amitié !... Les femmes ne furent plus à ses yeux que des rivales ; le monde qu'un théâtre où elle jouait constamment un rôle ;

et les plaisirs, une occasion de se montrer ! Sa toilette ne fut plus ni le chaste vêtement de la femme modeste, ni la gracieuse parure d'une femme aimée, encore moins la négligence pleine de charmes de celle qui s'oublie pour penser à un autre. Ce fut d'abord et à tout prix le luxe, la vanité, la magnificence et l'éclat ; puis des idées bizarres, des recherches piquantes pour ranimer constamment l'attention fugitive ; enfin toutes les facultés de son intelligence, toutes les heures de sa journée furent consacrées à fixer cette insaisissable puissance, aussi impossible peut-être à définir qu'à conserver.

Qui pourrait dire en effet comment et pourquoi on devient une femme à la mode? Quels sont les moyens, quel est le but? Est-ce avec l'éclat de la beauté, ce seul pouvoir incontesté de la femme? Non, car souvent la plus belle reste inaperçue. Est-ce avec l'esprit, cette force invisible qui soumet toutes les autres? Non, car souvent il manque à la reine que le monde a choisie. Est-ce le rang, cette supériorité que l'orgueil n'admet plus, qui attire la divinité moqueuse? Non, car elle n'a jamais reconnu cette supériorité et on la vit déserter les palais pour le boudoir de Ninon. Est-ce l'opulence qui l'attache? Non, car la mode capricieuse jette parfois sans respect le ridicule jusque sur cet or brillant qu'étale à plaisir la vanité. Il n'est donc point de moyen certain pour l'atteindre, point de règle pour la fixer.

Si c'est particulièrement en France, ce n'est pas

exclusivement à Paris et dans le grand monde que naît cette plante curieuse et variée : chaque société, chaque province, chaque ville, grande ou petite, voit régner quelque brillante Célimène, exerçant un despotique empire sur la toilette des personnes qui l'approchent, ou le cœur des hommes qui l'entourent. Là, comme à Paris, les unes ont reçu ce rôle d'un caprice du sort ; les autres ont eu le caprice de s'en emparer, soit pour échapper à l'ennui et pour user une activité toujours sans emploi dans la vie d'une femme, soit pour tromper peut-être par l'apparence de l'amour leur cœur effrayé de la réalité, soit aussi parfois pour venger leurs belles années de jeune fille, que la pauvreté livra au dédain de ces hommes dont la vanité cherche la jeune femme qui prend alors sa revanche !

A côté de toutes ces favorites de la mode, il y a aussi des victimes, femmes malhabiles ou malheureuses, courant les chances des usurpateurs maladroits qui visent à la puissance sans l'atteindre, et ne recueillent de leur folle entreprise qu'un ridicule ; car nul n'a pu fixer les règles de ce jeu dangereux où avec tant de chances de perdre on en a si peu pour gagner !

Aussi tout fut-il employé par Emma pour réussir, et faute de certitude sur les moyens de conserver la faveur de la mode, elle n'en voulut omettre aucun : parents, amis, fortune, tout fut sacrifié à cet insatiable désir de briller. La vanité, l'orgueil,

l'égoïsme, étouffèrent la sensibilité, la tendresse, la bonté. Si Emma eût perdu son titre de femme à la mode, il ne lui serait donc plus rien resté.

Et sa pensée s'égarait dans des réflexions infinies. Jamais ministère voyant une majorité douteuse mettre son pouvoir en péril ne se jeta dans de plus vastes et plus nombreuses conjectures sur les causes de la défaite qu'il craint ou du triomphe qu'il espère; jamais des images plus diverses ne vinrent lui présenter un plus grand nombre de moyens de séduction à exercer sur les rebelles, de coups d'État à frapper sur les esprits avides d'événements, ou de faveurs légères à répandre sur les plus récalcitrants sans cependant compromettre sa dignité.

— A la promenade le matin, au bal le soir, comme ils l'entourent maintenant tous! poursuit Emma. C'est qu'aussi le comte de Prades ne voit qu'elle! Lui si dédaigneux, que toutes les femmes ont essayé vainement de le captiver! lui qui portait partout cet air ennuyé et indifférent qui excite toujours la coquetterie et la curiosité! comment ne pas tenter de réussir où toutes ont échoué; ne pas essayer de se faire aimer de qui n'aime que soi; ne pas s'efforcer de distraire d'une occupation qui distrait de tout. C'est une tâche digne des plus audacieuses, car enlever un homme à l'amour d'une autre femme n'est rien, mais l'enlever à l'amour de lui-même ou bien à un souvenir inconnu, triompher d'une rivalité dont on ne peut dire aucun

mal, faire une chose impossible enfin, à la bonne heure, on peut s'en donner la peine. C'est un but digne de tenter, et ce but, Alix l'avait atteint sans y penser. Tout le monde remarquait l'attention que lui donnait le comte, elle seule semblait ne pas le remarquer, et paraissait même le fuir, ce qui donnait à tous l'envie de la chercher.

Emma restait plongée dans ce labyrinthe de conjectures, car de l'hommage de deux ou trois héros de salon dépend la place que le monde assigne à une femme, et elle avait attiré près d'elle tous ceux qui disposent ainsi de la faveur de la mode, jusqu'au moment où Alix de Verneuil, en obtenant toute l'attention de M. de Prades, avait vu se fixer sur elle l'admiration générale.

La jeune rêveuse ne bougeait plus, elle était immobile et tellement préoccupée, que ce fut comme réveillée d'un sommeil profond, qu'elle s'écria avec un vif mouvement de surprise :

— Alix ! vous ici !

C'était en effet madame de Verneuil, brune piquante, à la figure expressive et animée, qui répondit en riant :

— Eh bien ! ne m'attendiez-vous pas pour la promenade ? Et ses regards surpris examinaient le négligé d'Emma, qui annonçait l'oubli ou le changement de leur projet.

— Et vous comptiez que j'irais, et vous comptiez sans doute aussi que nous y rencontrerions M. de Prades.

Il y avait un dédain plein d'amertume dans l'expression de la comtesse. Alix ne répondit pas. Emma vit alors madame de Verneuil s'asseoir tranquillement comme quelqu'un renonçant à sortir : il lui prit une violente envie de disputer.

— Puisque vous aimez le monde et les endroits où il se réunit, dit-elle, pourquoi donc avez-vous pris un prétexte hier pour vous dispenser de paraître à la soirée qui avait attiré chez moi ce que Paris offre de plus brillant ?

Alix sourit.

Après un moment de silence, la comtesse ajouta avec impatience :

— Dédaignerez-vous donc aussi de me répondre ?

Madame de Verneuil resta encore quelques instants avant de parler, mais les yeux de la comtesse l'interrogeaient si vivement qu'elle finit par dire en riant :

— J'étais souffrante, réellement souffrante; puis...

— Puis ?... reprit la comtesse presque colère.

— Vous le voulez, Emma, mais ne vous fâchez pas, répondit Alix toujours riante et maligne, je dirai tout. Moi, je ne comprends pas vos salons à la mode ; le plaisir y ressemble tant à l'ennui que j'ai peur de m'y tromper. La dame du logis réunit, il est vrai, les femmes les plus aimables et les plus jolies, mais pour les placer bien parées et bien ennuyées autour d'un salon comme des portraits de famille. Là, elles écoutent, plus ou moins bien, de la musique plus ou moins bonne, dont elles ne se

soucient guère. Pendant ce temps les hommes de leur connaissance, relégués loin d'elles, dans les pièces voisines ou dans les places où ils ne peuvent les aborder, ne parlent qu'entre eux ou à la maîtresse de la maison; car l'obligation de faire les honneurs chez elle, d'accueillir chacun avec quelques paroles de politesse, la met seule parmi les femmes en rapport avec toutes les personnes qui remplissent l'appartement. Elle seule s'amuse, montre de l'esprit, de la gaieté, de la grâce, pendant que les autres femmes, immobiles, ne sont là que pour servir de décoration à la pièce qu'elle joue toute seule au profit de sa société; et cette brillante fête ressemble plutôt à un piége qu'elle leur tend qu'à un plaisir qu'elle leur procure. Quant à moi, je fuis les amusements à la mode parce que j'aime à m'amuser.

Emma leva sur Alix des yeux malins; les deux jeunes femmes se regardèrent alors en riant, comme ces augures romains qui ne croyaient plus qu'à deux choses : leur adresse et la sottise des autres. Puis la comtesse dit gaiement, avec cette confiance qu'amène la certitude d'être comprise :

— N'ai-je pas raison, puisque le monde n'admire que ceux qui se moquent de lui?

— Mais, continua-t-elle, que fais-je de plus que les autres? On s'est toujours disputé la place partout. Dès qu'il y a eu deux hommes sur la terre, l'un a tué l'autre pour rester le premier. Depuis ce temps, il n'y a pas eu de triomphe sans victime. Et

quand j'immolerais quelques vanités à la mienne... le grand mal ! Au reste, il y a des femmes, qui, en voulant plaire à tous, cherchent encore à régner sans partage sur un seul ; et si Alix n'a point paru à ma soirée, c'est peut-être parce qu'un autre n'y devait point paraître, ajouta la comtesse d'un petit air railleur qui fit dire étourdiment à madame de Verneuil impatientée :

— Si je l'avais su, je me serais sans doute décidée à venir.

Il y eut un moment de silence. Alix rougit, embarrassée et inquiète de son étourderie. Emma comprit alors qu'un secret existait, et devina en même temps la possibilité d'en tirer parti.

— Je n'ai nommé personne, s'écria-t-elle en riant ; mais il paraît que le comte de Prades est tellement présent à votre pensée que son nom répond toujours à la question qu'on fait à votre cœur.

— Quelle folie ! dit Alix en éclatant de rire ! Moi qui le fuis...

La comtesse reprit :

— On ne fuit que ceux qu'on craint... on ne craint quelqu'un que par haine ou par amour...

Alix n'écoutait plus, elle s'était levée et cherchait autour de la chambre quelque chose impossible à trouver.

Alors Emma, après s'être placée si adroitement devant la glace de sa toilette, que ses regards pouvaient suivre tous les mouvements d'Alix, d'un air

plein d'insouciance malicieuse, continua ainsi en jouant avec les nœuds de sa ceinture :

— Le comte de Prades est beau, spirituel même, ce qui est rare de notre temps, pour un homme à la mode. Les gens d'esprit maintenant, au lieu de s'en prendre aux femmes, s'en prennent aux gouvernements. La société y perd beaucoup d'un côté et n'y gagne pas grand'chose de l'autre, mais enfin c'est comme cela; aussi quand il nous reste un homme d'esprit d'une figure agréable, Dieu sait comme nous le gâtons; et M. de Prades est bien le plus gâté de tous, n'est-il pas vrai?

Alix ne répondit pas, la comtesse reprit sans s'inquiéter de son silence :

— Accoutumé dès l'enfance à l'admiration, il a l'air de la mépriser; habitué aux coquetteries, il prétend qu'il les dédaigne; gâté peut-être par de plus tendres affections, il assure qu'il y est insensible... Les hommes à la mode ont tant de prétentions mal fondées!... et lui...

Alix était toujours dans le fond de la chambre, le ton dédaigneux d'Emma la blessa sans doute, car elle l'interrompit vivement.

— On ne reprochera certainement pas l'affectation au comte de Prades; sa franchise... la loyauté de son caractère... la vérité de ses discours...

Elle s'arrêta, car elle sentit qu'elle le louait beaucoup pour un homme qu'on fuit. Son amie continua sans faire aucune remarque :

— Lui... d'ailleurs, a prouvé qu'il était capable

d'un vif et durable attachement, et son indifférence pour ce qui l'entoure vient de ses regrets pour ce qu'il a perdu... Je le sais... moi... il a aimé... il aime encore une femme belle et digne d'amour.

En ce moment tous les efforts d'Emma étaient vains, elle ne pouvait apercevoir le visage d'Alix, qui tournait le dos à la glace, et se penchait vers une petite table où se trouvaient quelques gravures éparses.

Alors Emma continua à parler de cet amour inconnu et exclusif, s'arrêtant quelquefois, puis interrogeant Alix, qui répondait quelques mots rares et insignifiants. Dans un moment de silence, la comtesse se leva, marcha légèrement sur le moelleux tapis sans être entendue d'Alix ; et quand celle-ci, toujours baissée sur les gravures qu'elle avait l'air de regarder, disait machinalement :

— Quoi ! vous pensez?... Elle se sentit prise vivement par la taille. C'était Emma qui disait en riant :

— Je pense... Alix, je pense que vous aimez le comte de Prades.

Alix se tournant subitement vers le jour par un mouvement involontaire de surprise, laissa voir sa jolie figure toute rouge et troublée, où brillaient quelques larmes, et fit un cri de frayeur et d'étonnement, pendant qu'Emma faisait un cri de joie, car ce n'était plus une rivale pour une coquette, cette femme qu'un regret d'amour faisait pleurer !

Elle entraîna son amie sur la petite causeuse bleue, la fit asseoir près d'elle, attira sa confiance

par des paroles caressantes, et après ces mots inutiles, ces phrases inachevées et ces demi-confidences qui précèdent un aveu réel, Alix dit enfin :

— Avant mon mariage, il y a quatre ans... aux eaux de Baden, avec ma tante, je connus le comte de Prades. Pendant six semaines, il ne nous quitta pas... Près de lui je me trouvais si heureuse que je me croyais aimée.

Ma tante reçut ma confidence à la veille du départ ; et le jour même, le soir, elle parla devant moi, devant lui, de tendresse, de liens éternels, d'attachement... que sais-je ? Ma tante voulait connaître les idées du comte. Comme elles répondirent peu à son attente, à la mienne !... Il se moqua des affections sérieuses, des sentiments vrais, prétendit impossible pour lui d'en jamais éprouver, se montra tel qu'il était... indifférent, curieux, moqueur.

Glacée par ses railleries, je n'eus pas l'idée de lui apprendre notre départ. Le lendemain nous quittâmes Baden, ma tante et moi. Mon père m'attendait à Paris avec un mariage arrangé et convenable ; il m'était impossible d'aimer personne, mais j'obéis à mon père, et quinze jours après j'épousai M. de Verneuil. Je partis pour la campagne alors, et ne voulus plus revenir à Paris. Je craignais de le revoir, *lui*, car il était trop habile pour n'avoir pas deviné que je l'aimais. Le ciel ne bénit pas mon mariage, je fus malheureuse ; et la mort de M. de Verneuil me laissa libre, mais sans espoir de bonheur.

J'hésitai deux années avant de revoir Paris, mes parents et mes anciens amis; j'avais raison, Emma! Je repartirai demain pour n'y plus revenir.

Emma la regarda avec attention; la touchante figure d'Alix avait une délicieuse expression de tendresse; elle envia presque un sentiment qui, même dans ses chagrins, peut rendre aussi jolie.

Puis elle dit, pensive et comme à elle-même : — Quatre ans! — un voyage à Baden, il revint triste, — n'y retourna jamais, — se troubla même un jour que je parlais de cette époque. — Quand Alix arriva, — qu'il la revit, — il pâlit, — et ses yeux ne la quittèrent plus.

S'adressant alors à madame de Verneuil, Emma continua :

— Vous a-t-il parlé de votre séjour à Baden... de votre mariage?

— Jamais, répondit celle-ci; je ne l'ai vu que dans le monde... Il m'y cherchait parfois, mais semblait avoir oublié le passé.

Emma se leva vivement, sonna et demanda au domestique qui entra s'il était venu quelqu'un.

— M. de Prades demande si madame la comtesse peut le recevoir.

— Qu'il entre.

Et au moment où le comte saluait, Emma s'excusa d'être obligée de s'occuper de sa toilette, et chargeant son amie de la remplacer, elle passa dans la pièce voisine.

— Ah! répétait-elle en s'habillant toute joyeuse.

ils sont seuls, et l'amour est encore plus habile que moi !

Quand elle rentra, ils ne l'entendirent point. Alix était assise dans une bergère près du feu ; le comte, debout, appuyé contre la cheminée. Quoique seuls, ils parlaient si bas, qu'il fallait s'aimer pour s'entendre ainsi.

Un mois après, Emma donnait une de ces fêtes dont Alix avait parlé ; son appartement resplendissait du brillant éclat de tentures et de décorations nouvelles, en même temps que des plus riches toilettes ; jamais la réunion ne fut plus nombreuse en célébrités et en illustrations de tout genre ; jamais la maîtresse de la maison n'y brilla d'une façon plus éclatante et plus exclusive ; personne n'y parla de madame de Verneuil. Mariée la veille au comte de Prades, elle était partie avec lui pour l'Italie. Heureux, ils oubliaient le monde, qui le leur rendait.

La comtesse Emma de Marcilly, rassurée pour quelque temps sur son empire, continua pourtant d'y veiller comme doit le faire tout souverain qui veut garder sa couronne, qu'elle soit d'or ou de fleurs. Régner était sa vie ; aussi n'avons-nous parlé ni de son mari, ni de sa famille, ni de ses amis. Est-ce qu'on a quelque chose qui ressemble à tout cela, quand on est une femme à la mode ?

CÉLINE ET YVONNA

OU

DEUX AMIES D'ENFANCE.

Il y avait à peine six mois que la vive et jolie Bretonne Yvonna avait quitté le couvent, où elle était depuis son enfance et dont elle ne sortit que la veille de son mariage avec le comte de Bléville, et déjà elle écrivait à son amie intime, encore pensionnaire dans le lieu où elles avaient été élevées ensemble, pour s'excuser d'avoir mis un mois entre la dernière lettre qu'elle en avait reçue, et la réponse qui d'après la promesse faite au départ n'aurait jamais dû se faire attendre huit jours. Mais elle lui disait pour excuse.

Paris, 11 novembre.

Ma chère Céline,

Il y a six mois que je suis mariée, que je vis au milieu du monde et que j'observe ce qui s'y passe. Eh bien! dans ce monde élégant et désœuvré des salons, dans la société riche où nous sommes nées, et pour laquelle on nous a élevées, ma chère Céline, je m'aperçois déjà que toutes les idées et les habitudes sont en contradiction avec l'éducation qu'on nous a donnée; s'il en est de même dans les autres classes, si les actions y sont aussi en contradiction avec les principes, je ne devine pas trop comment cela peut s'arranger pour le bonheur de tous.

Mais j'en ai conclu que je devais me faire une éducation qui fût plus en rapport avec ce qui se passe. Alors, je regarde et j'apprends.

Ainsi la première, la grande affaire des femmes c'est d'être ou de paraître jeunes et jolies. C'est le mérite par excellence.

La femme la plus sotte, la moins agréable par le caractère, a un avantage sensible sur celle qui est aimable mais peu jolie; cela est porté au point d'être fait pour aigrir cette dernière, pour dégoûter les femmes des talents et de l'esprit, et pour diriger toutes leurs études vers les moyens de faire valoir leur extérieur.

Je tâcherai donc simplement et avant tout d'être jolie.

Tu me demanderas quel est le prix de tant de soins à faire valoir sa beauté?

Je répondrai qu'on veut plaire, c'est-à-dire inspirer de l'amour. C'est le but de toutes les femmes; les unes, parce qu'elles ont elles-mêmes du penchant à l'amour, les autres parce qu'elles sont coquettes; quelques-unes parce qu'elles veulent faire parade de leur résistance, toutes enfin parce qu'elles jouissent par l'amour-propre de l'attention qu'on leur donne, et qu'il n'est pas d'attention plus directe, plus exclusive que celle d'un amant. Je vois, et elles s'en doutent peut-être aussi bien que moi, que parmi ceux qui se donnent pour tels, il n'en est pas un sur cent, qui éprouve un attachement réel pour la femme à laquelle il rend des soins; mais la vanité n'en est pas moins caressée par les hommages, ils sont la preuve qu'on est trouvée plus aimable qu'une autre. Ce sont donc les empressements plutôt que les sentiments que les femmes cherchent à faire naître; à moins, comme je l'ai dit, qu'elles ne soient entraînées elles-mêmes par la tendresse ou le goût du plaisir : dans ce dernier cas, elles sont crédules par le besoin de croire ce qu'elles désirent; elles forment des liaisons où elles risquent leur repos, leur réputation, et dans lesquelles les hommes, au contraire, sans courir aucun danger, jouissent de la supériorité qu'elles leur ont donnée sur elles et acquièrent une sorte de gloire.

Je serai donc *coquette* et avec réflexion; j'espère ainsi éviter les inconséquences qui préparent

les chagrins, et bien sûrement j'éviterai les torts qui avilissent.

Mon mari n'est ni bien, ni mal, ni méchant. Il ne m'aime, ni ne me hait ; j'ai su qu'après quelques folies de jeune homme, il avait voulu réparer par un bon mariage la brèche faite à sa fortune ; j'étais riche, il m'a demandée sans me connaître, c'était donc ma dot qu'il voulait ; quant à moi, il ne s'en embarrassait et ne s'en embarrasse guère : il a continué sa vie dissipée, avec ses amis, ses chevaux, etc., etc.

Je suis donc libre d'arranger la mienne comme je le veux. Je chercherai les distractions et l'amusement. Quant à mes affections, elles seront toutes pour toi seule.

YVONNA DE BLÉVILLE.

Le jour même où cette lettre fut mise à la poste, la jeune comtesse de Bléville reçut de Céline de Bloye la lettre suivante.

Beauvais, 7 novembre.

Ma chère, et bien chère Yvonna, malgré ton silence, je crois à ta tendresse ! Il m'est si nécessaire d'y croire ! je suis si malheureuse !...

Je sens le besoin de te raconter mes peines et de gémir avec toi, mon amie ; je vais t'écrire de mon lit sans savoir si jamais tu liras le récit de mes souffrances : il me semble qu'elles s'adoucissent en le

traçant pour toi. Douze heures pénibles se sont écoulées et mes douleurs de tout genre se sont accrues. Je n'ose porter mes regards sur l'avenir ; mon père va arriver indigné contre moi ; qu'ordonnera-t-il de sa fille?... Coupable ! Oh ! non ! j'ai cédé à la pitié, j'ai manqué aux convenances ; mais je n'ai pas manqué à l'honneur ; celui qui m'est cher ne m'aurait pas engagée à des actions avilissantes.

Cependant, qui me rendra cette justice? Ce ne sont pas ceux dont l'existence est dans le plaisir de médire ; ce ne sont pas non plus ceux que leurs propres faiblesses disposent à croire le mal : c'est l'être vertueux, incapable de torts qui n'en suppose pas chez autrui. En est-il beaucoup de ces gens également exempts d'injustice et de défauts, sensibles et constamment dans la ligne des devoirs? S'il en est, qu'ils viennent à l'aide de la faible créature qu'on accuse sur des apparences ; qu'ils élèvent la voix pour m'arracher à la honte ; qu'ils s'interposent entre un père irrité et sa fille tremblante.

Cette crainte de l'arrivée de mon père achève de m'accabler ; jusqu'à présent le jour qui le ramenait vers moi était un jour de fête ! Je frémis à l'idée de sa colère ; c'est un enfant couvert d'opprobre qu'on va lui rendre ; c'est le mépris de celle qu'il avait chargée de remplacer une mère qui me rejette dans son sein ! Je suis bien misérable !...

Mais je m'aperçois que je te parle de mes douleurs sans t'avoir conté les événements cruels et doux qui les ont causées.

Depuis ton départ du couvent j'avais obtenu de n'être plus que pensionnaire en chambre, c'est-à-dire, comme tu le sais, d'être libre de mon temps et de mes actions dans l'intérieur de la maison, sans être astreinte à la règle et aux études des autres pensionnaires.

J'ai dix-neuf ans. Je ne devais sortir du couvent que pour mon mariage, comme toi ; car moi aussi je n'ai plus de mère, mais toi, Yvonna, ton père libre et sans autre enfant que toi veillait sur ton sort. Il te voyait souvent, il t'a mariée au fils d'un ancien ami. Tu as des chances de bonheur ! Moi, oubliée depuis longtemps d'un père qui s'est remarié et qui donne toute son affection à sa nouvelle famille, je lui suis devenue étrangère ! Une fois par an il vient visiter le couvent. Puis j'ignore tout ce qui le regarde, même ses projets pour mon avenir. Le sort qui m'est destiné m'est complétement inconnu, et, depuis ton départ, la tristesse que tu me reprochais et que tu parvenais souvent à dissiper, m'accablait plus que jamais, et je cherchais la solitude pour m'y livrer.

Je passais une grande partie de la journée dans le jardin. Les grands arbres que l'automne dépouillait, le froid qui commençait à se faire sentir me semblaient en harmonie avec mes dispositions mélancoliques. Un jour le pan de muraille qui donne sur la campagne s'était abattu, et je laissai errer mes regards hors de cette enceinte qu'il m'eût été facile de franchir si quelque intérêt m'appelait ail-

leurs. Mon attention fut attirée alors par un jeune homme qui marchait précipitamment et paraissait dans la plus vive agitation ; ma curiosité involontaire me fit rester à la place d'où je voyais tous ses mouvements et d'où je pouvais même entendre des plaintes et des mots entrecoupés, qui attestaient une douleur profonde et violente.

Je le vis prendre des tablettes, puis écrire avec plus de calme et tirer ensuite un pistolet qu'il dirigea contre son cœur.

Crier, m'élancer, détourner l'arme fatale et l'empêcher ainsi d'exécuter son funeste projet fut l'affaire d'un instant.

Sa surprise, à ma vue, mon émotion, la sienne, tout cela, mon amie, ne peut se dire.

Tout cela... nous lia plus en quelques secondes, que n'eussent pu le faire des jours, des mois, passés dans les relations du monde.

J'appris que M. de Jouval, d'une noble famille, mais pauvre, mais ruinée, avait vu s'accumuler sur sa tête tant de malheurs et de déceptions qu'il avait pris la résolution de mettre un terme à une existence qui ne lui offrait plus aucun espoir. Les mots qu'il avait tracés étaient pour sa mère. Il implorait son pardon, car il était brouillé avec elle, et c'était une des douleurs cruelles de sa destinée. Sa mère avait voulu le forcer à un riche mariage qui répugnait à son cœur, et il avait ainsi encouru sa colère.

Je le calmai... Je le consolai de mon mieux. Il m'avoua avec émotion qu'il était encore plus touché

de ma bonté que convaincu des raisons que je lui donnais, mais qu'il vivrait pour moi.

Cependant, l'heure me força de rentrer, de m'éloigner.

Et voici mon tort... Yvonna ! mais comment aurais-je refusé ? Sa vie en dépendait. Je promis donc de revenir.

Trois jours de suite je me rendis ainsi vers cet endroit isolé du jardin, et grâce à ce qu'on n'avait pas aperçu cette ouverture située tout à l'extrémité de la maison où nul ne va jamais, je revis M. de Jouval.

Enfin hier il me fit l'aveu de son amour et me demanda la permission de s'occuper des moyens d'arriver jusqu'à mon père et de chercher à obtenir ma main.

Mon cœur l'avait déjà compris et lui aurait répondu à l'instant, mais je crus devoir remettre au lendemain une réponse plus formelle qu'il parut attendre avec anxiété.

Le lendemain, ah ! mon Yvonna, ce lendemain c'était aujourd'hui et au moment où je me préparais à me rendre au jardin, la supérieure du couvent entra dans ma chambre.

— Mademoiselle, me dit-elle avec une dureté et un mépris qui me glacèrent... Mademoiselle, vous vous êtes déshonorée et vous faites partager votre déshonneur à la maison destinée à vous servir d'asile contre les vices du monde.

On vous a vue au dehors de cette enceinte vous

entretenir avec un jeune homme ; c'est pour aller vous-même au-devant du séducteur que vous avez franchi la clôture de cette maison. Ce degré d'audace étonnerait dans une fille de votre âge, privée de toute éducation et de tous principes ; je ne sais quel nom lui donner quand c'est vous, mademoiselle de Bloye, qui y êtes parvenue.

Vous devez bien prévoir qu'après la découverte de vos torts, il ne nous est plus permis de vous conserver au nombre de nos pensionnaires : dès aujourd'hui, je vais écrire à monsieur votre père de venir vous chercher ; en attendant son arrivée, vous ne souillerez pas de votre société vos jeunes et estimables compagnes, vous habiterez votre chambre jusqu'au moment où vous sortirez d'ici, et l'on prendra des précautions pour vous y retenir.

Je ne vous ferai pas de représentations, votre honte est connue dans tout le voisinage, l'hypocrisie de votre maintien, votre douceur et votre réserve apparente ont dû nous tromper ; d'ailleurs vous avez poussé si loin vos fautes qu'il aurait fallu avoir l'imagination aussi dépravée que vos mœurs pour les deviner.

A cette dernière et révoltante accusation, je voulus prendre la parole pour ma défense, mais je ne fis que balbutier quelques mots sans suite ; je n'entendis pas distinctement ce que la maîtresse put ajouter, et je perdis bientôt entièrement connaissance.

J'ignore quelles crises j'éprouvai, mais elles fu-

rent aussi effrayantes que prolongées ; je ne repris mes idées que le lendemain. En ouvrant les yeux, je vis d'un côté de mon lit la seconde maîtresse, dont les regards n'étaient que curieux, et ma femme de chambre qui pleurait. Une voix compatissante m'exhortait au courage, c'était celle d'une personne placée de l'autre côté qui me soutenait et me frottait les tempes d'une liqueur spiritueuse ; je fis un effort pour tourner la tête, et je vis la figure respectable du bon M. Blondel, médecin du couvent, qu'on avait sans doute appelé à mon secours. La pitié était peinte dans ses mouvements comme sur sa physionomie, et cet intérêt de la bonté me fit éprouver quelque soulagement : il me dit encore de prendre courage, m'offrit une boisson que je repoussais machinalement, et que ses prières seules purent m'engager à accepter ; en ce moment, je souhaitais de mourir.

La fièvre ne m'a pas quittée ces deux jours-ci ; j'ai eu souvent des défaillances et du délire, mes larmes coulent sans presque discontinuer, et cet état, qui devrait exciter la pitié, puisqu'il est la suite des déchirements de mon âme, laisse nos maîtresses insensibles.

Que fait maintenant M. de Jouval ? Mon absence lui aura prouvé mon indifférence et mon refus d'être à lui. Il sera retombé dans l'état de désespoir dont je l'avais tiré... Si le même moyen de se soustraire au malheur allait s'offrir à sa pensée ? Si sa main s'armait encore contre lui-même ?... Je

ne suis plus là pour l'arrêter... quelle image!... J'entends le coup... Je vois couler son sang!...

O mon amie, à peine ai-je la force de tracer encore quelques mots, je sors d'un effrayant délire. Je ne sais pas nettement ce que j'ai dit et pensé! mais j'ai horriblement souffert. M. de Jouval s'est toujours présenté à moi atteint d'une blessure mortelle. C'est un pressentiment peut-être.

Je n'ai point l'idée de la durée de ce que je viens d'éprouver. Ah! plus de quinze heures... je le vois... se sont passées... C'est fini! toute espérance s'est anéantie pour l'infortuné. Il ne compte plus sur moi... C'était hier qu'il devait me voir, ce jour d'hier ne saurait plus se ressaisir, le mal qu'il a pu faire est irréparable, il a décidé sans doute de notre sort à tous deux... Je ne lui survivrai pas...

Adieu, adieu mon amie.

CÉLINE DE BLOYE.

Ce fut au milieu de ses projets de coquetterie et d'indifférence qu'Yvonna reçut cette lettre de son amie.

Yvonna était jeune, bonne; et peut-être ce qui avait fait naître en elle des calculs froids et cruels, n'était que le profond sentiment de l'équité blessée au contact du monde, et se révoltant contre ce qu'il présente de contraire à la justice. Mais en ce moment elle ne vit que l'amie malade et désolée. Le comte de Bléville était à la campagne pour plusieurs jours; Yvonna ne pensa ni au bal du soir, ni

à la fête du lendemain où elle avait cependant espéré paraître avec éclat. Elle partit.

Mais quand elle arriva au couvent, quand elle y demanda Céline... on lui répondit qu'elle n'y était plus... qu'elle venait de quitter le couvent depuis quelques jours.

L'état de maladie où Yvonna la supposait, avait rendu suspectes les réponses qu'on lui fit. Son inquiétude et ses craintes s'accrurent par tout ce qu'elle put recueillir des pensionnaires qui ne savaient pas ce qui s'était passé, et soupçonnaient seulement qu'on leur cachait quelque chose.

Tout ce qu'elle put conclure de leurs paroles, c'est qu'en effet Céline avait paru en proie à un violent chagrin, et à une maladie qui lui ôtait tout à coup le sentiment de l'existence : elle paraissait évanouie et ne reprenait connaissance que pour pleurer amèrement. La fille de service qui avait dit cela, ajoutait qu'étant entrée de nouveau dans sa chambre pour lui apporter une potion calmante, elle ne l'avait plus trouvée dans son lit, et que depuis cet instant elle avait complétement ignoré ce qu'elle était devenue. Si la supérieure le savait, elle n'en parlait plus et imposait silence à tous ceux qui voulaient en parler.

C'est en effet ce qui s'était passé avec Yvonna, quand elle avait voulu interroger sur son amie, et la jeune femme inquiète et attristée s'éloigna du couvent et revint à Paris sans avoir pu rien savoir de la destinée de Céline.

Ce ne fut qu'après plusieurs jours d'inquiétude qu'elle en reçut enfin la lettre suivante.

Ma chère et bien chère Yvonna.

Tu te souviens de la douloureuse agitation où j'étais quand je t'écrivis la dernière fois... J'avais sans cesse présente l'image de M. de Jouval dans l'accès du désespoir, terminant sa vie et ses malheurs comme il était prêt à le faire, lorsque j'allai l'arrêter et l'implorer pour lui-même. Chaque instant accroissait pour moi l'impression de cette idée ; elle était devenue, dans mon esprit, presque une réalité, et j'essayerais bien inutilement de dépeindre ma souffrance. Comment exprimer celle que cause la mort de l'objet qu'on aime ? la mort violente ! la mort qu'on eût pu empêcher et dont on est la cause ! Aujourd'hui encore, que la possibilité de voir renaître cette situation n'existe plus, ce n'est pas sans éprouver des tourments inexprimables que ma pensée s'y reporte.

Si un seul instant écartait M. de Jouval de ma mémoire, c'était pour me présenter mon père, aigri par les dépositions des religieuses, m'arrachant à mon asile, m'entraînant sans vouloir m'entendre, sans que j'eusse le courage d'élever devant lui la voix pour ma défense, dans quelque autre pension d'où je ne pourrais plus communiquer avec vous, ni m'instruire du sort de M. de Jouval. Cette suite de conséquences me rendait mes premières craintes

en me rappelant celui qui les occasionnait : les mêmes images se présentaient de nouveau, et je décrivais ainsi un cercle qui me ramenait toujours au même point, au comble de la douleur et de l'effroi.

Une fièvre brûlante, en me donnant une force factice, semblait doubler mes facultés, pour les proportionner à ce que j'avais à souffrir. De là naissait ensuite l'accablement qui confondait toutes mes idées, sans détruire le sentiment vague de mes maux. Ces jours ont été affreux ; je ne t'en trace qu'une imparfaite esquisse ; il n'est pas de termes qui rendent exactement des impressions de ce genre.

Dans un instant où l'espérance balançait un peu mes craintes j'avais écrit à M. de Jouval pour l'instruire de l'obstacle qui me retenait, je lui avais dit : « Comptez sur mon cœur ; je vous aime. Tra-« vailler à m'unir à vous, c'est chercher à me ren-« dre heureuse ; et quoi qu'il arrive, jamais je ne « serai à un autre. » Je ne savais comment lui faire porter cette lettre, il m'était impossible d'employer Aline, ma femme de chambre, gardée à vue, et ne jouissant dans la maison que d'une apparente liberté : j'avais le projet d'en charger le bon M. Blondel ; mais comme si une fatalité se fût attachée à moi, et eût voulu m'ôter tout moyen d'alléger ma misérable situation, déjà deux fois il était venu depuis que ma lettre était écrite, et la maîtresse l'avait accompagné, s'était approchée avec lui de

mon lit, et ne l'avait pas quitté un instant. Je frémissais d'impatience; chaque heure qui s'écoulait ajoutait à mon désespoir, et me semblait devoir être l'heure qui comblait celui de M. de Jouval. La dernière journée que je passai de cette manière, ne peut se peindre, ni s'imaginer; et je ne conçois pas moi-même que j'aie pu souffrir autant sans que mes organes se brisassent.

La fatigue, et non le calme, enfin me rendit immobile pendant quelques moments; je vis sortir de ma chambre les personnes qui y étaient; on ne fit que tirer la porte; le bruit de la clef ne se fit pas entendre; celui des pas s'affaiblissant par degrés m'indiqua qu'on ne prenait plus de précautions contre mes tentatives pour revoir le bosquet. Une lueur d'espérance brilla pour moi, et mon âme affaiblie reprit de l'énergie. J'irai, me dis-je; j'userai le reste de mes facultés à lui porter de la consolation, ou je périrai près de son corps privé de vie. J'étais mourante; mais je dus à l'idée de la possibilité de consoler, de sauver, peut-être, l'homme qui m'est cher, une force momentanée. Je me hâtai de me couvrir d'un vêtement; mes jambes vacillaient, et mon cœur battait avec une violence capable de me suffoquer. Ma seule crainte était d'être surprise et de ne pouvoir réaliser mon projet. J'ouvris la porte en tremblant; j'écoutai, tout était calme; je posai mon pied avec précaution sur les marches de l'escalier, en m'appuyant contre le mur; j'avançais la tête, redoutant de voir ouverte la porte de la

salle basse, elle était fermée ; je pensais qu'on pourrait l'ouvrir brusquement, mais je consentais à tout risquer : la seule chose qui me parut à craindre était de ne pas atteindre mon but.

J'entendis parler dans la salle pendant que je traversais le corridor, je sortis enfin ; mon œil parcourut l'espace ; cet instant allait décider de tout : je n'aperçus personne. Il ne s'agissait plus que de trouver des forces ; elles me manquaient absolument ; je chancelais à chaque pas ; je calculais le long trajet qui me séparait de l'extrémité du jardin, en frémissant de la pensée que je ne pourrais y arriver.

Il pleuvait ; la toile légère dont j'étais vêtue fut imbibée avant que j'eusse fait vingt pas ; je voulais me presser, pour atteindre les arbres, et me soustraire à la vue des personnes qui auraient pu sortir de la maison, et mon corps brisé par la maladie ne pouvait suivre l'impulsion de ma volonté. Enfin, je gagnai le bosquet ; je m'engageai sous les charmilles, me soutenant d'un côté par l'appui de la muraille, et de l'autre en saisissant les branches.

Tout à coup je fus frappée de la possibilité que la brèche reconnue eût été réparée : je ne pense pas, dans tout le cours de mes malheurs, avoir éprouvé une douleur aussi cuisante que celle que je sentis de cette conjecture subite, qui me présageait la ruine de ma dernière espérance. Comment ne me fit-elle pas tomber dans une de ces défaillances auxquelles j'étais sujette depuis quelque temps ?

J'avançai encore ; je n'osais porter mes regards vers ce point sur lequel il était si important pour moi d'être éclairée : le reste d'incertitude que je conservais me semblait un trésor que j'allais perdre. J'arrivai tout près ; le passage subsistait, je m'y précipitai comme si l'on eût dû le clore un instant plus tard.

Quand je fus hors de l'enceinte, je me sentis épuisée ; je m'appuyai contre le mur, je prononçai : *Je vais le sauver,* comme pour m'exciter moi-même par cette considération, et j'avançai un peu. Le froid me gagnait toujours davantage, et cependant la sueur se mêlait sur mon front à l'humidité de la pluie. Ma respiration devenait difficile ; mes dents se heurtaient et mes jambes fléchissaient sous le poids de mon corps. J'aperçus la chaumière où je savais qu'il s'arrêtait d'ordinaire, mais alors je ne pouvais plus marcher. Forcée de me laisser aller sur la terre, je me crus à ma dernière heure, et réfléchissant que la tentative qui me l'avait fait avancer devenait infructueuse si je ne pouvais me traîner plus loin, je pleurai amèrement.

Cependant je ne sentais mes souffrances physiques que sous le rapport de l'obstacle qu'elles mettaient à mon projet ; cette idée seule m'occupait. Faisant enfin un dernier effort, je me levai, et me redisant de nouveau : Je puis le sauver, j'atteignis cette chaumière où j'étais sûre d'apprendre au moins de ses nouvelles.

Comme si j'avais dû être la proie de tous les gen-

res de tourments, je pensai, dans cet instant, qu'il était trop tard ; que M. de Jouval était parti ou mort ; ce fut une douleur inexprimable qui se joignit à tout ce que je souffrais déjà. Je m'arrêtai, n'osant plus ouvrir la porte ; un mouvement machinal seul me fit porter la main à la serrure. J'entrai en appelant avec un cri déchirant M. de Jouval... Il était là ; mes yeux s'arrêtèrent sur lui, il venait à moi ; un sentiment de joie m'anima ; mais, soit le passage trop rapide de la crainte excessive à la consolation, soit épuisement total, je perdis connaissance.

Je me rappelle parfaitement, mon amie, le moment où l'existence, c'est-à-dire son sentiment, se réveilla en moi. Des nuages offusquaient mes idées dont la chaîne cherchait à se renouer ; je sentais vaguement que j'étais, sans me dire clairement que j'étais moi. Une main tenait la mienne ; ma première sensation fut celle de l'intérêt que j'inspirais ; je serrai cette main, ce fut mon premier mouvement et le premier acte de ma volonté renaissante. Je commençai à retrouver mes souvenirs, ils se rattachèrent les uns aux autres, mais affaiblis ; mes sens dormaient encore, et mes facultés morales avaient déjà repris leur activité. J'ouvris les yeux ; je fus fatiguée un instant de l'éclat du jour et ne distinguai rien. Peu à peu les objets se dégagèrent de la vapeur qui les confondait. M. de Jouval, pâle, baigné de pleurs, et dans cet état d'anxiété qui annonce l'attente d'un important évé-

nement, était en face de moi et fixait sur moi les yeux ; j'essayai de lui sourire et de lui tendre la main que j'avais libre ; il vit mon intention, parut prêt à s'élancer vers moi, et commença à me parler ; la personne qui était à mon côté fit un signe répressif : M. de Jouval se tut, joignit les mains et exprima l'espérance. Je tournai la tête et mes regards se portèrent sur le bon docteur Blondel ; il interrogeait mon pouls, avait l'air satisfait, et me dit d'une voix douce : Vous êtes bien ; soyez tranquille, votre prompte guérison en dépend. Je restai immobile ; mais mon cœur avait repris courage ; l'amour et la reconnaissance le remplissaient.

Une femme d'un certain âge, d'une physionomie noble et gracieuse, vint à moi ; elle portait un breuvage qui m'était destiné ; M. de Jouval la suivit, et avança sa main pour se charger du vase au moment où elle se disposa à soulever mes oreillers pour me mettre à portée de cette boisson. Le pauvre M. de Jouval tremblait ; le docteur Blondel quitta mon bras pour se charger de l'office que l'émotion du premier ne lui permettait pas de remplir. La main de M. de Jouval se posa doucement sur la mienne. Ma Céline, vous m'êtes rendue, dit-il ; je suis le plus heureux des hommes. Et il se retira pour reprendre sa première place. Je voulais parler ; le docteur m'imposa silence, fit fermer les rideaux et me recommanda de nouveau la tranquillité. Aucun bruit ne se faisant plus entendre, je ne tardai pas à m'endormir.

Ce sommeil rafraîchissant détermina ma convalescence. Dès le lendemain il me fut permis d'écouter et de répondre. J'étais bien faible ; mais je ne souffrais plus, et je sentais, avec une sorte de jouissance, l'existence qui m'était rendue. J'interrogeai pour savoir où je me trouvais. Le bon M. Blondel me dit que j'étais chez lui, et me fit connaître pour sa sœur la femme dont la physionomie respectable m'avait frappée la veille. Celle-ci, à son tour, me tint les discours d'une mère tendre qui verrait sa fille échappée au danger de périr.

Ah ! mon amie, tu ne nieras pas la bonté, la vertu désintéressée et la bienfaisance infatigable, quand tu sauras que dans tout le cours de ma maladie, et encore aujourd'hui que je suis presque entièrement rétablie, mademoiselle Blondel, la sœur du bon docteur, m'a soignée elle-même pendant des journées entières, et s'est réveillée plusieurs fois chaque nuit pour surveiller les gardes-malades et s'assurer que les ordonnances de son frère étaient exactement suivies. On ne peut attacher moins d'importance à une conduite aussi généreuse que le font cette demoiselle et son frère. A les entendre, elle ne mérite aucune admiration, et, s'ils l'avaient pu, j'aurais ignoré une grande partie de ce qu'ils ont fait pour moi. C'est M. de Jouval, pénétré de reconnaissance, qui, par ses récits, m'a mise à portée de juger de celle que je leur dois.

Je ne chercherai pas, mon amie, à te répéter exactement ce qui m'a été dit par ce dernier. Ima-

gine tout ce qu'une âme aimante peut éprouver en acquérant la preuve d'un attachement dévoué, et toutes les expressions qu'on peut employer pour peindre l'amour, l'estime, la reconnaissance, et tu resteras encore au-dessous de la réalité.

La sensibilité de M. de Jouval m'étonne moi-même. Il a connu mes motifs, il a apprécié ma démarche; rien dans mes intentions ne lui a échappé : il lit dans ma pensée. Et dans la position la plus fâcheuse, sous tous les autres rapports, je le vois heureux de mon attachement.

C'est surtout lorsqu'il trace le tableau du sort qui nous est réservé quand nous serons unis que mon âme est doucement émue; il rappelle cette illusion qui le séduisait, il peint l'être qu'appelait son cœur, avec lequel il comparait tous les objets, et qui en détruisait l'impression. C'était, dit-il, ma douce Céline que j'aimais avant de la connaître. Ce sont mes qualités, oserai-je le dire, mon amie, mes défauts même qu'il avait chéris dans cette amante imaginaire. Il la voulait comme moi, ne sachant que sentir, aimer, et étrangère aux inquiétudes de l'amour-propre, aux combinaisons de l'ambition, aux plaisirs indépendants du cœur, ne jouissant que par ceux qu'elle aime et ne souffrant que de leurs peines. Être aimé avec ce dévouement, dont une femme de ce caractère est seule capable, lui paraissait le vrai bonheur; la posséder, voir en elle la mère de son enfant, la compagne de sa vie entière, voilà tout ce qu'il souhaitait au monde.

L'existence la plus douce lui était assurée avec une telle amie, et ses regrets sur la médiocrité de sa fortune seraient détruits par la certitude que l'objet de son amour se montrerait insensible aux privations qui en sont la suite, et n'attendrait ses plaisirs que de son amant.

— Avec vous, ma Céline, ajouta M. de Jouval, je posséderai tous les biens, j'éviterai tous les maux et je vous devrai tout ce qui doublera encore le prix de mon bonheur. Mon amie, s'entendre assurer ainsi qu'on est l'arbitre du sort de ce qu'on aime, ah! c'est voir se réaliser tout ce qu'on a rêvé de plus beau sur la terre.

J'ai appris avec la plus grande surprise que j'avais été vingt-deux jours privée de connaissance et dans le plus grand danger. M. Blondel, ayant écrit à mon père dès le premier jour où j'ai été recueillie chez lui, mon père est venu dans l'intention de m'emmener avec lui. Il s'en fallait de beaucoup qu'il me crût dans l'état où j'étais; peut-être même s'était-il imaginé qu'on me représentait malade pour désarmer sa colère. J'étais au moment le plus dangereux quand il arriva, et M. Blondel m'a assuré qu'en me voyant sur mon lit, sans mouvement, sans couleur, et dans une espèce d'agonie, ses yeux s'étaient mouillés, et il avait tendrement murmuré : Pauvre enfant! recueillie par la compassion! Ce spectacle me fait mal, ajouta-t-il en détournant ses regards. Comme elle ressemble à sa mère! C'est elle sur son lit de mort... Et serrant

la main du docteur : Sauvez-la, si c'est possible. Celui-ci l'ayant assuré qu'il veillerait sur moi en père et ne négligerait rien pour ma guérison, mon père est parti, après lui avoir témoigné sa confiance en ses soins et peint vivement sa reconnaissance.

Je n'ai pas encore obtenu de M. Blondel qu'il me fît connaître clairement les dispositions de mon père. Quant à M. de Jouval, il a éludé toutes mes questions et s'est borné à me dire que, dans l'état où je suis, on ne s'était pas occupé de projets ultérieurs ; que la position de M. de Jouval avec sa famille lui interdisait toute insistance en sa faveur dans le moment présent, et qu'il fallait remettre les négociations à un temps plus prospère. Sans doute on me cache quelque chose. Mon père s'est peut-être expliqué de manière à détruire mes espérances. Quoi qu'il en soit, le bon docteur m'a promis son appui et cherche à me soutenir, en m'offrant la perspective éloignée du succès de mes vœux. Il m'a aussi fortement engagée à décider M. de Jouval à retourner vers sa mère et à tenter sans délai les voies de réconciliation. Sentant la justesse de cet avis, je n'ai pas eu de peine à mettre en usage les prières et les instances pour déterminer M. de Jouval à s'y conformer. Il partira demain matin ; je lui dois le reste de ce jour. Tu sens que nous avons beaucoup à nous dire encore avant de nous séparer pour un espace de temps illimité.

Je te quitte, mon amie ; je reviendrai à toi quand je serai seule, et je te rendrai compte de la suite de

ce qui me concerne. Malgré la longueur de cette lettre, tout n'est pas dit.

Adieu ; aime-moi comme je t'aime.

CÉLINE.

YVONNA DE BLÉVILLE A CÉLINE DE BLOYE.

Je me hâte, ma chère Céline, de t'assurer que mon amitié et mon estime pour toi sont entières, que je t'ai plainte et non blâmée.

Je sais que tu as été entraînée, dès le commencement de tes relations avec M. de Jouval, par l'irrésistible ascendant que ta sensibilité donne à tout ce qui est malheureux. Une vertu aussi douce, aussi touchante peut trouver des détracteurs; mais ce n'est pas l'amie de ton enfance, celle qui cent fois éprouva les effets de ta bonté, qui sera disposée à juger sévèrement la démarche à laquelle cette bonté t'a entraînée. Je t'aime davantage, s'il est possible, en m'assurant chaque jour, au milieu de la société, combien est rare ton précieux caractère. Hélas! ma chère, si j'ai tant de fois cherché à en modérer les dispositions aimantes, c'était par une sorte de pressentiment des maux qui devaient en résulter pour toi. Je voyais des dangers naître sous tes pas, et ton sort être à la merci de ceux qui t'ayant appréciée, auraient intérêt à tirer parti de ton penchant à te sacrifier pour éviter des peines ou procurer le bonheur à ceux dont tu crois être aimée.

Tu n'attaches pas peut-être, mon amie, un prix trop haut à l'affection. Mais j'aurais voulu te rendre un peu plus défiante sur ses apparences, parce que je la crois très-rare, et que je sais que sous son masque on peut cacher l'égoïsme.

J'espère que M. de Jouval ne te fera jamais repentir de ce que tu as fait pour lui. Maintenant il est le seul homme sur lequel tu puisses fixer tes vues pour ton établissement; ton sort est arrêté sous ce rapport, et je me refuse à penser qu'il paye jamais d'ingratitude un sentiment prouvé par d'aussi grands sacrifices. Ce n'est donc plus contre lui que je chercherai à te prémunir. Mais je voudrais te garantir des piéges que peuvent te tendre les êtres au milieu desquels les circonstances actuelles vont te placer.

Tu vas avoir de grandes épreuves à soutenir; les atteintes de la calomnie à éviter, le mécontentement de ton père à adoucir, les regards de la curiosité malveillante à supporter. Conserve de la fermeté pour ces diverses choses; tu en as besoin.

M. de Jouval doit être ton mari, ton père ne peut plus le rejeter; l'éclat de ta malheureuse aventure ne lui laisse pas la liberté de se choisir un autre gendre; mais il est possible qu'il te fasse payer cher un consentement forcé.

Mais, chère amie, veille toi-même à tes intérêts, défends-toi de cette confiance aveugle, qui t'est si naturelle, parce que tu juges les autres d'après toi;

prends garde que les événements ne te détrompent d'une façon cruelle.

Conçois-tu que ce soit moi qui te parle ainsi de défiance et de contrainte? Moi qui me révoltais contre la moindre apparence de soupçon, contre la plus petite marque de mauvaise foi. Ah! c'est qu'arrivée dans le monde avec calme, sans passion qui trouble mon cœur, sans illusions qui égarent mes pensées, je regarde, je vois; et j'ai vu qu'il fallait voiler son âme sous les formes convenues, ne pas se laisser prendre aux apparences et se défier des trompeuses amitiés. Aussi j'apprécie plus que jamais la tienne, si sincère et si dévouée.

YVONNA.

CÉLINE DE BLOYE A YVONNA DE BLÉVILLE.

Mon amie,

La date de ma lettre indique que j'ai quitté la maison du docteur Blondel et que je suis en route pour aller me présenter à mon père; je t'écris de l'auberge où nous devons passer la nuit. Demain je reverrai la maison paternelle, cette maison que je n'ai pas revue depuis le déchirant adieu de mon père, quand il gémissait de me livrer à des soins étrangers; hélas! puissé-je retrouver dans son cœur la tendresse qu'alors il avait pour moi; je n'ose l'espérer, les circonstances sont bien changées!

Deux ou trois jours après la dernière lettre que

je t'ai écrite, mon amie, j'ai reçu une lettre de M. de Jouval ; il m'apprenait que sa famille, c'est-à-dire sa mère et ses sœurs, approuvait la recherche qu'il se propose de faire de ma main.

Madame de Jouval a écrit depuis au docteur Blondel et l'a chargé de faire près de mon père les premières ouvertures ; elle a envoyé pour lui une lettre remplie de délicatesse et qui contient la demande en forme ; elle y exprime ses regrets des désagréments que la tendresse de son fils m'a attirés ; elle rejette tous les torts sur lui, et les excuse tous par l'excès de l'amour qui les a occasionnés. On ne peut s'exprimer avec plus de sentiment et de noblesse. Dans ce que cette dame écrit à M. et mademoiselle Blondel, elle parle de moi avec enthousiasme ; son fils m'aura peinte avec la prévention que lui donne son amour ; peut-être serai-je jugée moins favorablement quand on me connaîtra. Si jamais je fais partie de cette famille, je n'oublierai rien de ce qui sera possible pour mériter son affection. Loin de suivre ton cruel conseil qui me prescrit d'avance une circonspection qui ferait mon supplice, je laisserai voir mon âme tout entière à celles qui doivent être les compagnes de ma vie ; elles sauront que j'ai le besoin d'être aimée comme celui d'aimer, et à supposer qu'elles me trompent en m'offrant seulement l'apparence de l'attachement, pourvu que cette erreur se prolonge, je leur devrai une illusion bien douce, et que la connaissance de la vérité me ferait sincèrement

regretter. Je tâcherai cependant de suivre l'autre partie de l'avis en m'attachant à connaître les qualités de ces personnes qui doivent m'appartenir de si près, non pour découvrir des défauts, mais pour apprendre à leur convenir ; je sens que je serai bien disposée à l'indulgence pour celles qui sont si chères à M. de Jouval.

D'après le contenu des différentes lettres dont je viens de te parler, mes respectables amis m'ont fait sentir qu'il ne convenait plus de retarder mon retour chez mon père.

Il m'en coûtait cruellement de m'exposer à m'y rendre sans avoir reçu un mot de lui, et sans pouvoir me flatter d'y être accueillie avec indulgence.

Enfin je reçus il y a trois jours, sinon mon pardon, au moins une permission de me présenter.

Mon père, dans sa lettre, me reproche mes torts plutôt avec amertume qu'avec aigreur, il ne parle pas de ces torts en détail et s'impose la même circonspection que moi relativement à M. de Jouval ; sans doute il sent que cet objet ne peut être traité qu'en présence, et qu'il lui faut de plus amples éclaircissements pour savoir si je dois être traitée en criminelle, ou si la pitié doit l'emporter sur le ressentiment. Cette lettre m'a arraché bien des larmes; il est affreux d'en recevoir de ce style d'un père qu'on chérit. Après l'avoir reçue il ne me restait plus de raison pour souhaiter de retarder mon départ : mademoiselle Blondel a bien voulu se décider à m'accompagner, et nous sommes parties ce

matin dans l'intention d'être rendues ici dans la journée ; nous ne sommes plus qu'à quelques lieues de la maison de mon père ; deux ou trois heures suffisent pour y arriver.

Cette journée de demain se présente à moi sous un aspect terrible ; était-ce donc de cette manière que je devais considérer mon retour près de mon père ? Moi qui l'aimais si tendrement, j'ai pu l'offenser au point de ne ressentir que de l'effroi quand je vais jouir de sa présence et la crainte étouffe la tendresse ! Si je pouvais me repentir de ce que j'ai fait pour M. de Jouval, ce serait sans doute dans ce moment où je souffre beaucoup.

Eh bien, mon amie, ce que j'ai fait, je le ferais encore ; je ne puis me le reprocher ; je ne pouvais être qu'un accessoire du bonheur de mon père ; je crois être l'arbitre de celui de M. de Jouval ; je n'étais pas nécessaire à l'un, je l'ai été à l'autre ; sans mon secours il eût péri dans les convulsions du désespoir, sans mon amour il eût langui, appelant inutilement un être capable de l'aimer comme il fallait qu'il fût aimé pour se trouver heureux. Je tremble, je suis péniblement émue ; mais une consolation est au fond de mon cœur : je puis me dire que toujours mes sentiments ont été purs, mes actions dirigées vers le but qui devait les rendre avantageuses aux autres et que l'égoïsme n'a souillé aucun de mes sacrifices.

Une des conséquences les plus fâcheuses des démarches que j'ai faites, mon amie, celle sur laquelle

je n'avais pas encore porté mon attention et dont je suis maintenant le plus sensiblement affectée, c'est la perte de ma réputation ; elle est flétrie. Les inculpations les plus humiliantes, les calomnies les plus grossières sont dirigées contre moi ; dans ce voyage si court je viens de m'assurer que mon aventure a eu de l'éclat et que je suis devenue l'objet des propos de la curiosité. Lorsque nous sommes montés en voiture, la foule nous entourait ; c'était sur moi que se portaient les regards ; on se parlait à l'oreille ; on me désignait du geste ; tout le long du village on sortait sur les portes pour nous voir passer ; des groupes se formaient, et je ne soupçonnais pas que cette attention pût avoir un motif désobligeant ; je la croyais, au contraire, une preuve d'intérêt pour M. Blondel, bienfaiteur de ces campagnes, et de bienveillance pour mon âge et les traces de souffrances récentes que la maladie a laissées sur mes traits.

Cette attention c'était la curiosité qu'éveille mon aventure, et les mille propos auxquels elle donne lieu ; on ne parle que d'évasion, d'enlèvement. Je suis l'objet de calomnies absurdes et le but de malignités incroyables.

Ah ! la réputation d'une femme est une fleur délicate ; quand le souffle de la médisance l'a effleurée, elle ne reprend jamais entièrement son éclat. L'effet de mes torts s'étendra sur toute ma vie ; jamais l'impression reçue ne sera complétement effacée. Un seul être peut et doit m'absoudre, c'est celui pour lequel je me suis exposée à cette honte ineffaçable ;

il connaît mes motifs comme moi-même, il lit dans mon âme comme la Divinité; avec lui seul je puis jouir de l'estime et trouver le bonheur. Cependant j'aurais voulu que tout le monde pût juger comme lui celle qui doit être sa femme. Il est affreux de penser que ce que j'aime pourra avoir à rougir de moi, et que je n'aurai pas le droit de repousser hautement les humiliantes inculpations de la calomnie. Hélas! il ne faut qu'un prétexte à l'injustice pour qu'elle soit justifiée.

M. Blondel se propose de se rendre demain matin chez mon père pour m'y préparer une réception qui ne me soit pas trop douloureuse. Il m'a dit qu'il s'avancerait plus ou moins dans les ouvertures qu'il a à lui faire selon qu'il trouverait ses dispositions plus ou moins favorables. Après cette entrevue, cet excellent homme s'est engagé à venir reprendre sa sœur et moi pour nous servir d'introducteur dans la maison de mon père. Hélas! mon amie, ma situation est bien funeste, bien étrange, puisque j'en suis venue au point d'avoir besoin d'un étranger pour être admise dans la maison paternelle.

Je t'instruirai de tout ce qui se sera passé. Je suis agitée; la journée qui vient de s'écouler a été bien orageuse; celle de demain est bien redoutable; sans doute le sommeil n'approchera pas cette nuit de mes paupières.

Sois sûre cependant qu'au milieu de tout ce trouble, les droits de notre amitié se conservent entiers et que rien n'est capable de porter atteinte dans mon

cœur à ce sentiment qu'il conserve pour la vie.

Mais parle-moi donc aussi de toi, de tes actions et de tes sentiments. Je le désire et l'exige de ton amitié.

CÉLINE.

YVONNA DE BLÉVILLE A CÉLINE DE BLOYE.

Ma chère Céline,

Je voudrais te parler de moi puisque tu l'exiges, mais je n'ai rien à te raconter que ma pensée. J'espère bien qu'il en sera toujours ainsi, et que mon cœur restera constamment calme.

Ce n'est pas que je n'entende souvent parler d'amour, la conversation roule sans cesse sur ce sujet. Oui, c'est le sujet inépuisable : on le quitte quelquefois pour parler de politique, d'arts, de littérature, de spectacles, mais ces sujets sont bientôt épuisés, on revient à l'amour ; c'est la base de la société, la source des plaisanteries, des saillies, des méchancetés, des choses aimables; chacun en parle à sa fantaisie. Délicat, séduisant dans les peintures de l'un, cynique dans les tableaux de l'autre, on le blâme, on l'applaudit, on le dédaigne tour à tour ; mais enfin on en parle généralement. Il semble qu'on ne puisse être fâché de vieillir que parce qu'alors l'amour n'est plus de saison ; les femmes, surtout, voient avec regret l'âge leur ravir la possibilité d'en inspirer. Les hommes peuvent plaire plus tard, on

s'en flatter au moins ; ce sont eux qui provoquent, sollicitent, et s'expriment les premiers ; les femmes attendent qu'ils leur adressent des vœux. Les vieilles, les laides, jugent de la cause par l'effet, et ne peuvent se dissimuler qu'elles sont trouvées telles, puisqu'elles ne sont pas l'objet des désirs et des empressements ; elles ne peuvent pas, comme les hommes, se tromper à cet égard, voilà pourquoi elles supportent moins philosophiquement la perte de leur jeunesse. Bien des gens cependant rougiraient de donner de l'importance à l'amour ; les hommes, en général, seraient honteux d'être accusés de le porter jusqu'à la passion, il est traité de bagatelle, d'enfantillage, et cette bagatelle est l'entretien de personnes graves et sensées ! et cet enfantillage est l'objet que les poëtes, que les écrivains distingués, passent leur vie à peindre, à célébrer ! S'en entretenir (souvent très-gauchement), mais enfin s'en entretenir est encore le délassement des savants les plus studieux dans les moments où le besoin de se distraire leur fait chercher la société. Tout le monde ne fait pas l'amour, mais tout le monde sourit, ou dit son mot lorsqu'il en est question.

Cette bagatelle est donc, au fait, quelque chose de très-important. A la vérité, rien n'est plus rare que d'aimer ; mais si l'on supprimait dans la conversation, dans les arts, dans les productions littéraires, ce qui y a rapport, ce serait réduire ces trois choses à rien. Elle vaut donc bien la peine d'y

réfléchir sérieusement : c'est ce que je ferai, mais j'éviterai d'en être jamais la dupe.

On n'excuse guère ce qui porte le caractère d'un sentiment profond et tendre. La dérision dans ce dernier cas se joint à la censure ; on absoudrait d'une fantaisie, on ne passe pas une passion ; l'homme qui l'éprouve fait pitié, la femme devient méprisable. Enfin, la médisance, la calomnie vivent de l'amour, et cependant chaque homme veut séduire, chaque femme veut plaire !...

La sévérité avec laquelle les femmes sont jugées lorsqu'elles se permettent quelques écarts, est une chose inconcevable, vu l'espèce d'encouragement qu'obtiennent du public leur légèreté, leur coquetterie et leur recherche d'élégance. Les visites qu'elles reçoivent, les fêtes où elles se trouvent, les plaisirs bruyants et répétés qu'on fait naître pour elles, les empressements dont on les rend l'objet, sont des séductions dont on les entoure, et l'on veut qu'elles s'en garantissent. Tout ce qui doit les égarer et éveiller chez elles une passion, est admis, mais il faut que dans ce chemin si glissant, elles se retiennent au point juste. Ce même public, si indulgent pour ce qui prépare et nécessite presque leur chute, devient un juge sévère, un censeur implacable, quand il est démontré qu'elles ont fait un faux pas.

D'un autre côté, les femmes qui s'annoncent pour ennemies du plaisir, qui n'admettent pas de propos de galanterie, et qui s'interdisent les conversations qui traitent de l'amour, sont qualifiées du

nom de prudes, livrées à la dérision du sexe qu'elles redoutent, à la haine de celui dont elles paraissent faire la censure, et achètent, par la contrainte et l'ennui, un genre de travers qu'on ne pardonne guère plus que le premier !

D'après des réflexions, qui sont la suite de ce que j'entends, je me propose de régler ma conduite de manière à éviter de donner lieu au blâme. Je laisserai approcher de moi les hommages ; mais je veillerai sur mon cœur, qui ne doit pas même être effleuré par l'amour ; je ne ferai qu'un amusement de ce sentiment qui nous perd quand nous en faisons une affaire : il flattera mon orgueil, occupera mon esprit ; je l'inspirerai peut-être, je ne le sentirai jamais ; ou plutôt je ne l'inspirerai pas, parce qu'il n'a point de réalité dans ceux qui composent nos sociétés, mais j'accueillerai celui qui sous son apparence voudra me tendre un piége ; je verrai venir, je laisserai l'art se déployer, et à mon tour j'emploierai l'art pour jouer, sans risquer mon repos, sur le bord de l'abîme où souvent l'amour précipite les femmes moins en garde contre lui. Je te le répète, mon amie, ma conduite sera irréprochable, je sens le prix de la considération, et je ne risquerai pas de perdre, avec elle, le bonheur de ma vie.

J'attends avec empressement, ma chère Céline, la suite de tes récits ; je t'ai suivie dans cette marche si douloureuse ; j'ai payé un tribut de larmes à tes souffrances. J'espère que le docteur Blondel

ne t'a pas trompée, et qu'en effet ton père se laissera toucher, consentira à tes vœux et oubliera tes légers torts. S'il connaissait, comme moi, la pureté de ton âme, ta vive sensibilité, et les motifs aussi délicats que désintéressés qui t'ont entraînée, loin de te faire des reproches, il te plaindrait et chercherait à hâter le bonheur de celle qui s'occupe constamment du bonheur des autres.

Tu vaux mieux que moi, ma Céline, mais tu ne peux pas avoir dans le cœur un sentiment plus vrai que l'amitié de ton

YVONNA.

CÉLINE DE BLOYE A YVONNA DE BLÉVILLE.

Tu te rappelles, mon amie, que j'étais au moment d'arriver chez mon père, lorsque je t'écrivis la dernière fois? Près du château qu'il habite, je priai le bon docteur d'aller à l'avance, et de savoir quelle réception m'était destinée. Quand il revint, je vis qu'il essayait de cacher une impression pénible, ne voulant rien me dire, si ce n'est que j'étais attendue, et qu'il ne fallait pas tarder à me rendre près de mon père.

J'avais une question à faire qui m'intéressait bien vivement; je n'osais la prononcer; mes yeux interrogeaient mon bienfaiteur; il m'entendit, prit mes mains, les serra et me dit : Mon espérance de vous voir heureuse avec M. de Jouval n'est pas détruite;

mais, ma jeune amie (permettez cette expression à mon affection de père), je crains que l'époque de ces nœuds ne soit plus éloignée que nous ne l'avions espéré. M. de Bloye, avant de rien promettre, veut s'être procuré des renseignements, et avant de vous donner, veut éprouver le caractère, juger la conduite de l'homme qui ne s'est encore montré à lui que sous l'aspect du séducteur de sa fille. Le temps seul, dit-il, peut effacer l'impression défavorable que le passé a donnée. Tâchez d'avoir du courage et de la résignation pendant la durée de cette épreuve ; on ne peut blâmer votre père d'imposer ainsi la loi ; mais je suis obligé de vous prévenir que tant qu'elle subsistera, toute communication avec M. de Jouval vous sera refusée ; et M. de Bloye m'a prié de m'interdire toute sollicitation en sa faveur : il vous défend, par mon organe, de jamais lui parler de l'objet de votre affection ; il se charge de vous faire expliquer sur ce sujet, lorsqu'il le jugera à propos.

Mon amie ! je ne pus retenir mes sanglots en entendant cet arrêt. Ah ! dis-je, l'intention de mon père est de rompre l'union de nos cœurs ; il ne veut pas former ces nœuds dont le bonheur de M. de Jouval et le mien dépendent ; il veut nous séparer sans retour. Je vous atteste, reprit M. Blondel, qu'il a dit le contraire, et que si les informations sont favorables à M. de Jouval, comme elles ne peuvent manquer de l'être, il sera votre époux ; j'en ai la parole de M. votre père. Cette assurance me ren-

dit plus tranquille, et nous nous disposâmes au départ. Pendant toute la route, mes estimables amis firent d'inutiles efforts pour tarir mes larmes et me donner un peu d'assurance ; plus nous approchions du terme, plus mes angoisses s'accroissaient. J'étais tellement troublée quand la voiture s'engagea dans l'avenue qui conduit à la maison, que je fus prête à me trouver mal. Le temps était beau, et quoiqu'il fît froid, M. Blondel crut devoir me faire descendre de voiture et faire quelques pas sur la route, pour rendre la circulation à mon sang que la crainte glaçait. Mes yeux mouillés de pleurs errèrent sur cette campagne que le dépouillement des arbres rendait un spectacle analogue à la disposition de mon âme ; autour de moi et au dedans de moi tout était triste. Je vis le château, je ne reconnus rien ; cette habitation de ma famille m'était devenue étrangère.

L'exercice m'ayant rendu quelque force, nous remontâmes en voiture ; nous fûmes bientôt arrivés dans la cour. Je craignais de voir mon père, et j'eus le cœur serré de la solitude de cette vaste habitation. Aucun domestique ne parut ; nous ne vîmes que ceux qui nous avaient accompagnés. J'étais tremblante, et sans le secours du docteur qui me retint dans ses bras, je n'aurais pu sortir de la voiture ; il fut obligé de m'asseoir sur un banc, et de me faire respirer des sels ; je m'appuyai sur lui pour gagner l'escalier ; partout je retrouvai la même solitude ; on aurait pu croire cette maison inhabitée. Personne dans les antichambres. Le laquais qui

avait fait la route avec nous, nous précédait ; il ouvrit la porte du cabinet de mon père, et annonça. Dans cet instant un mouvement involontaire me fit reculer; mon père fit quelques pas, s'adressa d'abord à mademoiselle et ensuite à M. Blondel, auxquels il dit les choses les plus flatteuses ; il ne jeta pas un regard sur moi, pas un seul pour s'assurer du retour de ma santé ! Je voulus aller à lui, il détourna la tête avec affectation ; mes genoux se ployèrent, j'allais tomber aux siens : un regard glacé réprima ce mouvement ; j'essayai d'élever une voix suppliante, je ne pus rien articuler, les sanglots m'étouffaient ; enfin je fis entendre le mot de *pardon ;* mon père dit, sans me regarder une seconde fois : *Je vous l'accorde* conditionnellement et seulement dans l'espérance que vous vous en rendrez digne par une conduite plus réservée que celle que vous avez eue. Vous avez beaucoup à réparer ; je ne vous parlerai du passé que cette seule fois, relativement à vos torts, mais veillez sur vous-même pour l'avenir, vous ne trouveriez pas la même indulgence.

Après ce peu de mots prononcés avec une froide gravité plutôt qu'avec humeur, il ne fut plus question de moi. M. Blondel me fit asseoir près de sa sœur, et la conversation roula sur des lieux communs. Mes larmes s'étaient séchées ; mon cœur était flétri ; je restai dans un accablement stupide. Enfin, après une demi-heure, mon père sonna et demanda si madame était chez elle. La réponse fut affirmative ; alors il offrit la main à mademoiselle Blondel,

en disant au docteur : Chargez-vous de votre pensionnaire ; et, se tournant de mon côté, il ajouta : Vous devez sentir ce que mérite d'égards, de votre part, madame de Bloye, qui veut bien vous permettre de vivre chez elle. La dureté de ce propos m'écrasa. Chez elle ! Ne suis-je donc pas chez mon père ? Ne suis-je donc pas, comme les enfants qu'il a d'elle, l'enfant de la maison ? Oh ! mon amie, ai-je perdu l'espoir d'être aimée de mon père ? Et quelle idée dois-je prendre de la faute que j'ai commise, si elle a dû avoir cette funeste influence !

Madame de Bloye est une femme grande et bien faite, mais peu jolie ; sa physionomie a l'expression du dédain et de la rudesse : comme mon père, elle fit un accueil particulier à mademoiselle Blondel. Dans cet accueil, que son intention était sans doute de rendre obligeant, il perçait le ton de la supériorité : c'était celui d'une femme de qualité envers une bourgeoise qu'elle veut faire souvenir de cette distance, tout en la traitant bien. Le docteur obtint aussi des marques d'attention, et je pus douter si madame de Bloye s'était aperçue de ma présence, attendu qu'elle ne regarda pas de mon côté. En réfléchissant que réellement je suis une étrangère pour cette dame, je sentis que c'était à moi à la prévenir : surmontant donc ma timidité et l'oppression de ma douleur, je m'avançai vers elle, et lui demandai de l'indulgence et son amitié, dont je m'efforcerais de me rendre digne ; elle me regarda avec tant de froideur et me répondit avec

tant de sécheresse : « Vous n'aurez jamais lieu, mademoiselle, de vous plaindre de mes procédés, » que je me retirai machinalement, et fus me replacer vers le bon docteur, comme pour chercher un appui près de quelqu'un dont j'étais aimée ; il me conduisit de nouveau près de sa sœur, et la conversation devint générale. Tu penses bien, mon amie, que je n'y pris aucune part ; je restai longtemps les yeux baissés, et plongée dans une méditation profonde.

Je n'avais point examiné le local où nous nous trouvions : regardant enfin autour de moi, je reconnus parfaitement la chambre à coucher de madame de Bloye, pour celle qu'avait occupée ma mère ; l'ameublement n'a pas été changé ; le lit est celui où ma mère est morte ! C'est là que je vis, il y a douze ans, une scène de désolation. Je me rappelle parfaitement les gémissements de mon père, les cris sourds de son désespoir ! Tout ce qui s'était passé alors me redevint présent ; je tournai les yeux vers mon père, il souriait en regardant sa femme ; il causait avec une entière liberté d'esprit. Hélas ! les événements sont si complétement effacés de sa mémoire, que la présence de l'unique enfant de celle qu'il avait si amèrement pleurée ne lui en rendait pas le souvenir !

Je fus tirée des réflexions que ce rapprochement me faisait faire, par la proposition que fit madame de Bloye, de se rendre au salon, où l'attendaient les personnes qui se trouvent chez elle. Alors s'adres-

sant à moi : Je vais, mademoiselle, vous faire conduire dans votre appartement, votre santé ne vous permet pas les fatigues de la société. Et en disant cela, d'un ton sec et impératif, elle tira la sonnette et demanda madame Fitte. Une femme d'un certain âge entra et reçut l'ordre de me conduire chez moi. Je me levai pour me retirer; à peine avais-je la force de faire un pas. Mademoiselle Blondel pria qu'il lui fût permis de m'accompagner; madame de Bloye l'engagea à venir avec elle de préférence; mais cette généreuse amie insista pour passer la soirée avec moi, et madame de Bloye mit un peu de sécheresse à la manière dont elle lui dit de faire à cet égard ce qu'il lui plairait. Je m'éloignai sans avoir obtenu un regard de mon père, sans qu'il eût paru entendre l'adieu que je lui avais adressé avec attendrissement : je sortis, appuyée sur le bras de mademoiselle Blondel, et précédée par madame Fitte.

Après avoir traversé, outre les antichambres, un long corridor et monté un escalier tournant, nous parvinmes à une chambre assez triste où est un lit; celle qui la suit et qui m'a été destinée, est plus triste encore que la première; toutes deux ont des lits antiques, des tapisseries enfumées; la mienne n'a de jour que sur une arrière-cour dont l'élévation des murs ne laisse rien voir au delà; de l'autre on a la vue des jardins et de la campagne. Ce ne fut pas, tu peux le penser, dans le premier instant que je fis cette remarque; je ne vis rien, j'étais accablée

de fatigue, de douleur et d'effroi. La bonne femme qui nous avait conduites m'avança un fauteuil près du feu, mademoiselle Blondel m'y fit placer ; je retins sa main, et appuyant ma tête sur son bras, je versai des larmes amères. Courage, me dit-elle, ma jeune amie : voilà l'instant que vous redoutiez écoulé. On vous a montré plus de modération que vous n'auriez dû en espérer. Elle essayait de me donner le change ; mais on ne trompe pas une âme comme la mienne sur les atteintes douloureuses : je continuai de pleurer, et mademoiselle Blondel me serra affectueusement contre son cœur. En levant les yeux sur elle, je vis les siens mouillés ; je fus soulagée en la voyant sensible à mes peines. Madame Fitte me regardait et pleurait aussi. Ma chère jeune demoiselle ! ordonnez, demandez tout ce qui vous est nécessaire, je vais vous l'apporter. Je n'avais l'idée d'aucun besoin ; je ne demandai rien, mais je remerciai avec douceur cette bonne femme, et mademoiselle Blondel se chargea des ordres à donner, tant pour mes aliments que pour me procurer quelques petits meubles dont mon logement était dénué : elle désira aussi passer la nuit dans la chambre voisine de la mienne. Madame Fitte, à laquelle le lit qui y est placé était destiné, le céda volontiers à cette généreuse amie ; elle sortit pour faire les dispositions en conséquence, et je me retrouvai seule avec mademoiselle Blondel. J'avais beaucoup à lui dire ; cependant je restai dans le silence : trop de pensées, trop de sentiments

m'agitaient pour que je pusse m'exprimer. Je voyais dans la physionomie de mademoiselle Blondel, qu'elle était affectée comme moi, que son cœur avait senti les coups portés au mien : nos âmes étant de la même trempe, nous nous entendions sans parler.

Quoique cette excellente fille, éprouvée par le malheur et la vertu, et exempte de la passion dont je suis le jouet, me soit bien supérieure, nous avons des rapports sensibles et qui, indépendamment de la reconnaissance, devaient faire naître en moi de l'attachement pour elle aussitôt que je l'aurais connue.

Mais elle est partie : elle et son frère m'ont quittée! Je suis seule, oui dans une solitude complète. Huit jours se sont passés, et je n'ai pas revu mon père. Personne n'est entré dans le triste appartement que j'occupe, si ce n'est la femme de chambre qui semble attristée de mon malheur, et qui me sert avec zèle. On m'apporte à manger chez moi ; et je n'ose m'éloigner de cette chambre solitaire.

O mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie? et quand cela finira-t-il? quand viendront donc des jours moins tristes pour ta malheureuse

CÉLINE?

DE LA MÊME A LA MÊME.

Deux mois se sont écoulés, et je n'ai vu personne, et je n'ai reçu aucune nouvelle ni de toi, ni de lui.

Mon père est absent du château. sa femme y est seule maîtresse : je ne suis point tentée de la chercher ! Je passe mes journées entières seule dans ma chambre. Quelques promenades dans le parc, aux heures où je suis sûre de ne rencontrer qui que ce soit. Voilà ma vie !... Non ! ma vie est tout intérieure ; et elle me dévore : ce sont des regrets et des craintes infinies. Vais-je donc passer ainsi seule au monde les années qui me sont destinées ? Ne reverrai-je jamais M. de Jouval ? N'entendrai-je plus jamais parler de tout ce qui m'est cher ! Mes lettres me sont enlevées : car tu m'as écrit, j'en suis sûre ; lui aussi. le bon docteur Blondel et sa sœur, ne m'auront pas oubliée non plus. et je n'ai rien reçu, et je sais qu'aucun domestique n'oserait se charger de mettre à la poste une lettre de moi : ils ont reçu l'ordre de les porter à madame de Bloye... Pourtant madame Fitte, cette femme de chambre qui a servi ma mère. touchée des malheurs de sa fille, se charge de faire parvenir celle-ci ! c'est par elle aussi que j'apprends quelque chose de ce qui se passe autour de moi. Mon père a trois enfants de sa nouvelle femme. Ce surcroît de famille et le luxe qui règne dans sa maison l'ont engagé à chercher les moyens d'augmenter son revenu en vendant des terres qui rapportaient peu, pour mettre cet argent dans des entreprises, des usines, dont il s'occupe lui-même ; c'est pour ses affaires qu'il est absent, il est à la ville de B. par suite de discussions avec le préfet. qui gênent so . entreprise. Il a voulu s'expliquer

lui-même, mais au moment où tout allait se terminer, le préfet fut subitement mandé à Paris. Mon père attend son retour à B., et ce voyage, qui ne devait être que de huit jours, se prolonge depuis deux mois ! mais hélas ! gagnerai-je quelque chose au retour ? mon père est sous l'influence de cette femme altière qui me tient. Que deviendrai-je ? La fièvre me revient chaque nuit, des insomnies ou des rêves cruels me tourmentent. Ah ! j'espère qu'on ne peut vivre ainsi, et que si le terme de mes maux n'arrive pas bientôt, celui de ma vie ne se fera pas attendre longtemps.

Jusqu'au dernier soupir, ton amie

CÉLINE.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Je t'écris bien vite, chère amie, car je puis enfin écrire librement et recevoir des lettres. Réponds-moi donc ! Mais apprends ce qui s'est passé après ma dernière lettre. Mon courage était tellement abattu par l'inquiétude et l'attente, que j'étais sans force, et ne quittais presque plus mon lit ; un jour madame Fitte entre vivement et avec une expression de joie qui m'a fait doublement de bien en me montrant son affection : Mademoiselle, il faut vous lever promptement, dit-elle, vous habiller, faire une toilette ; il y a du monde à dîner, monsieur

votre père arrive, et il veut que vous paraissiez à table, et parée.

Étonnée d'abord, je ne pouvais croire à ses paroles ; mais elle m'expliqua qu'une lettre de mon père avait appris à sa femme qu'il serait au château dans la journée, et que vers quatre heures ils recevraient le nouveau préfet. Oui, le préfet est changé ; et celui qui devait passer ce jour-là près du château pour se rendre à B. a épousé la cousine germaine de ma mère. On avait su qu'elle voulait s'arrêter pour me voir, et on leur préparait une superbe réception à laquelle j'étais nécessaire...

J'avais à peine le temps de me préparer : je m'habillai avec soin ; et ma toilette était à peine finie que la voiture de mon père entrant dans la cour, on me fit dire de descendre. J'étais tremblante, mais mon père me tendit les bras affectueusement... et j'eus un moment de joie. A la même minute la voiture de M. et madame de Saint-Valier arrivait, et ils purent voir mon entrevue avec mon père.

Il est impossible de dire tout l'intérêt que me montra madame de Saint-Valier, le soin avec lequel elle m'examina. Son mari aussi me parut plein de bienveillance ; ils avaient avec eux un jeune homme, nommé M. de Valblanc, qui ne me quittait pas des yeux... Moi qui étais si oubliée, si dédaignée, je me vis bientôt l'objet de l'attention de tous, au milieu d'un cercle nombreux et brillant, qui d'abord m'a causé beaucoup d'embarras, et qui ensuite est

à peu près disparu de ma pensée, ne me laissant d'attention que pour les preuves d'intérêt que je recevais de quelques personnes. M. et madame de Saint-Valier ont pris pour moi, dès le premier moment, une extrême bienveillance et m'ont dit les choses les plus flatteuses sur le bonheur qu'ils avaient de m'appartenir. J'aurais été peu capable de répondre à leurs compliments, s'ils n'eussent pas porté le caractère de l'amitié, mais seulement celui des formules de politesse. J'ai le bonheur de trouver dans ma parente une femme sensible qui, pressentant ma position au milieu de ma famille, cherche à me dédommager de la froideur qu'on m'y témoigne : ce qui m'étonne, c'est qu'elle ait pu deviner quelques-uns des procédés dont j'ai à me plaindre ; elle me l'a fait entendre assez finement, sans quoi j'aurais pensé qu'elle me croyait chérie de mon père, qui, devant elle, m'a donné mille marques d'affection ; à chaque instant il me demandait si j'étais bien, si je ne me trouvais pas fatiguée ; il paraissait me regarder avec tendresse ; il me souriait : j'étais toujours prête à me livrer à la joie d'avoir recouvré mes droits sur son cœur ; et si le passage de cette conduite qui allait presque à l'excès dans un sens opposé à celle qu'il tient habituellement n'eût pas été trop rapide pour être vraisemblable, j'aurais cru au bonheur d'être aimée de mon père. Mais la fâcheuse réflexion que ces marques de tendresse s'adressaient plus à la cousine du préfet qu'à l'enfant qu'il avait traitée si

sévèrement m'ôtait toute la joie de ses caresses.

Après le dîner, madame de Saint-Valier m'emmena dans le parc pour me parler en particulier. Elle commença par me mettre à mon aise, en me traitant en amie et en parente dont le bonheur l'intéressait vivement ; sans s'expliquer d'une manière positive sur ce qu'elle soupçonnait de mon sort dans la maison paternelle, ce qu'elle dit me fit assez connaître qu'elle ne m'y croyait pas habituellement traitée avec autant de bienveillance que mon père avait affecté de m'en montrer devant elle. Sans répondre directement à ce qu'elle-même ne faisait qu'indiquer, je témoignai n'avoir qu'à me louer de ce qui m'entourait. C'est bien, dit madame de Saint-Valier ; mais, ma chère cousine, vous êtes parvenue au moment qui va décider de la durée entière de votre existence ; c'est celui de choisir un époux tel que vos qualités, votre naissance et votre fortune vous donnent le droit de l'espérer. Si vous permettez à une parente de votre mère de la représenter et de s'occuper de ce soin, je me chargerai de présenter à M. de Bloye un homme qui réunit, à ce qu'il me paraît, les titres qui peuvent l'autoriser à prétendre à vous. Je frissonnai, mon amie : tu sais qu'il n'est qu'un homme auquel je puisse m'unir ! madame de Saint-Valier ajouta : J'ai cru devoir chercher à connaître si vous n'auriez pas personnellement quelques objections à faire avant de présenter à votre père les vœux de M. de Valblanc ; son nom est fait pour honorer la femme

qui le portera ; son caractère est estimable ; son esprit, son extérieur ont de l'agrément : cadet d'une famille riche et illustre, on désire de l'établir, parce que son frère aîné, marié depuis près de quinze ans, n'a point d'enfants, et par sa faible santé ne laisse pas l'espérance de lui en voir jamais. Cependant ce frère possède les terres de l'aîné de la famille ; le chevalier n'est donc point riche. Vous avez une belle fortune, ma chère cousine, et si vous n'avez pas de répugnance pour ce jeune homme, je ne vois pas que vous puissiez faire un usage plus convenable de cette fortune que de la partager avec lui. Dites-moi donc, sans détour, si vous m'autorisez à parler en sa faveur à votre père. Tu dois sentir, mon amie, quel embarras j'éprouvais ; cependant je fis effort pour le surmonter ; et réunissant mes forces, j'osai faire un aveu complet à madame de Saint-Valier, de mes sentiments, de mes projets et même de mes torts ; je ne cachai que le malheureux égarement de M. de Jouval ; je fis connaître ses aimables et attachantes qualités, je demandai à cette dame son appui près de mon père et la priai de faire connaître à M. de Valblanc que mon cœur n'était plus libre.

J'avais craint de détruire, par ces aveux, la bienveillance de madame de Saint-Valier ; mais, heureusement, la naïveté, la sensibilité que j'avais mises à mon récit la touchèrent ; elle m'assura, en m'embrassant tendrement, qu'elle me rendrait tous les services qui dépendraient d'elle, et me promit

de recevoir la visite de M. de Jouval dont le nom ne lui est pas inconnu ; je me proposai de faire instruire ce dernier par le docteur, de la permission et de la protection qu'elle veut bien lui accorder. Il est inutile de te dire, mon amie, quelle reconnaissance m'inspire la bonté de mon aimable parente; les expressions me manquèrent pour la lui peindre ; je ne pus que lui serrer les mains et verser des larmes, mais son cœur entendit le mien.

M. et madame de Saint-Valier partirent après le déjeuner ; ils invitèrent mon père à leur rendre leur visite, et mon père s'est engagé formellement à aller passer quelques jours à B... dans une quinzaine, temps où le nouveau préfet aura fini la tournée de son département. Un regard de madame de Saint-Valier m'indiqua qu'elle se proposait de tirer parti de ce séjour pour faire auprès de mon père les tentatives qui pourront me conduire à l'accomplissement de mes vœux.

J'eus le temps d'instruire M. Blondel de ce qui s'était passé et de le charger verbalement de ce que je n'osais écrire à M. de Jouval ; tous les étrangers nous quittèrent aussi, et nous nous trouvâmes de nouveau en famille.

Je voyais mon sort changé, et d'une manière si imprévue, qu'à peine pouvais-je suffire aux mouvements dont j'étais agitée; mes pensées étaient trop tumultueuses pour être distinctes ; celle de faire cesser la tristesse de M. de Jouval, en lui apprenant que les obstacles paraissaient s'aplanir, était la

seule qui se présentât clairement ; elle était douce ; j'en apercevais encore une consolante dans l'acquisition que je crois avoir faite d'une amie, madame de Saint-Valier ; mais d'un autre côté je pressentais que j'avais été la source d'une mortification et d'une contrariété pour mon père ; j'apercevais que forcé de céder à l'ascendant que sa faiblesse et sa situation donnent sur lui à l'homme au pouvoir, il s'affligerait de n'avoir pas le courage d'y résister : il se présentait aussi à mon imagination que, peut-être, cette jouissance de ma fortune que lui ravirait mon mariage, était nécessaire à son bonheur, et que, plus égoïste que lui, je calculais avec barbarie les moyens de parvenir à mes fins sans considération de ce que pouvait lui coûter mon succès. Mon cœur se serrait alors; mais je ne développais pas soigneusement cet aperçu, et malheureusement je revenais à juger que mon père, très-riche par lui-même, pouvait, et même devait céder sans répugnance une portion de revenu qui était peu comparativement à ce qui lui restait.

En jetant ainsi un coup d'œil sur les sujets de peine et de satisfaction, j'éprouvais tour à tour des sensations opposées ; le temps s'écoulait sans que j'y fisse attention, et j'étais plongée, depuis mon réveil, dans une profonde rêverie, lorsqu'on vint m'avertir, le premier jour où nous devions nous retrouver seuls, que le dîner était servi. Une seule inquiétude couvrit alors toutes les autres et se montra la plus forte ; je me demandai quelle récep-

tion allait m'être faite. J'arrivai tremblante et m'adressai d'abord à madame de Bloye. Moins froide qu'à l'ordinaire, elle me répondit ; mais l'aigreur avait succédé au dédain, je vis qu'elle me haïssait davantage et voulait plus sauver les apparences.

Mon père avait l'air mécontent, même triste ; il me parla cependant, et me parut s'efforcer de rapprocher son ton et ses manières de celles de la veille ; la contrainte perçait ; nous étions tous trois mal à notre aise, ce qui ne m'empêcha pas de rester une partie de l'après-dîner au salon. Depuis ce moment nous ne nous sommes plus retrouvés de même ensemble, il y a toujours eu quelques étrangers. Admise au repas, restant en société, je dis même quelques mots quand l'occasion s'en présente ; mais la gêne existe, je ne suis pas aimée ! Je cherche à lier conversation avec mon père, désirant qu'il apprenne enfin à me connaître, et lui, il évite avec un soin constant toute explication ; il craint d'être éclairé sur les qualités de sa fille ; il ne veut pas m'aimer ! Mon amie, fais des vœux avec moi pour que sa tendresse me soit rendue, et que l'espoir qui commence à me luire ne soit pas obscurci par le chagrin d'être indifférente à l'auteur de mon existence.

Je compte à tel point sur ton attachement, que je jouis d'avance de la satisfaction avec laquelle tu apprendras que mon sort a cessé d'offrir cette accablante uniformité qui reculait pour moi l'espoir

d'un changement favorable, jusqu'à un avenir si incertain, qu'il disparaissait à mes yeux.

Au temps fixé mon père partit, et tu peux présumer, mon amie, avec quelles inquiétudes j'ai passé le temps de l'absence de mon père. Tantôt bercée de douces espérances, je rêvais à la possibilité d'être enfin, de l'aveu de ma famille, unie à ce que j'aime; je voyais une carrière de jours heureux s'ouvrir devant moi. Dans d'autres moments, effrayée sur les suites de la tentative de ma parente, je me représentais mon père revenant irrité contre moi, me séquestrant dans une pension pour m'y faire attendre l'époque de ma majorité, ou me renouvelant l'ordre de rester dans mon appartement, livrée, comme je l'étais il y a quelque temps, à de tristes réflexions et à des vœux inutiles; punition qui pourrait lui paraître méritée par ma transgression de l'ordre qu'il m'avait donné de me taire à jamais sur M. de Jouval.

Tourmentée de ces différentes pensées, à peine pauvais-je me rendre assez maîtresse de mon attention pour fournir à une languissante conversation avec madame de Bloye et quelques étrangers qui se succédèrent au château.

Pendant les heures où je ne pouvais me dispenser de rester au salon, je n'étais arrachée à ma rêverie que lorsque quelqu'un s'adressait directement à moi; et quand j'étais retirée dans mon appartement, j'y étais entièrement livrée. Les jours me paraissaient d'une longueur excessive, et en comptant

ceux qui s'étaient écoulés, je voyais approcher avec une sorte d'effroi celui qui pouvait détruire complétement mon espérance. Ces inconséquences, habituelles à ceux qui attendent une décision importante et douteuse, fatiguent l'âme en l'agitant en tous sens, et l'énervent au point d'y rendre la crainte seule dominante ; c'est ce qui m'arriva, pendant les derniers jours je ne doutais presque plus du renversement de mes plans ; je ne concevais pas sur quelle base j'avais appuyé la conjecture de ma réussite, je passais une partie des nuits à pleurer.

Madame de Bloye reçut des nouvelles de mon père par un de ses gens envoyés exprès ; j'étais près d'elle : point de lettre pour moi. Celle adressée à ma belle-mère était longue ; je souffris cruellement pendant qu'elle la lisait : je la vis rougir, témoigner de l'impatience ; et lorsqu'elle se remit à sa place après avoir lu, elle avait l'air irrité : je tremblais ; cependant je pris sur moi de lui faire une question sur la santé de mon père, elle ne daigna pas me répondre ; la lettre était de lui, j'en avais vu le dessus, je n'eus donc pas d'inquiétude qui lui fut personnelle ; je pensai qu'il faisait part à sa femme des instances de ma parente, qui, sans doute, lui avaient été désagréables, puisque madame de Bloye paraissait s'affecter d'après lui, et dirigeait contre moi son mécontentement. Cette idée me fit beaucoup de peine ; je fus convaincue que ma conjecture était fondée en m'assurant qu'il n'y avait point de lettre pour moi de madame de Saint-Valier ; elle ne s'est

pas pressée, me dis-je, de m'annoncer une mauvaise nouvelle. Dans le moment où, préoccupée de cette pénible pensée, j'avais peine à retenir mes larmes, je m'aperçus que madame de Bloye me regardait avec curiosité ; je rougis et perdis contenance ; son humeur s'en accrut, elle se leva brusquement et quitta le salon, me laissant bien peu en état d'y tenir compagnie à deux ou trois personnes. Le bon curé, qui heureusement en était une, s'était aperçu de la scène muette qui venait d'avoir lieu, il me suppléa en entretenant la conversation jusqu'au départ de nos hôtes.

J'ai passé bien tristement quatre jours qui se sont encore écoulés jusqu'au retour de mon père ; madame de Bloye avait pris avec moi un ton plus désobligeant encore qu'elle ne l'avait eu, et le jour même où il revint, elle eut un procédé qui me fit une peine inexprimable.

J'ai employé ce temps à m'occuper de mes frères et de ma sœur. Maintenant ces enfants m'aiment beaucoup ; la petite suit l'exemple de ses frères et balbutie le nom de sœur en me présentant sa jolie petite figure pour recevoir mes caresses ; elle vient jouer près de moi, je la promène, je la porte sur mes bras ; ces jeux lui plaisent autant qu'à moi ; elle me demande souvent ; tout cela m'attache à elle : je la tenais assise sur mes genoux le jour dont je te parle ; elle me souriait lorsque sa mère entra ; je me levai pour saluer, sans quitter l'enfant que je soutins sur mes bras : madame de Bloye, avec un mou-

vement de colère, la prit, et appelant, d'une voix élevée, la bonne qui était dans l'antichambre, lui dit qu'elle ne devait point quitter son élève sans nécessité, et qu'alors elle prétendait qu'on la remît à une des femmes de la maison qu'elle désigna. Je ne veux pas, ajouta-t-elle, que mes enfants soient avec d'autres que moi ou mes femmes. La petite, effrayée par ce ton brusque, se mit à crier et me tendit les bras en m'appelant sa sœur : le croirais-tu, mon amie! sa mère la frappa et lui dit : Ce n'est pas votre sœur. Je ne pus retenir mes larmes. Madame de Bloye, haussant les épaules, dit à demi-voix à la gouvernante : Je ne me soucie pas que ma fille apprenne à faire des grimaces sentimentales. C'est la fière madame de Bloye que la passion égare au point de faire une aussi ridicule scène devant une femme de cette classe! Sa haine lui fit oublier sa dignité! Il est bien cruel d'être haïe à ce point de la mère de mes frères : ma joie actuelle est encore troublée de l'idée qu'elle s'opposera à l'attachement que ses enfants seraient disposés à me conserver ; si elle le peut, jamais je n'aurai en eux une famille.

Malgré mon projet bien formé de résister à l'atteinte des expressions désobligeantes et de continuer d'occuper ma place au salon l'après-dîner, je n'eus pas la force ce jour-là d'y rester jusqu'au soir; je montai chez moi, j'y réfléchis avec amertume sur la cause présumable de cette humeur si dissimulée ; je me fortifiai dans l'idée que le mécontentement, les plaintes de mon père l'autorisaient, et je m'affli-

geai d'avance des nouvelles rigueurs auxquelles j'allais être vraisemblablement exposée.

Dans ces tristes dispositions j'entendis la voiture de mon père; je tremblai, je sentais la nécessité d'aller me présenter devant lui, je n'en avais pas le courage : enfin je me décidai; mon cœur battait avec force tandis que j'avançais vers l'appartement, où j'entrai presque aussitôt que lui; il ramenait deux étrangers; témoins de la réception qui me fut faite, ils durent croire que j'étais très-aimée. Mon père m'embrassa, me demanda affectueusement de mes nouvelles, me présenta à ses hôtes d'un air à faire penser qu'il était fier de moi; on répondit d'après cette vraisemblance, et je devins l'objet d'attentions flatteuses. A peine j'en croyais le rapport de mes sens; mais sans pouvoir démêler le motif de cette conduite de mon père, elle détruisit mon pressentiment et me tranquillisa en grande partie.

Dès le même soir, l'incertitude qui m'était restée cessa : mon père me remit lui-même une lettre de madame de Saint-Valier, contenant des félicitations sur mon prochain mariage. Je ne le transmettrai pas les expressions de cette lettre, mais chacune d'elles se grava dans mon cœur, parce que toutes portent le caractère de la bonté et de l'attachement. Ma parente m'apprenait qu'elle n'avait pas eu beaucoup de peine à obtenir le consentement de mon père; mais qu'elle l'avait trouvé triste et soucieux depuis qu'il l'avait donné, ce qui lui faisait soupçonner qu'il craignait les reproches de sa femme,

de laquelle émanait probablement la résistance faite d'abord, et qu'il s'était proposé de prolonger. Madame de Saint-Valier blâme doucement mon père de se laisser ainsi asservir par sa femme, tout en m'engageant à respecter la faiblesse de l'un et à ménager le caractère de l'autre. Je suis bien disposée à suivre ces sages conseils ; mais elle s'était trompée sur la cause de la tristesse et de l'inquiétude de mon père ; l'événement qui me l'a fait découvrir m'a mise à portée de les faire cesser. Mon bonheur ne coûtera de regrets à personne, et c'est par là surtout qu'il est inappréciable pour moi.

La mélancolie de mon père était visible ; il paraissait agité, mais rien n'indiquait qu'il fût mécontent de ma conduite ; il n'avait pas d'humeur contre moi, et madame de Bloye s'était même décidée à dissimuler la sienne devant lui : en remarquant les efforts qu'il faisait pour me parler avec modération d'une chose que je ne pouvais me dissimuler être la source de son chagrin, j'en étais plus péniblement affectée ; il se mêlait donc à ma joie un sentiment douloureux ; et quand mon père jugeait à propos de me parler de mon mariage, je me bornais à dire quelques mots de ma reconnaissance sans oser prolonger la conversation sur ce sujet, et sans faire aucune question qui y fût relative.

Je m'aperçois, mon amie, que la suite de ce récit prolongerait trop ma lettre ; l'heure de me réunir à ma famille est arrivée, je reprendrai demain

ces détails. Adieu, je n'oublie pas plus l'amitié dans les instants de bonheur qu'au milieu du chagrin.

CELINE.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Les beaux jours commencent à renaître pour ceux qui habitent la campagne, quoique dans les villes on soit encore en plein hiver, et déjà il m'arrive assez souvent d'aller goûter dans les jardins le charme des premiers rayons de soleil. Il y a quelques jours j'avais engagé mes frères à venir courir avec moi; ces enfants se plaignaient du froid lorsque nous rentrâmes; je m'arrêtai dans l'antichambre, où la chaleur d'un poêle, faite pour s'insinuer plus doucement que celle du brasier du salon, devait leur rendre moins préjudiciable le passage du froid au chaud. J'étais donc assise près de la porte, serrant dans mes mains les mains glacées de l'aîné, pendant que le cadet, monté sur les bâtons de ma chaise, réchauffait les siennes en les croisant autour de mon cou. Mon père entra, et considéra quelques moments en silence le groupe que nous formions; puis il avertit mes frères que leur mère les demandait; ceux-ci ne me quittèrent pas sans m'embrasser avec tendresse, et je leur fis à mon tour des adieux caressants. Vous les aimez, me dit mon père d'une voix sombre en les regardant s'éloigner; vous devez aussi les plaindre; ils ne seront pas

élevés comme ils devraient l'être ; et entre eux deux ils n'auront pas, après moi, autant de fortune que vous en avez aujourd'hui. Ce propos me surprit ; je fixai les yeux sur mon père avec étonnement, il avait l'air profondément peiné ; il parut ensuite se reprocher ce qu'il avait dit, et s'éloigna : je le suivis, j'entrai avec lui dans son cabinet, où, saisissant ses mains, et avec le ton le plus rempli d'intérêt, je le priai de m'expliquer ce qu'il venait de dire ; il resta longtemps sans répondre et il me faisait signe de le laisser seul. Il s'était assis : un mouvement involontaire me précipita à ses genoux ; je sollicitai sa confiance d'une manière si tendre et si pressante, qu'il se détermina à me l'accorder ; il me releva, me fit asseoir à côté de lui, et voici ce qu'il me dit :

Avant d'avoir eu le malheur de perdre votre mère, la dépense de ma maison se balançait exactement avec mes revenus, et j'étais très-riche. Paisible, heureux, entouré de la bienveillance de sa famille, je n'étais pas tenu à chercher la considération dans une représentation fastueuse ; ceux que je croyais mes amis m'auraient vu de même œil quand j'eusse été borné à la médiocrité : je n'avais pas présumé qu'on m'identifiait momentanément avec ma femme pour pouvoir me considérer et m'aimer, et qu'elle emporterait avec elle l'estime entière que je croyais également répartie sur nous deux ; c'est ce qui m'est arrivé cependant ; j'ai vu l'indifférence et enfin le mépris de mes anciens al-

liés s'attacher à moi et à ma nouvelle compagne, et l'orgueilleuse famille de votre mère repousser avec hauteur une femme de grand nom, qui m'avait fait honneur en unissant son sort au mien, une femme dont l'unique défaut était de n'avoir point de fortune!

Je l'avoue, ma fille, je suis fier ; j'ai voulu prouver à ceux qui me traitaient ainsi que j'étais indépendant d'eux, et dans une position qui me permettait de ne consulter que mon penchant dans le choix d'une seconde femme. Le luxe de ma maison, que je n'avais entretenu jusqu'alors que par une sorte d'habitude, devint une spéculation de vengeance. Je me suis plu à accueillir chez moi les gens titrés qui réellement sont mes égaux et ceux de ma femme, et ma dépense a excédé mes revenus ; j'ai contracté quelques dettes. Le frère de madame de Bloye s'est trouvé dans une position malheureuse ; des créanciers allaient faire mettre en vente l'ancien patrimoine de ses pères ; je me fis un devoir et un plaisir de venir publiquement à son secours, et j'ajoutai beaucoup à mes dettes pour acquitter les siennes. Si à la suite de cet effort on m'avait vu restreindre le ton de ma maison, j'eusse été regardé comme une dupe et une victime de mon dernier engagement : la nécessité de me soustraire à la honte de cette observation m'a contraint à ne rien changer à notre façon de vivre : j'ai pleinement rempli mon objet ; on a vu avec étonnement l'étendue de mes ressources, et vous pouvez juger, d'après l'empressement de M. de Saint-Valier à répondre à mon

invitation, que vos parents mêmes, gens qui prisent d'autant plus la fortune que leur origine, très-rapprochée de nous, prend sa source dans la finance, sont très-disposés à profiter de la possibilité de me recevoir, et se reprochent probablement leur ancien abandon.

Il me reste encore un aveu à vous faire, ma fille; c'est que, dans cet état de choses, l'immense revenu des biens que la tendresse d'une tante avait laissés à votre mère, et dont j'avais le droit de jouir jusqu'à votre établissement, m'étant nécessaire, je l'ai employé à diminuer ma dette; quelques années de plus de cette jouissance l'auraient éteinte. Je ne vous cache pas, Céline, que l'intérêt de mes autres enfants, et le désir d'éviter l'humiliation d'une réforme subite, me font regretter que vos vœux impatients aient hâté une époque que ma tendresse pour vous ne m'aurait pas permis de retarder au delà du terme nécessaire pour mettre mes propriétés à couvert d'une vente forcée.

Oh! mon père, m'écriai-je, pourquoi n'avez-vous pas éprouvé le cœur de votre enfant? Pourquoi avez-vous douté qu'il pût m'inspirer un sacrifice qui vous était nécessaire? Je ne veux plus les former, ces nœuds qui vous coûteraient le repos; je vais écrire à M. de Jouval que je ne serai, que je ne veux être à lui qu'à l'instant de ma majorité. Non, ma fille, dit mon père avec attendrissement, il n'est plus possible de revenir sur l'engagement que j'ai pris; vos vœux n'ont point laissé d'incertitude sur

vos sentiments et vos désirs; ce retard paraîtrait mon ouvrage, et la cause qu'on lui soupçonnerait m'attirerait d'une autre manière la confusion que je crains. J'ai eu tort de ne pas deviner que la fille de cette femme adorée, qui réunissait toutes les vertus, en avait hérité de sa mère; je suis puni de ma réserve, mais le mal est irréparable. Il ne l'est pas, répondis-je, et me jetant de nouveau à ses genoux, couvrant ses mains de baisers et de larmes, je lui proposai de continuer à toucher les revenus de ces biens, qui me paraissaient précieux dès l'instant seulement où j'acquérais la certitude qu'ils pouvaient lui être utiles, avec la possibilité de les lui offrir. Devenue éloquente par le désir de réussir, je fis connaître à mon père le noble caractère de M. de Jouval, et je fus le garant de son empressement à se prêter à mes vues; je promis en son nom qu'il se trouverait heureux d'aider mon père à dissimuler au public la gêne momentanée qu'il éprouvait; je détruisis les objections; je priai, pressai, et j'obtins enfin la permission de confier à M. de Jouval ce que je venais d'apprendre; je fis accepter l'abandon que nous serions tous deux si satisfaits de faire.

Mon père souffrait cruellement; même devant son enfant il était froissé, humilié, et j'eus besoin d'employer pendant longtemps ces expressions ardentes et vraies que la sensibilité peut seule dicter, et que l'art n'imite jamais, pour le convaincre que c'était à moi que ce traité était avantageux, et que

je le pensais réellement ; c'est bien l'exacte vérité, tout mon regret est de n'avoir pas su plus tôt que d'un sacrifice aussi léger dépendait la tranquillité de mon père : en lui remettant chaque année les trois quarts de mes revenus, le quart qui me restera montera encore plus haut que le revenu entier de la fortune de la famille de Jouval ; je n'aurai donc pas préparé à mon mari des privations pour donner du superflu à mon père ; tous deux existeront comme ils l'ont fait jusqu'à présent. M. de Jouval pourra céder à ses sœurs les propriétés qui leur sont communes, sans se trouver au-dessous de l'aisance dont il a l'habitude ; fiers tous deux de notre honorable médiocrité, suite du respect et de l'amour filial, elle deviendra pour nous une jouissance. Oh ! mon amie, c'en sera une délicieuse, ajoutée à toutes celles qui me sont réservées.

Je ne quittai mon père qu'après l'avoir vu reprendre sa sérénité ; j'allai réfléchir chez moi à ce qui venait de se passer et à l'heureux hasard qui m'avait mise à portée de connaître ce que je pouvais pour lui. Si j'avais ignoré les peines secrètes que cet instant venait de me dévoiler, j'eusse été barbare sans m'en douter, et l'accomplissement de mes vœux eût été la source du supplice de mon père et des privations de mes frères, sans que mon bonheur se fût accru : j'aurais usé de ma fortune sans la priser. Ce n'est pas des avantages indépendants des plaisirs du cœur que mon existence peut être embellie ; un sourire de M. de Jouval devenu mon

époux, un mot, un regard bienveillant, voilà mes biens réels. Le faste d'un nombreux domestique, de meubles somptueux, tout cela serait nul pour moi, et peut être embarrassant. De ce que j'aime, naîtront mes peines, mes plaisirs; il me les dispensera à son gré; j'attendrai, j'espérerai tout de lui.

Quand je me retrouvai avec mon père après la conversation particulière que je viens de te rendre, je cherchai avec inquiétude dans ses regards, dans le son de sa voix, dans toute sa manière d'être, s'il ne restait pas quelque trace de l'impression pénible que je n'osais me flatter d'avoir entièrement détruite; je crus remarquer un reste d'embarras, d'inquiétude que son ton affectueux ne déguisait pas complétement. Il m'annonça que le docteur Blondel devait amener le lendemain M. de Jouval, et me recommanda avec une gaieté assez naturelle, de montrer un peu de bienveillance à ses hôtes; mais je vis que ses yeux cherchaient à me dire beaucoup de choses que j'interprétai en les prenant pour des recommandations de m'occuper autant de sa délicatesse que de ses intérêts, en traitant avec tous les ménagements possibles la négociation dont son honneur et son repos dépendaient également. Je répondis de la même manière; mes regards, s'ils peignaient tout ce que j'avais dans l'âme, durent exprimer la tendresse, le respect et la reconnaissance. Je ne cherchai point à parler de nouveau à mon père en particulier; je sentais qu'il lui en coûterait de traiter encore un sujet tourmentant pour

sa fierté, et où mon rôle me donnait une apparente supériorité sur lui.

Tu présumes assez, mon amie, que je n'eus pas beaucoup d'instants à donner au sommeil, la nuit qui précéda le jour où je devais revoir M. de Jouval, après tant de temps passé dans la tristesse et le découragement. Il y avait des moments où je doutais de la réalité de mon bonheur, et où me croyant le jouet d'un rêve séduisant, je craignais que le réveil ne vînt en détruire l'illusion et me rendre mes chagrins. Plus calme, plus heureuse dans l'instant qui suivait, je ne suis pas déçue par une erreur, me disais-je; pendant ma vie entière je jouirai du bonheur qu'à peine j'ose croire possible; mon sort va être arrêté sans retour et à l'abri de toute atteinte; je n'ai plus de vœux à former.

Quoique M. de Jouval ne dût arriver qu'à l'heure du dîner, j'étais levée bien avant que le jour parût; j'étais agitée, mais cette émotion était agréable; les variations perpétuelles de mes idées ne m'offraient que de riantes images. Jamais mes yeux ne s'étaient arrêtés sur M. de Jouval heureux, c'était heureux que j'allais le revoir! Comme mon cœur palpitait à cette pensée! Le bonheur de l'objet qu'on aime suffirait, ce me semble, pour consoler des chagrins personnels; mais ce bonheur, si soi-même on en est la source, si l'on est assuré qu'il ne peut être complet pour lui que parce qu'il est commun entre nous, oh! mon amie, à peine la nature nous a-t-elle donné assez de facultés pour suffire à une pareille

jouissance. Tout entière à celui que j'allais revoir, à mes rêveries, je m'oubliai, pour ainsi dire, moi-même ; je ne pensai pas à me parer ; je mis un simple vêtement blanc, tel que je le mets à l'ordinaire ; je n'ajoutai pas une fleur, pas un ruban à ce modeste costume avec lequel M. de Jouval m'avait vue autrefois, avec lequel je lui avais paru la femme faite pour lui plaire. La toilette est un hommage poli rendu aux indifférents ; je crois que pour l'ami qu'on préfère on aurait regret à s'embellir presque autant qu'à se déprécier par une rebutante négligence.

Je ne te dirai pas combien de fois je parcourus mon appartement pour aller à la croisée et revenir m'asseoir près de ma table pour me livrer à des pensées sans suite ; à quel point le moindre bruit me faisait tressaillir : combien les heures me parurent longues, quoiqu'elles s'écoulassent agréablement. Le moment vint enfin où j'entendis réellement le roulement d'une voiture : depuis le matin, tout ce que j'avais entendu me semblait être le bruit de celle qui amenait mes amis ; et lorsqu'elle arriva en effet, je doutais que ce fût elle ; je craignis en quelque sorte de me livrer à une espérance qu'il m'eût été pénible de voir détruire. La voix du docteur, celle de l'homme chéri, se firent enfin entendre distinctement ; ils avançaient, ils montaient chez moi. Oh ! comme le cœur me battit ! quel trouble ! quelle émotion ! Ce fut le docteur qui me parla le premier, et je pense que sa délica-

tesse le porta à tempérer, par le paisible sentiment de l'amitié, l'agitation que me causait l'amour. Mon père me présenta ensuite M. de Jouval ; je ne fis que tourner les yeux vers ce dernier, il me fut impossible de prononcer un mot ; lui-même balbutia quelques paroles sans suite, où je ne distinguai que l'expression *heureux* : c'était de lui qu'il parlait, lui que j'ai vu au dernier excès du désespoir et du découragement ! Quel changement, mon amie !

Je ne pus reprendre nettement mes idées que le lendemain, et m'entretenir avec M. de Jouval, avec cette douce tranquillité nécessaire à l'épanchement de confiance de deux êtres qui s'aiment. Nous nous sommes rendu compte de l'espace de temps écoulé ; nous avons esquissé des projets pour l'avenir ; nous reviendrons sur ces projets, nous avons tant à nous dire ! Tu prévois, mon amie, quelle a été la pensée de M. de Jouval par rapport à la cession que je désire faire à mon père ; il a senti, pensé absolument comme moi ; tout à cet égard est connu. Mon père a cessé de rougir ; il a accepté ce que ses enfants reconnaissants lui ont offert : et nous, nous serons encore riches au delà de nos désirs, de nos besoins, et nous aurons la jouissance d'un service rendu sans avoir la privation, suite d'un sacrifice.

Adieu, mon amie, partage ma joie, entretiens-moi de ton bonheur pour que rien ne manque au mien, et compte sur l'attachement de

CÉLINE.

DE LA MÊME A LA MÊME.

J'ai maintenant, mon amie, le droit de porter le nom d'un homme adoré ; je suis à lui pour la vie. Exprimer avec quel délire je m'occupe de l'avenir, je jouis du présent, quel est le charme de mon existence, est impossible. Je me dis que M. de Jouval est à moi pour toujours, que je suis sa compagne, que mon amour n'est plus un tort, qu'il m'est permis de l'adorer, et que je suis chargée du soin de le rendre heureux : ces pensées reviennent à chaque instant, et, toujours nouvelles, chaque fois qu'elles se présentent, elles me font tressaillir de plaisir. Je n'ai plus rien à souhaiter pour moi-même ; mon bonheur surpasse mes vœux ; ceux que je formerai désormais seront tous pour mon mari. Ah ! puissé-je lui plaire constamment de même ! deviner ce qui pourra lui convenir et le voir attacher toujours autant de prix à ma tendresse ! il paraît affecté de la même manière que moi, plus vivement encore, s'il est possible.

— Ma Céline est à moi, dit-il à son tour ; je possède celle que seule j'ai désirée, celle que sans espoir j'aimais si tendrement ! elle s'est chargée d'embellir la vie qu'elle m'a conservée.

Voilà ce qu'il répète souvent avec une voix touchante, un sourire doux, et je jouis pleinement. Mais quelquefois aussi ses regards sont si brûlants que je n'ose en soutenir l'ardeur ; mes yeux se bais-

sent et je rougis : cependant, mon embarras même est encore une jouissance ; la timidité que m'inspire M. de Jouval est une sorte d'hommage que je lui rends ; j'aime à être tremblante, à lui faire un sacrifice en recevant ses caresses, c'est lui prouver que je l'aime que de surmonter l'effroi qu'elles m'inspirent. Dis-moi, mon amie, comment on peut devenir la femme d'un indifférent, puisqu'il reste un si pénible effort à faire pour se donner sans réserve à l'objet qu'on adore? Le sort d'une fille qu'on livre à un inconnu doit être affreux ; elle n'a pas en dédommagement l'idée que c'est pour ce qu'elle aime qu'elle sacrifie une répugnance si naturelle. Je sens que sans cette idée j'aurais été bien malheureuse dans ces premiers temps, et que j'aurais regretté les jours paisibles qui ont précédé mon mariage, où déjà, sûrs d'être l'un à l'autre, nos sentiments, nos entretiens faisaient nos plaisirs, plaisirs aussi délicieux et sans mélange de rien de pénible. Mes yeux alors osaient s'arrêter sur mon ami, chercher dans sa physionomie l'expression de sa tendresse ; ma main pressait la sienne sans que la rougeur, qui ajoute à mon embarras, vînt couvrir mon front. Mais je me dis : *c'est lui,* il est heureux, et alors je suis heureuse moi-même ; c'est à mon époux à choisir ses moyens de l'être ; tous mes désirs, à moi, sont qu'il le soit : combien tout ce qui lui est cher me le devient! Mon cœur était ému, en voyant les dames de Jouval ; je me disais : C'est sa mère, celle qui la première l'a aimé, dont les soins l'ont aidé

dans ces années de faiblesse où il n'était rien pour lui-même ; je sentais qu'elle me devenait précieuse pour l'avoir porté dans ses bras faible enfant, avoir vu son premier sourire, guidé ses premiers pas, suivi les progrès de son intelligence, contribué sans doute à faire naître en lui cette ardente et délicate sensibilité qui fera le bonheur de ma vie. Oh ! comme je serai éloignée de voir jamais avec indifférence celle qui a tant de droits à ma reconnaissance ! Ne suis-je pas de moitié dans les sentiments de mon mari, et dans les engagements de cette nature qu'il a contractés ?

Les compagnes des plaisirs de son enfance, ses charmantes sœurs, m'intéressent de même ; leur attachement pour lui se montre dans le ton, dans le langage ; l'affection qu'on me témoigne le prouve ; je ne m'attendais pas à la voir naître si promptement. On ne peut m'aimer encore que parce que je suis aimée d'un fils et d'un frère chéri ; les qualités dont on me loue n'ont pas eu le temps de se montrer ; on l'en a cru sur sa parole, parce qu'on en croit toujours l'objet d'une vive tendresse ; on aime en moi celle que son amour avait rendue l'arbitre de son sort : je justifierai cette bienveillance anticipée ; je n'épargnerai rien pour être chère, dans tous les temps, à mes nouvelles parentes ; j'éviterai qu'elles aient le plus léger reproche à me faire ; avoir des torts avec elles, ce serait en avoir avec mon mari : ah ! jamais !

Madame de Jouval n'est plus jolie, mais elle a

conservé ce charme qui survit à la fraîcheur, une physionomie gracieuse et spirituelle ; le son de sa voix est doux, ses manières sont aimables ; elle a toujours quelque chose d'obligeant à dire, et l'expression qu'y donnent son ton et son sourire y ajoute un mérite de plus. Quelle différence d'elle à madame de Bloye ! Cette dernière (je n'en doute pas) a le désir de bien accueillir les dames de Jouval ; mais sa politesse est contrainte, cérémonieuse ; il y perce un peu de hauteur : il semble toujours voir en elle la complaisance raisonnée qui se baisse vers l'infériorité ; elle ne laisse pas oublier un instant qu'elle se place au-dessus des autres dans sa propre opinion, et souvent elle va pour eux jusqu'au dédain.

Caroline, l'aînée des demoiselles de Jouval, a vingt-quatre ans ; elle est grande, bien faite ; sa figure est noble, régulière ; mais son teint est brun ; des sourcils et des yeux fort noirs empêchent sa physionomie d'être aussi agréable que belle. Julie, plus jeune de deux ans, est blonde comme sa mère et son frère ; elle ressemble à tous deux ; moins exactement belle que Caroline, elle me paraît devoir plaire davantage ; elle est vive, gaie ; elle aime la parure, les plaisirs, et le dit de bonne foi.

M. de Jouval a eu la délicatesse de cacher à sa famille l'engagement pris avec mon père de lui remettre une portion considérable du revenu des terres qui m'appartiennent du chef de ma mère. Quoiqu'on ait évité, dans mon contrat de mariage, de

mentionner le montant de ces revenus, la nature des propriétés doit faire présumer à madame de Jouval que nous sommes destinés à être beaucoup plus riches que nous ne le serons en effet ; elle m'a donné, en conséquence, ses idées sur l'état de maison qu'il nous conviendra de tenir à la ville : j'avoue, mon amie, que j'étais embarrassée, et que je n'osais faire des objections, quoique je sentisse l'impossibilité pour nous de fournir à cette dépense. Heureusement mon mari, parlant de mon goût et du sien pour la campagne, a fait connaître son intention d'y passer la belle saison; cette détermination m'a paru ne pas plaire aux dames de Jouval; mais elles ont eu la délicatesse de ne pas insister pour la changer. Pendant l'intervalle qui doit s'écouler jusqu'à ce que nous allions à D..., nous les amènerons peu à peu à renoncer à ce faste, auquel nous aurions tant de peine à fournir.

Des fêtes ont eu lieu à l'occasion de mon mariage; mais je n'ai rien vu que M. de Jouval, sa joie et mon bonheur.

Nous partons demain pour sa terre, seul débris de sa fortune, vieux château délabré, hypothéqué, et où sa mère et ses sœurs vivaient dans la retraite et les privations. Quelle jouissance infinie pour moi d'apporter l'aisance dans cette famille !

Mais crois bien, mon Yvonna, que l'amitié n'est point affaiblie par l'amour.

CÉLINE DE JOUVAL.

YVONNA DE BLÉVILLE A CÉLINE DE JOUVAL.

Je te félicite, ma chère Céline; je partage bien sincèrement ta joie et je souhaite que tu ne sois pas déçue dans tes espérances de bonheur. Puisses-tu, ma bonne amie, trouver dans M. de Jouval un être capable de sentir comme toi, de ménager ta délicate sensibilité, et d'être heureux par le sentiment exalté que tu exigeras sans doute de lui comme tu le lui accorderas! Je ne voudrais pas blesser ton cœur en y faisant naître une cruelle prévoyance; cependant il faut que tu modères un peu ton imagination et que tu perdes l'idée que l'amour d'un mari peut suffire au bonheur et remplacer toutes les jouissances de la fortune et de la société. Il faut réduire les choses à leur juste valeur si l'on veut que le charme s'en prolonge et ne laisse pas à sa place, après s'être détruit, une injuste prévention. Il est de bons ménages dans notre classe; il doit y en avoir plus que dans les classes inférieures, parce que les gens mariés se bornent à y avoir des procédés l'un pour l'autre, se perdent de vue pendant la plus grande partie de leurs journées, ont des distractions multipliées, et surtout n'ont pas adopté la fausse croyance que leurs peines et leurs plaisirs devaient émaner exclusivement d'eux-mêmes.

Crois-moi, Céline, ménage les expressions et les preuves de ta tendresse; ne dédaigne point la so-

cieté et ses amusements; n'asservis pas M. de Jouval à ne s'occuper que de toi; si tu le traites en amant, si vous ne contraignez pas ce que votre affection mutuelle a de passionné, vous userez vos sentiments, et bientôt il faudra regretter une ivresse trop enchanteresse pour être durable; chacun de vous s'en prenant alors à l'autre de la destruction de son bonheur, vous irez plus loin que l'indifférence.

Je ne me donnerai pas pour ton modèle. Un froid calcul a présidé à mon mariage. Tu vaux mieux que moi, ton cœur est plus tendre, ton esprit moins altier, et tu n'as pas d'amour-propre : mais, mon amie, même dans ce qui est bon en soi, on peut aller jusqu'à un excès qui se rapproche du mal. Je trouve, par exemple, que tu es allée trop loin dans l'abandon fait à ton père; ce prix de son égoïsme est vraiment si considérable que je ne puis concevoir qu'il ait osé l'accepter, et que pour satisfaire un vain orgueil, un goût puéril du faste, il vous condamne à vivre dans une situation qui ne sera guère au-dessus de la pauvreté. M. de Jouval s'est prêté à cette convention; il ne pouvait faire autrement : sans doute il eût accepté ta main sans qu'aucune fortune y fût jointe; mais tu devais consulter son intérêt, et n'abandonnant qu'une moindre portion de tes revenus, lui laisser la possibilité de tenir une maison convenable à un homme qui passera dans le monde pour avoir les moyens de l'entretenir : tu l'as un peu trop jugé d'après toi; ce sont

des chimères que ces amours qui transforment une chaumière en palais ; tous ces systèmes, si beaux en spéculation, sont démentis par le fait. Si, comme je le crois, il n'y a plus à revenir sur cet objet, il serait inutile de s'appesantir sur l'observation ; mais dans d'autres circonstances, il faut absolument, ma chère Céline, que tu profites de mes leçons, et qu'apprenant à voir avec indifférence les calculs de l'amour-propre, de l'égoïsme et les preuves de l'insensibilité, tu payes les autres de la monnaie courante, c'est-à-dire, de démonstrations sans franchise, et de phrases banales : sans cela, ma chère, tu seras dupe et malheureuse toute ta vie, parce que le reste de l'espèce humaine ne te ressemble pas. Défie-toi de mesdames de Jouval ; elles sont ce qu'on est en général ; elles ne penseront qu'à elles. L'égoïsme est la divinité de tous, excepté de quelques êtres malheureusement organisés pour eux-mêmes, qui, dans le commerce social, font plus de frais que les autres et ne retirent rien. Tu crois avoir trouvé une amie ; il n'y a d'amies que celles qu'on put acquérir avant que l'amour-propre fût développé et avec lesquelles on ne peut être en rivalité, comme moi, par exemple, à cent lieues l'une de l'autre : si toutes deux mariées dans la capitale, nous cherchions à obtenir les mêmes succès dans la même société, peut-être ne nous aimerions-nous déjà plus du tout.

Je ne sais, mais plus j'examine autour de moi, plus mon cœur se glace et plus j'aperçois la mau-

vaise foi percer à travers les expressions affectueuses qu'il est convenu d'adresser à tels ou tels. L'homme est bon, disent les philosophes ; eh bien, moi qui suis aussi philosophe à ma manière, je crois qu'il est mauvais. Dans la haute, très-haute société où je vis, on est policé à l'excès ; les paroles, les mouvements sont soignés et uniformes ; mais le vice perce, puisque non-seulement on aime son avantage personnel, n'importe aux dépens de qui, mais qu'on aime aussi le mal des autres, sans intérêt et pour se divertir. Céline me dira : On donne sa bourse à un pauvre. Rarement d'abord, à moins qu'on ne croie tirer une lettre de change sur le ciel ; mais d'ailleurs cela fait honneur. De plus, on ne regarde pas le pauvre qui mendie comme un être de son espèce, et c'est avec ses égaux qu'on est en guerre. On donne sa bourse, et on ajoute un mot perfide à une délation qui doit ôter à quelqu'un de la société et considération et bonheur ! On ne doit pas appeler trait de bonté la première action, et très-certainement la seconde en est une mauvaise bien conditionnée.

Les sociétés ne me paraissaient au commencement qu'une réunion d'indifférents, se trouvant ensemble parce qu'il faut être plusieurs pour s'amuser ; je n'en juge pas si favorablement. Je les vois maintenant comme un assemblage d'ennemis secrets, qui se tendent des piéges, se jouent tous les mauvais tours imaginables, tout en se prodiguant d'aimables propos et de gracieux sourires. Si les yeux se pro-

mènent autour d'un cercle, ils ne cherchent à y voir que des ridicules : j'entends toujours donner haut des éloges aux vertus, aux belles actions, mais cela ne plaît pourtant à aucun de ceux qui n'en profitent pas. On loue pour faire penser qu'on serait capable de quelque chose de pareil.

On croit une coquette un être très-léger, frivole, auquel tout plaît un moment, dont les goûts fugitifs se succèdent avec rapidité et qui s'y laisse entraîner sans réfléchir ; ce n'est pas cela. Une coquette est un être composé de l'âme d'un misanthrope et du corps d'une jolie femme ; moi, au moins, je suis cela : je ne me ferais pas un jeu d'en imposer à ceux qui méritent de l'estime, mais lorsque la vanité, le désir de domination, le projet de séduire, celui d'humilier sont ce qui anime en secret ceux qui nous entourent, il est adroit de distinguer ces motifs, et judicieux de les faire servir à briller soi-même, à dominer, à déjouer les plans des autres. Il est plaisant d'occuper de soi ceux qui voudraient qu'on ne pensât qu'à eux et qu'on se sacrifiât pour eux. Je suis coquette par esprit de justice, par haine de la sottise, de la fatuité et de la mauvaise foi.

Mais suis mes conseils désintéressés et crois à mon amitié dévouée.

YVONNA.

CÉLINE DE JOUVAL A YVONNA DE BLÉVILLE.

Tu avais peut-être raison dans ta dernière lettre, mais c'était une raison qui m'attristait, et j'ai laissé passer bien du temps sans te répondre... six mois... et pourtant, rien n'est changé dans mes sentiments pour mon mari ; je l'aime au delà de l'expression et trop pour être parfaitement heureuse : mon amour extrême me rend inquiète : il crée pour moi des douleurs dont ma raison me force à rougir parce qu'elles ont souvent une cause puérile ; elles sont l'effet d'un excès de délicatesse, de susceptibilité, d'exigence, d'un raffinement de sensibilité qui sont en moi, et qui ne se trouvant pas au même degré dans les autres, ne peuvent être devinés ni par conséquent ménagés par eux.

Je suis aimée de mon mari ; toujours il m'aborde avec le sourire du plaisir ; il est gai, satisfait ; il s'applaudit de notre union, et ne cherche point ses plaisirs dans les sociétés où je ne serais pas avec lui : nous sommes presque toujours ensemble : il paraît qu'il ne doit rien me rester à désirer. Cependant, je sens, mon amie, que je ne suis pas autant pour lui qu'il est pour moi. Plus expressif, il est bien moins tendre : je m'occupe de lui pour lui ; c'est ce qui lui plaît ou lui convient qui décide ma manière d'agir. Lui aussi pense à lui-même ; sans qu'il s'en rende compte, il sent que mon amour

me donne à lui sans restriction, et il agit en conséquence ; je suis sa propriété, il n'est pas la mienne, il conserve son indépendance, il sait qu'il peut vouloir de moi ce que je n'exigerais pas de lui, et qu'il peut se soustraire à mon ascendant, tandis que le sien est absolu. Moins attentif à saisir mes impressions, moins capable d'apprécier les nuances fines du sentiment, il me fait éprouver, sans en avoir le soupçon, mille agitations différentes, et qui, pour la plupart, sont pénibles : un mot, un regard, un sourire, tout de sa part agit sur moi ; le sens de ses mouvements est entendu, interprété. Quand je remarque de l'insouciance, de la légèreté, un oubli momentané, je souffre et dissimule ma souffrance, pour ne pas faire éprouver des regrets : c'est avec le même ménagement que je dissimule mes actes de complaisance ; savoir se dévouer sans faire contracter d'obligation à l'objet de son dévouement, est une sorte d'art qu'une vive tendresse enseigne ; je ne désire point alors être devinée, mais il me semble qu'éclairé par une affection égale à la mienne, M. de Jouval devrait quelquefois pressentir le motif qui me détermine ; jamais son cœur ne l'avertit de ce que le mien m'inspire ; il accepte mes sacrifices sans les sentir, sans croire qu'ils sont des sacrifices... Nous ne sommes pas organisés de même.

Le château de Jouval est devenu, depuis le commencement de l'été, le rendez-vous de la noblesse de D.... ; nous avons habituellement une nombreuse

société. On joue, on danse, on est paré comme à la ville ; le charme de la campagne est détruit. A peine depuis deux mois ai-je fait une promenade seule avec M. de Jouval ; je le vois avec étonnement se plaire dans ces bruyantes réunions et sembler avoir besoin d'être entouré d'indifférents. Ce n'était pas ainsi que j'avais imaginé l'amour heureux ! J'ai quelquefois exprimé les regrets que me cause ce nouveau genre de vie ; j'ai peint à M. de Jouval, avec douceur et sentiment, le prix que j'attache à n'exister que pour lui, à lui devoir tous mes plaisirs ; il m'a écoutée en souriant, m'a fait taire en étouffant mes plaintes sous ses caresses, et n'a rien changé à ses habitudes de distraction. Notre amour doit durer autant que nous, ma chère Céline, m'a-t-il dit avec gaieté, et ce serait nous exposer à le détruire que d'être sans cesse à nous en entretenir : je vais chercher dans la société des motifs de vous aimer davantage, n'y trouvant rien de comparable à vous. L'amusement de mon esprit ne peut nuire à l'occupation de mon cœur. Il a ajouté plus sérieusement : J'apprécie trop les riens aimables, la frivole gaieté, les liaisons de plaisir qu'offre le monde pour y attacher un grand prix ; vous êtes mon bonheur, ce bonheur m'est assuré, je le mets au-dessus de tout, sans que cela m'empêche de trouver quelque attrait à mes relations avec mes amis. Vous devez juger de tout cela comme moi, et vous livrer avec la même irréflexion à des plaisirs indépendants de notre tendresse ; jamais ils ne pour-

ront y nuire. Soyons à l'extérieur ce que sont les autres ; n'affichons pas une manière de nous aimer qui puisse nous donner le ridicule de l'exaltation. Nous devons renfermer au fond de nos cœurs un excès d'attachement qui nous ferait paraître romanesques. Soyons heureux de nous retrouver seuls après avoir donné une partie du jour à nos connaissances, et sachons unir la jouissance de goûts innocents à celle de nos sentiments réciproques ; c'est exister d'une manière plus variée et c'est beaucoup pour le bonheur.

M. de Jouval peut avoir raison ; mais cette raison me paraît cruelle : je regrette chaque moment qu'on me dérobe et que j'aurais pu passer avec lui : au milieu des cercles où nous nous trouvons ensemble, il est le seul que j'écoute et sur lequel mon œil s'arrête ; je suis attentivement et ses mouvements et ses impressions ; je cherche à deviner ses pensées : s'il est longtemps distrait sans revenir à moi, sans me regarder et me sourire, je sens que des larmes s'approchent de ma paupière, parce que je me dis qu'il pourrait être heureux sans moi. Je suis sûre de son amour ; je n'ai pas la crainte qu'il me devienne infidèle ; il est trop aimé, il aime trop lui-même ; mais je crains de perdre par la comparaison qu'il peut être tenté de faire de moi aux autres femmes ; et quand je le vois gai, empressé près de celles qui sont aimables, j'écoute avec inquiétude et je m'afflige de n'avoir pas les qualités brillantes qu'elles développent ; je crains de lui être

moins chère, s'il se souvient de leur esprit, de leur grâce, de leur piquante légèreté, lorsqu'il se trouvera près de moi qui ne sais qu'aimer et le dire sans art.

Je te peins, mon amie, les nuages qui obscurcissent momentanément mon bonheur ; ces nuages sont passagers ; les moments où ils sont écartés et où je jouis sans trouble de la tendresse de mon mari en effacent aisément l'impression : rien alors n'est égal à l'ivresse délicieuse que j'éprouve. Si, après une courte absence, M. de Jouval me cherche avec empressément et me dit qu'il a souffert loin de moi, le souvenir de mes peines fuit de ma mémoire ; si ses regards s'arrêtent tendrement sur moi, qu'il m'écoute avec intérêt, quand je lui parle de mon amour, de mes inquiétudes ; s'il me répète que je réalise pour lui cet être sensible dont il s'était tracé l'image et dont il attendait son bonheur, le mien alors est au comble ; tous mes désirs sont satisfaits.

Comment rendre compte, mon amie, de ce que j'ai éprouvé quand les premiers symptômes m'ont indiqué une grossesse ? j'ai senti mes liens se resserrer et m'unir plus fortement à M. de Jouval : je me crois sûre maintenant que rien ne peut nous rendre indifférents l'un à l'autre. Il n'est pas d'expression qui peigne ce qu'on peut sentir en pensant qu'on a donné l'existence à l'enfant de celui qu'on aime. Je me suis devenue plus précieuse à moi-même par mon état, qui me paraît le plus certain de mes titres à la tendresse de mon mari, et un

ascendant auquel il ne saurait se soustraire. Quand nous parlons ensemble de notre enfant, l'émotion que j'éprouve est délicieuse; si ce souvenir me quitte un moment, je tressaille de plaisir quand je le retrouve. Il me semble impossible qu'on cesse de s'aimer quand on a des enfants.

Pardonne-moi, mon Yvonna, de ne pas penser et sentir comme toi, et continuons à nous confier mutuellement nos idées. Notre correspondance doit recommencer vive et continuelle comme autrefois! permets-le, cela charmera mes instants de solitude.

Ta dévouée,

CÉLINE.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Je continue à t'écrire avant d'avoir reçu ta réponse, ma chère Yvonna. Mais je te prie en grâce de ne pas me la faire attendre davantage, et surtout d'entrer dans les plus petits détails sur tout ce qui t'arrive afin que je ne craigne pas de te dire tout ce qui se passe dans mon âme. Car j'ai besoin de tout te confier.

Je le sens, mon amie, je m'étais exagéré les rapports qui sont entre mon mari et moi : nous sommes bien rarement affectés de même; je crains de n'avoir pas réalisé pour lui l'être idéal qu'il avait imaginé devoir sullire à son bonheur; je suis une partie de ce bonheur, mais je ne le suis pas tout en-

tier; les distractions lui sont nécessaires, il éprouve le besoin de me quitter; il me laisse à la campagne pour aller à la ville, où il n'est appelé que par de frivoles amusements : je n'ose pas me plaindre, je crains de le fatiguer par les expressions de mon inquiétude et même de mon amour; je me contrains; mais mes larmes ou ma mélancolie trahissent mes efforts pour paraître tranquille; M. de Jonval en fait pour me rassurer, je vois alors qu'il me ménage et je souffre d'une autre manière; je me reproche d'être le tyran de ce que j'aime; je forme des résolutions qui me coûtent à prendre et que je parviens rarement à exécuter; enfin, je ne suis pas complétement heureuse comme je l'avais espéré.

Un sentiment passionné laisse peu de repos à celle qui l'éprouve. Passer sans cesse d'un extrême à l'autre, être dans l'ivresse ou dans le désespoir, accorder une confiance aveugle, ou se défier à la moindre apparence, ne vouloir rien exiger et peser avec une scrupuleuse attention ce qu'on fait pour nous; ne souhaiter que ce qui convient à ce qu'on aime, et gémir sans cesse de ne pas obtenir assez de lui; telles sont les perpétuelles inconséquences de ceux qui aiment avec excès; telles sont pour moi, mon amie, les effets de ce caractère tendre et ardent dont tu as inutilement tenté la réforme.

Je touche au terme de ma grossesse; et mon mari n'est plus auprès de moi. J'avais profité de mon état pour obtenir de ne point aller à la ville, ce qui donne beaucoup d'humeur à mesdames de Jouval, mon

mari m'approuvait ; il sent qu'avec notre fortune nous ne pourrions tenir un état de maison convenable, d'ailleurs il s'était réservé d'y aller seul de temps en temps, nous n'en sommes qu'à peu de distance... mais je reçus, il y a quelque temps, une lettre de lui qui m'annonçait un voyage à cinquante lieues. Une tante m'a laissé un petit héritage que mon mari juge à propos de vendre, et sa présence, dit-il, est absolument nécessaire. Me voilà donc seule à la campagne, pendant l'hiver, n'ayant pour société que la mère et les sœurs de M. de Jouval, qui sont bien mécontentes d'y rester, car il n'y a plus de société. La seule personne qu'on reçoive quelquefois est le jeune homme, M. de Valblanc, qui avait pensé à m'épouser. Il a une terre très-près de nous et semble prendre intérêt à moi. On aurait bien voulu en faire un mari pour une des sœurs de M. de Jouval, mais cela ne lui convient pas.

Ainsi M. de Jouval est parti de la ville où il est allé bien souvent depuis trois mois, et il est parti sans venir me dire adieu ; ses lettres me semblent froides, et elles ne sont pas bien fréquentes. Si j'osais... oh ! oui, je veux tout te dire, il y a des moments où je sens naître des soupçons ! de la jalousie !... Il n'est pas d'expression pour rendre ce que j'éprouvai à la naissance de ce sentiment jusqu'alors inconnu. Une autre lui serait plus chère que moi ! me disais-je avec désespoir ; je ne serais plus l'objet de sa préférence ! Le bonheur d'en être aimée qui devait embellir ma vie entière, aura duré

moins d'une année, et je ne serai plus l'arbitre du sien!... Je me rappelais alors ses expressions brûlantes lorsqu'il me parlait de son amour dans cette campagne où j'allais le trouver, de son ivresse dans les premiers moments de notre mariage, et je frémissais, et mon cœur était brisé en pensant qu'il était possible que maintenant il dît à une autre les mêmes choses qu'il m'avait dites si tendrement : cependant je ne le croyais pas, et seulement l'avoir pensé me faisait un mal insupportable.

Voilà, ma chère amie, dans quelles dispositions d'esprit me trouvera une époque où j'aurais tant besoin de la présence de ce que j'aime et de son amour pour me donner du courage.

Quinze jours se sont passés depuis que j'ai commencé cette lettre; je me trouvai mal en l'achevant; on me porta au lit que je n'ai guère quitté depuis cette époque, et je n'envoyai pas cette lettre si triste espérant que le retour de mon mari, auquel j'avais écrit de la façon la plus pressante, mettrait un terme à mon inquiétude et me permettrait de te dire quelques paroles moins tristes en terminant.

Mais non, après un long silence qui me faisait espérer qu'il allait revenir, M. de Jouval m'écrivit hier une lettre courte et froide, où il m'annonçait que l'affaire qui avait nécessité son voyage le retiendrait bien plus longtemps qu'il ne l'avait pensé, et où il m'exhortait à prendre patience sur cette séparation involontaire.

Oh! mon Dieu!... est-ce là ce que j'espérais!...

écris-moi, Yvonna, écris-moi... Parle-moi de ce qui t'occupe... de toi, de tes plaisirs, tu distrairas mon esprit, tu calmeras mon cœur.

Ta triste, mais toujours tendre amie,

CÉLINE.

YVONNA DE BLÉVILLE A CÉLINE DE JOUVAL.

Pardon pour avoir aussi laissé trois semaines tout entières, chère Céline, sans te répondre, mais je n'avais pas une minute. Puis, que te dire, ma pauvre amie? Irais-je me donner cette cruelle satisfaction qu'on se procure souvent avec des amis malheureux en répondant à leurs plaintes : Je te l'avais bien dit!

Non, nous parlerons d'autre chose, de moi si tu le veux. Si je pouvais te consoler ou te distraire, je serais trop heureuse, mais il me serait difficile maintenant, mon amie, de te rendre compte en détail des événements de ma vie, ce sont de nombreux riens qui remplissent les journées d'une coquette, mais j'y deviens chaque jour plus habile, parce que chaque jour m'éclaire davantage sur l'égoïsme général. Je continue avec soin de distribuer à tous une dose de leur propre esprit et de leur propre manière d'être, dans ce que je leur présente comme mon esprit et ma manière d'être personnelle. Comment se résoudraient-ils à me trouver mal, lorsqu'ils sont frappés d'une telle ressemblance? J'ai tant de naturel

quand je suis de l'avis de quelqu'un, une si grande finesse dans mon air d'intelligence lorsque je lui fais sentir que je le devine, une telle bonhomie lorsque je parais me laisser tromper, que même ceux qui me détestent ne peuvent s'empêcher de me trouver aimable et n'osent dire le contraire.

J'ai deux nouveaux adorateurs qui sont un tourment de toutes les minutes l'un pour l'autre, qui se haïssent et se surveillent en dignes rivaux, et entre lesquels cependant, je partage très-exactement mon indifférence; l'un, M. de Vély, est un vol que j'ai fait à une de mes intimes amies qui m'avait fait la petite noirceur de me peindre à cet homme de sa société particulière sous les couleurs les moins favorables.

Le rival qui désole M. de Vély, est un jeune homme fixé habituellement en province; M. de Clérac est un militaire d'une figure agréable, d'un joli esprit; il m'a été présenté par un homme que je vois avec grand plaisir, quoiqu'il s'applaudisse orgueilleusement d'avoir seul échappé à mes piéges et aperçu ma coquetterie; je lui ai accordé de badiner impunément de mes folies et de m'en dire ce que je n'entendrais de personne, parce qu'il a le talent de s'exprimer avec grâce et mesure, quoique avec une extrême gaieté, et que je sais qu'il a de l'amitié et de l'estime pour moi. Le ton de plaisanterie établi entre nous l'a autorisé à me faire un défi d'enchaîner à mon char un officier de son régiment qu'il me demanda la permission d'amener chez moi, et

me pria d'accueillir pendant un petit séjour qu'il se proposait de faire à Paris; c'était M. de Clérac. Son conducteur en l'introduisant avait sur les lèvres un sourire malin, et toute sa physionomie annonçait l'espoir de me voir échouer si je faisais la tentative d'inspirer une passion.

Après avoir reçu quelques visites de M. de Clérac, je ne concevais pas trop pourquoi un homme jeune, ayant de l'usage, le désir d'être agréable, et à ce qu'il paraît, le goût de la société, était désigné plutôt qu'un autre comme inaccessible à la séduction d'une adroite coquetterie; je m'étais attendue à voir une tournure de cénobite, ou la rude apparence d'un philosophe, et je voyais un maintien élégant, une mise distinguée, l'art de dire avec finesse et facilité, les jolis riens de la conversation ; je cherchais le motif de la confiance de son protecteur et le devinais d'autant moins que M. de Clérac n'est pas un de ces hommes exercés à analyser les ruses féminines et que l'habitude de séduire met à l'abri de la séduction. Ne voyant rien qui le distinguât de ceux que leur envie de plaire livre à toute femme disposée à les remarquer, je m'attachai à obtenir son secret de l'indiscrétion de celui qui me l'avait présenté. J'appris bientôt qu'un attachement passionné pour une femme d'une sensibilité extrême garantissait le cœur de M. de Clérac de toute impression nouvelle. C'était réellement une difficulté, mais non un obstacle insurmontable, si je n'étais retenue par une sorte de scrupule de lui ôter son

illusion, étant si peu disposée à lui rendre le bonheur qu'il perdrait avec elle.

Mon malicieux ami, auprès duquel je me parai de ce motif estimable, me fit tant de plaisanteries sur ce que je battais en retraite, et la conduite de M. de Clérac qui semblait s'attacher à m'étudier en observateur désintéressé, me piquant aussi, je me disposai à tenter la grande aventure de tourner cette tête audacieuse.

Les combinaisons de ce plan d'attaque furent un vrai travail. J'eus d'abord l'idée de montrer une sensibilité profonde, voilée par la nécessité d'être dans le monde ce qu'y sont les autres, mais se décelant, malgré elle, dans différentes occasions ; sensibilité sans cesse réprimée, contrariée, et qui me tourmentait par son excès, par mes efforts pour la dissimuler, et par l'impossibilité de trouver une âme qui répondît à la mienne; et cette âme eût été celle de M. de Clérac, c'était clair. Je réfléchis ensuite que, malgré mon talent, il était possible que l'amie de M. de Clérac, n'ayant qu'un seul genre, y eût de la supériorité ; alors je pouvais perdre à la comparaison, ce qui eût rajeuni son amour pour elle; je pensai aussi que sans se l'être avoué à lui-même, il pouvait être un peu las du sentiment ; ce voyage à Paris, où il ne paraît pas qu'il ait d'autre affaire que de s'amuser, semble indiquer qu'il n'est pas fâché de se distraire un peu du monotone bonheur qu'il doit à sa sentimentale amante.

Renonçant donc à réussir par l'imitation de ce

qui tient aux mouvements du cœur ; je sentis qu'il fallait piquer par le contraste avec celle qu'il voit d'habitude, et tirer mes moyens de l'esprit ; il fallait briller, étonner, éblouir, étourdir, en un mot, par la légèreté, et jeter finement du ridicule sur la manière d'être de l'objet aimé : cela ne laissait pas d'être difficile, devant éviter le cynisme, l'immoralité et convaincre que je respectais tout ce qui est précepte. Je montrai ce que la gaieté décente a d'aimable et de varié ; je laissai remarquer que j'étais la femme à la mode, fêtée, recherchée de tout ce qui est agréable et cité ; mais j'eus soin aussi de faire connaître que j'étais prisée de personnes solides, bien avec ma famille, considérée, c'est le mot, des différents individus qui composent la société. Lorsque j'eus fait naître cette estime, d'après l'opinion générale, et que je vis une sorte de respect accompagner l'attention, jusque-là uniquement curieuse, de M. de Clérac, je m'entretins plus souvent avec lui, je le distinguai ; il en fut flatté, je l'avais prévu : me montrant amusante, mais toujours judicieuse dans mes observations critiques des différents travers, mes plaisanteries en général fines, légères, très-gaies, n'ont jamais blessé le bon sens. Il fallait donner une haute idée de mon jugement, accoutumer M. de Clérac à le respecter, en même temps qu'il s'amuserait de mes saillies : il ne m'aimait pas encore que déjà il préférait ma société à toute autre, et mes décisions sur tous les objets lui paraissaient incontestables. Alors, un jour, puis

un autre, je hasardai quelques mots faits pour jeter un léger ridicule sur l'exaltation de la sensibilité ; il s'est trouvé, dans ma mémoire, des anecdotes présentant de plaisants résultats de cette qualité souvent factice, souvent exagérée, et plus souvent encore dangereuse dans ses conséquences.

M. de Clérac, encore tout rempli du souvenir de ses amours, défendit le sentiment ; je ne mis pas de chaleur à le contredire ; plaisantant avec une sorte d'indulgence, je parvins peu à peu à le faire rougir du romanesque de ses idées ; je lui prouvai que tout ce qui s'éloigne des sentiments ordinaires ressemble à la folie ou à la fausseté : j'opposai aux doucereux souvenirs qu'il conservait de sa belle, le piquant, la variété de mon spirituel bon sens et de ma vivacité ; naturellement il compara le ton toujours languissant d'une femme tendre et triste, au brillant de mes propos et de mes manières, la pauvre provinciale ne lui a plus paru qu'un vieux et fade roman, déjà trop lu et passé de mode : enchanté, séduit, admirateur enthousiaste de mes avantages, je ne sais s'il m'aime, mais je sais que je l'occupe sans cesse et qu'il ne peut me quitter.

Les semaines, les mois s'écoulent et M. de Clérac ne paraît pas se disposer à aller rejoindre sa gémissante tourterelle : il est jaloux de tout ce qui m'approche ; il voudrait m'entendre seul, avoir seul le droit de me parler : cependant je crois qu'il se débat dans mes chaînes et qu'il a fait des efforts pour s'en échapper ; je l'ai vu triste dans quelques mo-

ments : la pitié, un reste d'amour, lui parlaient peut-être en faveur d'une amante abandonnée : mais une attention pour un de ses rivaux, un succès dans un cercle, une gaieté plus vive en me montrant à lui avec des charmes nouveaux, suffisent pour le rattacher.

Je désirais qu'il me parlât de la femme qu'il a aimée (je crois qu'on peut mettre cela au passé maintenant); il a fallu obtenir du dépit ce que je n'eusse pas obtenu de la confiance. J'ai fait un tableau si chargé, si malin des femmes à sentiment qu'il a pris parti contre moi et les a défendues. Il pensait à une, je l'ai forcé d'en convenir. Malheureusement j'ai jeté dans son esprit des soupçons sur cette femme, en les peignant toutes cédant à un penchant ou à une habitude qui est bien plus le besoin de leur cœur que l'effet produit par leur amant, et qu'elles transportent à volonté d'un objet sur un autre; j'affirmais en riant, que les hommes aimés de cette manière s'attribuent mal à propos l'exaltation qu'on leur laisse voir, en la croyant la conséquence et la preuve d'une passion qu'eux seuls peuvent inspirer à cet excès et qu'ils ont tort de dire si modestement : *Voilà comme on m'aime*, au lieu de dire avec plus de vérité : *Voilà la manière d'aimer de madame une telle.* J'assurai qu'un homme préféré par une de ces femmes romanesques a moins de motifs de sécurité que tout autre, puisque l'importance donnée par elles à l'amour, le charme qu'elles trouvent aux moindres détails de

ce sentiment, le désir d'en occuper toutes leurs heures, l'attention minutieuse mise à n'oublier aucune de ses délicatesses et de ses plus petits accessoires, prouvent que c'est là leur unique moyen de jouissance, qu'elles sont nées absolument pour aimer et être aimées ; pour peu que leur amant soit distrait, refroidi ou absent, elles regrettent à tel point ce qu'elles ont perdu qu'elles sont impérieusement entraînées vers un autre objet, s'il semble pouvoir leur assurer le complément du seul bonheur qu'elles apprécient.

Ce persiflage, poussé peut-être un peu trop loin, parut faire sur M. de Clérac une impression plus profonde que je ne l'aurais souhaité, et m'a donné quelques remords : il fut rêveur et ne rit pas aussi franchement qu'à l'ordinaire des plaisanteries qui accompagnaient ce raisonnement. Vain et jaloux comme tous les hommes, il verrait avec dépit transporter à un autre une affection qu'il ne paye plus d'une affection pareille ; il veut être infidèle et donner des regrets ; se consoler serait un tort ; aimer ailleurs une infamie.

Le protecteur de M. de Clérac, absent depuis quelque temps, a été effrayé, à son retour, de la rapidité de mes succès ; il a trouvé mon captif pieds et poings liés, et m'a presque grondée d'avoir porté mon pouvoir jusqu'à l'abus : maintenant, il voudrait que M. de Clérac s'éloignât ; il lui sait mauvais gré de n'avoir pas fait plus de résistance et de son obstination à me rendre des soins ; elle le fait man-

quer à ses devoirs, dit-il, et oublier ses amis et son amante. Cette moralité, déployée si tardivement, me fait rire ; mais dans le vrai, après avoir joui un moment de mon triomphe, je verrais sans peine M. de Clérac aller reprendre ses premiers liens, s'il est possible. Ma coquetterie est satisfaite, et si le goût vif qu'a pris pour moi ce jeune homme devenait une passion, comme je le crains, il serait malheureux et finirait par m'ennuyer : l'amour sérieux fatigue l'indifférence, qui ne veut qu'être amusée.

Adieu, Céline ! Ton amie,

YVONNA.

CÉLINE DE JOUVAL A YVONNA DE BLÉVILLE.

Yvonna, vous m'avez perdue! vous m'avez perdue sans avantage pour vous, c'est là ce qui me rend inconsolable. Je ne crois pas devoir conserver avec vous des relations qui n'étaient que le récit des circonstances de notre sort; je ne dirais pas un mot de mes peines qui ne fût un reproche pour vous, et je ne veux pas vous affliger. Je ne vous ferai connaître que ce qui est indispensable pour justifier ma résolution.

C'est l'homme que j'avais fait l'arbitre de mon sort, et dont la tendresse m'était si précieuse, que la curiosité a conduit chez vous sous le nom de Clérac !

Il m'aimait encore assez alors pour vouloir mé-

nager ma sensibilité inquiète et peut-être trop exigeante. Il avait caché son nom pour qu'un voyage sans nécessité, sans autre but que l'amusement, ne vînt pas à ma connaissance. Vous vous êtes fait un jeu de le séduire; si vous l'eussiez aimé, je ne serais pas moins malheureuse, mais vous seriez bien moins coupable. C'est *un jeu*, Yvonna, et il a détruit toute possibilité de bonheur pour l'amie de votre enfance! Réfléchissez d'après cela sur les fatales conséquences de la coquetterie, sur celles de l'art dangereux d'inspirer le soupçon et de jeter du ridicule sur les femmes que vous voulez supplanter! Je n'ai pas perdu seulement l'amour de M. de Jouval, j'ai perdu son estime, sa confiance. La calomnie, habilement employée par ses sœurs, a trouvé chez lui une conviction qui justifie ses procédés, et dont il se sert sans doute pour les excuser. Tout est perdu! Quels maux incalculables sont pour moi la suite de votre distraction d'un moment; peut-être chacun de vos succès de coquetterie a coûté aussi cher à un être sensible; voudriez-vous encore en avoir à ce prix?

Adieu, Yvonna, cherchez un bonheur que votre raison et votre cœur puissent approuver. Quant à moi, pour qui le bonheur ne peut plus exister, grâce à vous, recevez mon éternel adieu.

CÉLINE.

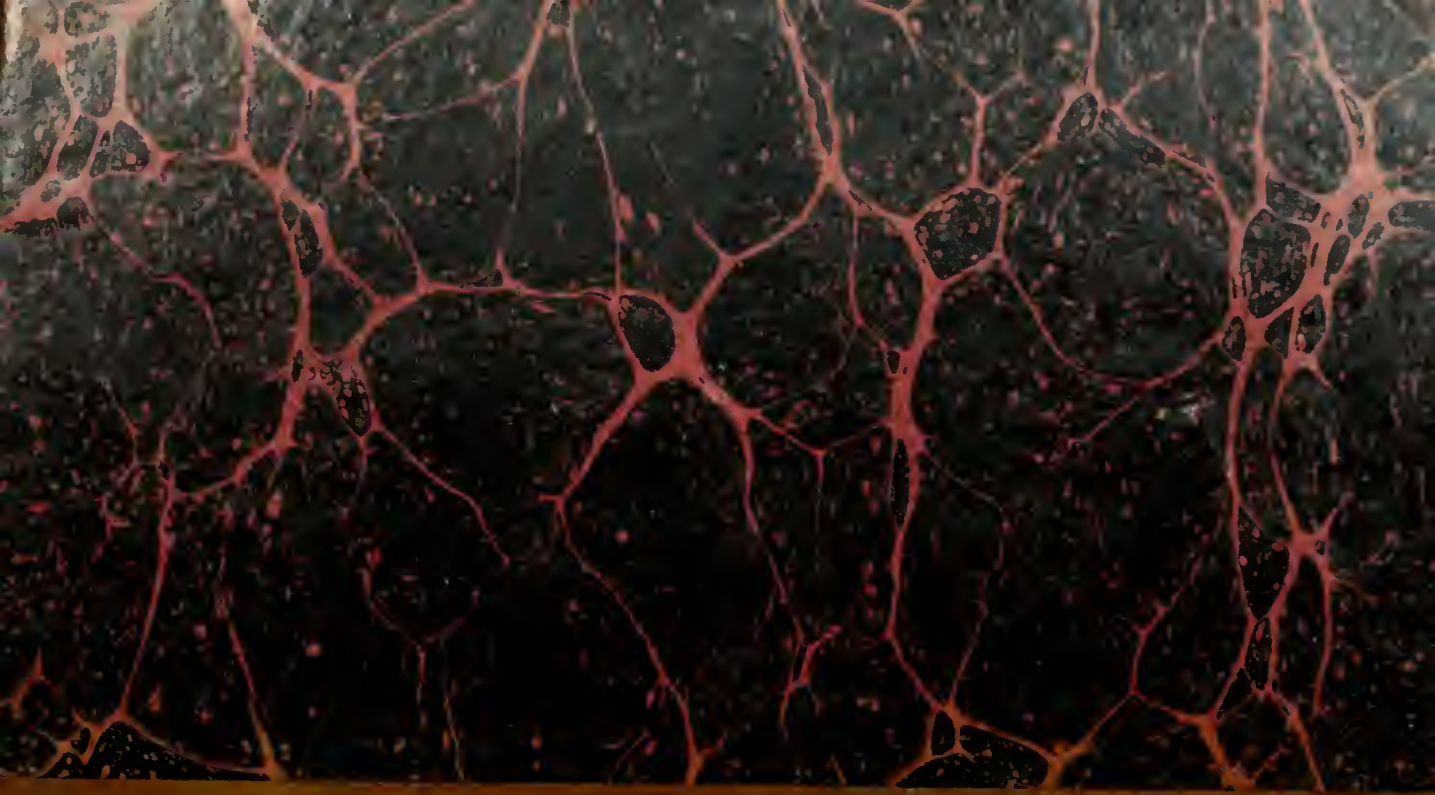
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Médérine. . . . . Pag. 15
Une vieille gloire en 1845. 109
Une femme a la mode. 179
Céline et Yvonna, ou deux amies d'enfance. . . . 199

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2153
.G3A1
t.1